3 1761 04206 5433

54

L'AN DEUX MILLE

QUATRE CENT QUARANTE.

TOME TROISIÈME.

Tardieu l'aîné

Plonge-toi dans le Torrent.

L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

Réve s'il en fût jamais ;

SUIVI DE

L'HOMME DE FER,

SONGE.

Par L. S. MERCIER, ex-Député à la Convention nationale et au Corps législatif ; Membre de l'Institut national de France.

O utinam!

NOUVELLE EDITION,

IMPRIMÉE SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR.

AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez LEPETIT jeune et GERARD, Libraires, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 44 ;

Et au Palais du Tribunat, Galeries de bois, n°. 223.

AN X.

PQ
2007
M6A76
1801
t.3

L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

Rêve s'il en fût jamais.

CHAPITRE LIX.

De l'Afrique.

L'EUROPE, dans tous les temps, a eu peu de connoissance des parties intérieures de ce continent, et de tous les pays qui sont au-dessous ou au-delà de la ligne ; non pas même des parties qui ont été connues de temps immémorial, comme les deux Mauritanies et la Numidie.

C'est à l'orgueil des Romains, qu'on doit imputer cette perte ; parce qu'après avoir subjugué l'Afrique, ils firent brûler tous les livres et effacer tous les titres et toutes les inscriptions anciennes, afin que la postérité ne parlât que du nom Romain.

Les Califes ensuite, s'étant emparés de l'Afrique, firent une exacte perquisition de tous les livres d'histoire et de science, et en brûlèrent autant qu'ils en trouvèrent, de peur que si on lisoit d'autres écrits, cela ne portât coup à leur secte. Ainsi raisonnoient l'ambition et le fanatisme, ces deux antiques fléaux qui ont poursuivi la misérable humanité dans tous les coins du globe.

Nous connoissons l'Afrique dans toutes ses parties. L'Egypte, de votre temps, obéissoit au grand Turc ; elle obéit aujourd'hui au roi de France, c'est-à-dire, aux Français.

Ce peuple fut le premier qui cultiva les hautes sciences, tandis que le reste de la terre dormoit dans l'ignorance. Ce pays fertile et curieux sollicitoit des hommes dignes de l'habiter. Il devoit renaître dans toute sa gloire, car c'est le gouvernement qui fait le peuple. Le féroce Cambyse et ses successeurs ravagèrent l'Egypte pendant deux cents années, et éteignirent le feu sacré qui depuis des siècles éclairoit le cercle des connoissances humaines. Nous

l'avons rallumé ce flambeau ; car il étoit réservé à une nation amie des arts, de restituer à l'Egypte le commerce du monde. C'étoit le point visiblement établi par la nature, pour réunir l'Europe et l'Asie. Il communique avec les mers de l'orient et de l'occident. Une partie de ses navires font voile du golfe arabique vers l'Inde, tandis que les autres couvrent la méditerranée. Quand la nature a tout fait pour ce peuple privilégié, il étoit de l'intérêt de l'univers de chasser des barbares, qui s'opposoient à la résurrection d'un pays fait pour lier les différentes nations de la terre.

Ainsi, notre monarque possède les fameuses pyramides, ces merveilles antiques du monde. Nous avons trouvé un rayon de lumière à travers les ténèbres qui couvrent les premiers âges ; ces lumières ensevelies sous le voile des hiéroglyphes, ont jeté un jour nouveau sur les sciences et sur l'histoire.

Ce beau pays de la terre qui servoit de proie à un petit nombre de brigands, est régénéré ; il ne falloit qu'en chasser le

despotisme et la barbarie. Nous l'avons fait : aujourd'hui Paris, Athènes, le grand Caire, sont sous la puissante et généreuse main de Louis XXXIV, que nous chérissons tous comme un prudent et sage monarque.

Alexandrie est debout. Nous aimons à posséder ces monumens antiques qui ont vu les siècles s'écouler devant leur masse inébranlable. La chute des empires, les ravages du temps, le despotisme, ennemi de l'ordre et des lois, et qui marche environné de la destruction ; tout nous parle éloquemment devant ces grands objets. Ces riches contrées furent rendues par nous aux arts et aux sciences.

Vous avouerez que cette richesse toujours renaissante dans les plus beaux climats du monde, formoit un établissement bien plus précieux que toutes les colonies de l'Amérique. Ces ouvrages immortels, ces canaux exécutés par des rois qui faisoient leur bonheur de la prospérité des peuples et de la gloire de leur empire, se sont relevés sous nos mains.

Nous avons tiré des canaux du Nil au

golfe arabique, et nous n'avons point craint, en ouvrant cette communication, que le golfe arabique inondât le pays. Par ce moyen l'Egypte est ouverte aux nations de toutes les contrées du monde ; elle est devenue l'entrepôt des marchandises de l'Europe, de l'Inde et de l'Afrique. Grâce à nos arts mécaniques, nous avons opéré ces changemens merveilleux, ou plutôt nous avons ressuscité des idées antiques et sublimes dont l'empreinte étoit visible.

La légitime destruction des puissances barbaresques fut, au dix-neuvième siècle, l'ouvrage concerté des puissances maritimes. Ces guerres ne furent point longues. Les pays subjugués par la plus heureuse et la plus nécessaire des conquêtes, devinrent le domaine des conquérans, qui punirent justement des barbares qui ne s'étoient fait connoître que par les vexations et la tyrannie. Ces bourreaux souverains rentrèrent dans le néant, parce qu'ils déshonoroient également la politique et l'humanité.

Nous aimons le pays où voyagèrent Orphée, Homère, Hérodote et Platon ; et

comme le temps a respecté ses monumens superbes, nous tenons l'histoire curieuse et unique qui touche aux premiers âges du monde. Cette histoire n'est pas de simple curiosité, elle a jeté un jour efficace sur l'homme et sur sa dignité primitive.

Le limon que le Nil charrie a successivement comblé le *Delta*. Nous visitons l'île de Madagascar, la plus grande de notre globe. Nous avions déjà *l'île Bourbon* et celle de *Maurice*, mais cette possession précieuse étoit destituée de ports. Nous avons imité vos étonnans ouvrages de Cherbourg, ces cônes prodigieux qui domptèrent l'océan, et sans contredit le plus beau monument de votre siècle.

L'île de Ténériffe, par où les Hollandais faisoient passer leur premier méridien ; *l'île de Fer* et d'autres îles où règne une merveilleuse abondance, où l'air est si salubre, et que la nature a placées comme des hôtelleries propres aux navigateurs de toutes les nations, l'emportoient infiniment sur ces colonies américaines si disputées, si onéreuses, et qui avoient coûté tant de sang pour du sucre.

Nous ne sommes plus coupables du crime affreux d'entretenir des guerres perpétuelles entre les divers peuples de la côte d'Afrique. Nous ne semons plus l'esprit de division parmi eux, en les engageant au plus grand des attentats, à nous livrer leurs frères, pieds et poings liés, pour en faire nos esclaves. Nous ne les portons plus dans des boîtes infectes à quinze cents lieues de leur pays, pour cultiver sous le fouet déchirant d'un lâche propriétaire, des cannes à sucre, beaucoup moins belles que celles que l'on cultive auprès de leurs cabanes paternelles.

Vous aviez dévasté l'Amérique pour y planter ensuite la canne à sucre, et vous alliez chercher les cannes et les nègres à la côte d'Afrique. Hélas ! il ne falloit pas tant de peine, de dépense et de cruauté pour avoir du sucre. Il suffisoit de ne point dégrader les hommes que la nature avoit placés à côté des cannes à sucre, dans leur pays originaire.

Ces cannes avoient dégénéré dans vos îles de l'Amérique, elles étoient devenues chétives ; nous sommes retournés à la côte

d'Afrique, où la canne à sucre croît sans culture : nous y avons formé quelques établissemens pacifiques ; et comme la nature fait presque tous les frais de la production, le sucre cultivé par des mains libres est douze fois au-dessous du prix qu'il vous coûtoit, lorsque vous tourmentiez l'Europe, l'Afrique et vous, pour exprimer un peu d'or du sang des hommes ; car la terre n'est avare que pour les tyrans et les esclaves. La stérilité de ces pays immenses a disparu, dès que l'humanité a cessé d'être outragée, et que les hommes protégés par les lois ont reconquis leur intelligence et leur liberté.

Le Nil et le Sénégal voiturent superbement nos marchandises. Nous allons au grand Caire, à Alexandrie, puiser les trésors des deux mondes. Notre imagination s'élève et s'agrandit en admirant les pyramides et les mugissantes cataractes du Nil, tous ces palais magnifiques à demi accablés sous leurs propres débris. Le granit et le porphire couvrant cette terre de merveilles, tout prouve que notre monde naissant avoit une richesse et une magnificence par-

ticulière, et que l'Europe entière n'a rien encore de comparable, en fait de monumens et d'édifices publics, à ces précieux restes de l'Egypte.

L'Egypte n'étoit plus dans le fait dépendante de l'empire Ottoman. L'anarchie du gouvernement ouvroit la porte au premier occupant. Ce pays, démembré de l'empire ignorant et barbare, nous échut en partage, et la Porte Ottomane a retiré son pacha sans mot dire.

Notre police ensuite écarta la peste qui désoloit annuellement l'Egypte, et nous avons versé ce bienfait sur un pays immense. Notre libre navigation sur la mer Rouge nous a valu des avantages sans nombre. Le sol des îles de l'Amérique s'est trouvé épuisé, et nous tirons notre sucre, notre coton d'un pays voisin, au lieu d'aller chercher ces denrées à quinze cents lieues de nous.

Aucune puissance n'a songé à croiser nos opérations : par notre position sur le globe nous avons joui au moral et au physique, d'un bonheur relatif très-grand ; mais il s'est accru en perfectionnant en-

core et en modifiant la législation et l'art du gouvernement.

Les apôtres de la raison et des arts, en portant nos découvertes et nos lumières à ces peuples avilis sous le plus affreux despotisme, ont régénéré successivement la plus grande partie de l'Afrique : et si de votre temps l'abondance régnoit au cap de Bonne-Espérance, elle s'est répandue de proche en proche, chez ces peuples du midi. Car la stupidité n'est pas un caractère inhérent aux peuples d'Afrique. Le climat, la terre, les eaux sont les mêmes ; les lois ont changé, et les hommes avec elles.

Ainsi l'Afrique, séparée pour ainsi dire de votre temps du monde connu, n'offre plus ces peuples gémissant sous un pacha insolent, inepte et barbare. L'on a vu naître le gouvernement dans ces magnifiques contrées, ci-devant infortunées, ainsi que l'on a vu croître les arbres de nos climats septentrionaux avec les palmiers ; car l'on a repoussé la chaleur du climat par les bosquets hauts et touffus, et par les ombrages diversifiés, que l'industrie a su créer, en jetant dans des pâturages

savamment ombragés, de nombreux troupeaux de chevaux, de bœufs et de bêtes à laine.

Nous avons bientôt abandonné l'Amérique qui pendant tant de siècles avoit fait votre malheur et commencé le nôtre, et qui vous avoit donné cent fois plus de tourmens que de plaisir.

Nous nous sommes livrés à un pays, où la nature prodigue demande peu d'industrie pour satisfaire les besoins; nos liaisons étroites avec les nations Africaines, nous ont procuré une foule d'avantages préférables à ceux que nous offroit l'Amérique, à laquelle nous avons dit un solemnel adieu.

L'Amérique étoit heureuse : elle l'avoit été par nous, par nos secours. La grande époque de sa liberté étoit, pour ainsi dire, entre nos mains.

Nous l'avons fait libre, et elle ne doit pas oublier le nom de notre ancien roi Louis XVI. Tournant ensuite nos regards d'un autre côté, nous avons fait cesser les désordres moraux et politiques de l'Afrique, et nous en goûtons réciproquement les fruits.

Ainsi ce qu'aucun peuple n'avoit tenté, nous l'avons fait, jaloux de ressusciter un pays, où nous marchons sur les anciens prodiges de l'espèce humaine. Nos peines ont été bien récompensées; car nous avons lu clairement les hiéroglyphes qui nous ont appris une multitude de secrets; enfin nos arts, nos travaux, après avoir régénéré l'Africain, ont corrigé le climat en couvrant le sol aride de nos superbes végétaux, perfectionnés encore par une savante culture.

CHAPITRE LX.

Jardinage.

L'art le plus cultivé chez ce peuple, étoit le jardinage. Le *je vous prends sans verd*, étoit un reproche grave et applicable à la lettre. Chaque citoyen cultivoit son jardin, et c'étoit une honte de ne point savoir planter, ni greffer, ni tailler un arbre. Celui qui avoit peu de terrain, se piquoit encore d'offrir un petit potager; et le mot vulgaire, *je vous prends sans verd*, devenoit un affront réel quand il étoit mérité.

La beauté et l'utilité du jardinage étoient donc connues dans toutes leurs parties. Ce peuple étoit vraiment luxurieux dans ce goût innocent. Il mettoit sa gloire à contraindre un sauvageon à donner du fruit; et plus il étoit rebelle, plus on s'obstinoit à sa culture.

Les racines d'un arbre sont les bouches par lesquelles il pompe l'humeur nourricière de la terre. C'étoit donc à l'examen

des racines, que ce peuple s'étoit scrupuleusement attaché. Il avoit découvert en elles une source multipliée de réproductions, et les plantes exotiques, qui se refusoient à leur multiplication par greffes, par boutures, par drajons, saisies par leurs racines, par leurs petites racines légérement coupées, lorsqu'elles étoient séchées ou moisies, se reproduisoient; parce qu'il y avoit infiniment plus de vie dans les racines que dans les branches, et que la sève étant ascendante, se développoit avec plus d'énergie; de sorte que les ressources du jardinage pour la reproduction de toutes les plantes, consistoient dans l'art de piquer et de planter les petites racines, source secrète de la nourriture et du développement; car c'est là que réside d'une manière éminente le sucement attractif de la plante.

Ce moyen simple et précieux, appliqué avec succès, en perpétuant une multitude d'espèces qu'on n'avoit pas su conserver jusqu'alors, avoit couvert les jardins de divers fruits cultivés soigneusement pour le plus delectable des besoins.

Ces jardins n'avoient ni statues, ni treillages. Pomone y habitoit; il n'y avoit dans ces jardins que des fleurs et des fruits. Le marbre orgueilleux ne défiguroit point leur éclat, et c'eût été un outrage à la nature que d'opposer aux légumes, aux arbres fruitiers, aux parterres de fleurs, aux bosquets, des figures, des vases de marbre : vaine magnificence qui contraste avec les agrémens champêtres, et tue la douce rêverie.

Ce peuple erroit la moitié du jour dans les jardins. La jeunesse y faisoit ses exercices, et la vieillesse y respiroit jusqu'au coucher du soleil.

Toutes les plantes de la terre avoient été conquises et naturalisées. Tel étoit le luxe de ce peuple. C'étoit à qui étaleroit les plus beaux fruits de la terre, et ce luxe étoit universellement approuvé ; parce que dans ce genre, il étoit impossible que l'homme jouît seul, et qu'il falloit qu'une partie de ses jouissances refluât nécessairement sur ce qui étoit autour de lui.

CHAPITRE LXI.

Suite du précédent.

Que tout me semble ici digne d'envie, m'écriai-je! Heureux peuple! vous êtes parvenu par degrés, à vous dégager de tous les préjugés qui offusquent la raison, à former un empire florissant, à régler sagement tout ce qui peut contribuer au bonheur de l'humanité. Que tout me semble ici heureusement ordonné! Les sciences, les arts me paroissent ne pouvoir plus atteindre à une plus grande perfection.

Nous sommes bien éloignés de penser ainsi, me répliqua un jeune homme (qui ne ressembloit guère à un cathédrant de votre licée). Notre siècle, tout supérieur qu'il est à ceux qui l'ont précédé, sera surpassé sans doute. Nous l'espérons ainsi. La présomption est le partage des ignorans; et celui qui pose indiscrètement la limite des arts, n'est point fait pour les cultiver. Plus on est éclairé, plus on sent combien il reste encore à faire.

Si

Si nous avons perfectionné l'art de se promener librement dans les airs, et de se tenir immobile dans l'atmosphère, contre le mouvement de direction qui l'entraîne avec la terre, au moyen de quoi, en laissant paisiblement le globe tourner sous nos pieds, nous pouvons, sans nous mouvoir, franchir des distances immenses ; si nous sommes parvenus, au moyen d'une machine jetée dans la profondeur des mers, à en retirer les trésors inutiles aux habitans de ce terrible élément, à en décorer nos cabinets d'histoire naturelle, et à restituer à la terre les richesses curieuses ensevelies dans l'Océan pendant tant de siècles ; si, plus hardis encore, nous avons trouvé les moyens d'établir des communications souterraines entre les montagnes qui vomissent la flamme, en saignant les volcans pour rassurer la terre contre les secousses imprévues ; si nous avons sû faire traîner nos chars par les plus redoutables animaux, tels que les lions, les ours, les tigres, les léopards, etc. ; si nous avons sû adoucir leur férocité ; si les cerfs qu'on jugeoit être indisciplinables, tirent nos

traîneaux avec vélocité ; si nous avons trouvé le secret de conserver tous les grains, et d'en faire des provisions dans les années abondantes pour suppléer aux années de stérilité, nous avons trop bonne opinion de l'industrie humaine, pour douter qu'on puisse faire un jour de nouvelles découvertes transcendantes qui nous manquent, ainsi que bien d'autres que nous n'imaginons même pas.

Et si nous pouvions pénétrer dans l'avenir, peut-être trouverions-nous qu'on y fera peu de cas de nos inventions, et qu'elles ne paroîtront que des jeux et des misères : car où s'arrête la perfectibilité de l'homme armé de la géométrie et des arts mécaniques, instruit de la chimie ? Il est né sans doute pour parcourir une sphère immense, et pour toucher peut-être tout ce qu'il aperçoit.

J'admirois la modestie de ce peuple qui, après tant de découvertes, voyoit la possibilité de découvertes encore plus étonnantes. Ce qui étoit bien différent de l'assurance avec laquelle les cathédrans de mon siècle, disoient : *nous jugeons tout, nous*

assignons des limites à tout ce qui se fera : ce qui étoit dire en d'autres termes, *nous savons tout ;* et voilà le langage académique qui réduit toutes ses thèses à ces paroles, vraiment remarquables.

CHAPITRE LXII.

Des Indes orientales.

C'étoit une belle capitale à prendre que Constantinople, n'est-il pas vrai ? La Russie qui sortit tout-à-coup du néant, la Russie ne pouvoit pas embrasser également l'Asie et l'Europe. Pierre le grand avoit fixé toutes ses vues sur l'Europe, pour procurer à son empire une gloire et une grandeur solide. L'heureuse situation de Pétersbourg faisoit toute la force de l'empire Russe : c'étoit de là qu'il pesoit sur l'Europe ; mais cette énorme puissance se rompit subitement en deux ; et l'Asie offroit des dépouilles riches et des triomphes faciles.

Le commerce des Indes orientales changea tout-à-coup de face, et après plusieurs mouvemens inévitables, la Turquie asiatique forma une immense république. Et comment en imposer toujours aux deux colosses politiques qui menaçoient l'Europe ? Il falloit bien enfin qu'ils dévorassent leur proie ; et ce déluge effroyable

de soldats, après tant d'oscillations, devoit aboutir à un point fixe et permanent. Constantinople appartient aux Russes; et c'est un bien pour l'Europe entiere, parce que chaque souverain y a trouvé son compte.

C'étoit une question de votre temps s'il ne falloit pas renoncer à tout établissement militaire dans les Indes orientales, en y conservant des comptoirs, et faisant le commerce de l'Inde par caravanes, à travers la Perse et la Turquie.

Chaque nation sans contredit avoit droit de contribuer au bénéfice et aux richesses qui sortoient de ces immenses pays.

Les Anglais firent alors ce qu'ils devoient faire. Ils voulurent s'emparer de l'Inde entiere et de son commerce; mais nous ne le voulûmes pas.

Nous obtînmes les ports qui nous manquoient, pour être à portée de protéger également la côte de Malabar, et la côte de Coromandel.

Mais bientôt nous reconnûmes que, s'il s'agissoit de s'établir solidement dans l'Inde, loin d'y employer une force mili-

taire, pour y faire des conquêtes et des acquisitions territoriales, il falloit calmer profondément les alarmes des Indiens, qui eussent fini par se soulever entièrement contre nous. Ce qui eût été imprudent et inutile ; car comment se maintenir dans l'Inde contre tous les Indiens rassemblés ou disciplinés à la longue ?

Le grand commerce avec l'Indé et la Perse par caravanes, à travers la Perse et la Turquie asiatique, nous ayant paru difficultueux, pour ne pas dire impraticable, les peuples, d'un commun accord, ont tous donné un exemple qui a convaincu les Indiens que nous renoncions à toute idée de conquête ; et *ce système de paix* une fois bien gravé dans leurs cerveaux, nous a concilié leur affection.

Les Espagnols, les Portugais, les Hollandais et les Anglais, ont consenti comme nous à évacuer tous leurs établissemens, et à en retirer toutes leurs forces. Ces corps de troupes ne servoient qu'à indisposer contre nous les naturels, et à nous entraîner dans des guerres longues, superflues et ruineuses.

De paisibles comptoirs éloignant toute vue ambitieuse, ont eu plus de force par l'avantage respectif du commerce, que vos comptoirs environnés de forces militaires, lesquelles occasionnoient tour-à-tour mille révolutions sanglantes dans l'Inde.

Quand on veut arrêter l'effusion du sang humain, il faut commencer par éloigner tout soldat; car la baïonnette appelle la baïonnette, et le canon, le canon. En écartant l'image de tout combat, les Indiens se sont accoutumés à nous; mais les Indiens en nous voyant armés constamment, se seroient formés nécessairement à notre discipline, et auroient chassé un jour tous les Européens. Désarmés, nous avons été beaucoup plus forts: nos gains moins considérables ont été plus assurés, comme plus légitimes; et nous avons préféré un avantage limité, mais permanent, à ces momens de splendeur qui s'éteignoient bientôt dans le sang et dans le carnage.

Et pouvions-nous, sans remords, venir de si loin pour apporter chez ces peuples toutes les ruses d'une politique cruelle,

et armer l'un contre l'autre ces Rajahs, ces Nababs qui ensanglantoient pour nos querelles la Perse et ébranloient le trône des Mogols. Les Européens ne subsistoient de votre temps qu'à force de violer, d'une maniere tour-à-tour horrible et perfide, le droit naturel et politique de ces nations.

Nous avons préféré à ces conquêtes prodigieuses et presque romanesques, les insinuations ascendantes d'un commerce victorieux et paisible. Les Indiens nous appellent, nous protègent, nous chérissent, et cette généreuse résolution de leur part, a été plus forte que toutes nos armées.

Y avoit-il de la gloire à subjuguer les Indiens ? Les subjugua qui voulut. Bacchus, Sesostris, Sémiramis, Alexandre, les Parthes, les Tartares, les Arabes et encore de nouvelles hordes de Tartares, ont été successivement les maîtres de ces riches contrées. Mais la prompte décadence des vainqueurs a annoncé qu'on pouvoit conquérir ces pays, mais non les conserver, et cela sans que les Indiens opposassent d'autre défense que le temps.

Nos vues droites et pacifiques ont accoutumé les Indiens à voir les Européens comme des hommes éclairés, et de véritables bienfaiteurs. Nos comptoirs appuyés sur la bonne foi et sur la reconnoissance de ces peuples, sont plus respectés qu'ils ne l'étoient par des troupes sanguinaires. En cessant de les effrayer, nous nous sommes conciliés leur affection ; et c'est sur cette base solide que reposent nos établissemens. Nous sommes moins riches, il est vrai, de ce côté là ; mais nous avons évité aussi des frais immenses, des scènes révoltantes, et des malheurs atroces. N'étoit-ce point là gagner et beaucoup ?

CHAPITRE LXIII.

De l'esprit public.

L'ESPRIT public étoit une expression naturalisée chez ce peuple. Il l'employoit très-fréquemment, et tandis que de mon temps cette expression dormoit dans notre langue et presque dans nos cœurs, elle étoit vivante dans toutes les bouches.

Il ne faut quelquefois qu'un *mot* bien *répandu* et bien *senti* pour relever le génie d'une nation.

L'esprit public se montre dans un *petit trottoir*, et dans *une rampe de fer* placée à propos, ainsi que dans un temple, ou dans un autre monument superbe.

L'esprit public a la passion des grandes choses ; mais lorsqu'elles sont utiles. Il enfante des plans vastes, s'identifie avec la nation, est jaloux de sa gloire et de sa prospérité, et frémit des moindres coups qui lui sont portés.

C'étoit *l'esprit public* qui avoit présidé à tous les établissemens chers à ce peuple.

Il proscrivoit les vues étroites pour se placer au centre d'un État, et porter son regard sur toute la circonférence. Il étoit attentif à l'injure faite au moindre citoyen, ainsi qu'à un attentat contre le gouvernement. Cet *esprit public* l'emportoit sur toute autre considération, et cet attachement naissoit du bien-être qu'on trouvoit à vivre sous des lois vivifiantes.

L'amour de la patrie fait les guerriers, et donne lieu à ces dévouemens qui sont récompensés par la gloire ; *l'esprit public* descend dans les moindres détails ; il est à une égale distance de l'esprit ministériel.

Cet *esprit public* avoit animé les Américains, lorsqu'ils combinèrent la liberté partielle des treize Etats, avec leur dépendance générale entre eux. Ce fut cet esprit qui combina le droit de législation, avec le droit d'élection, et qui sut maintenir à une distance respective, la force civile et la force militaire.

Comme c'est *l'esprit public* qui invite chaque citoyen à faire les sacrifices nécessaires, c'est à cet esprit à les maintenir.

L'esprit ministériel est bien inférieur à l'esprit public.

La valeur de cette expression est ignorée chez ces peuples où l'or a tout corrompu, où l'or a tout divisé. Cherchez-y un vrai citoyen, l'opulent est tout, la vertu n'est plus rien : le respect pour les lois n'est plus qu'une illusion. On demande le repos, un paisible esclavage. Que le peuple ait des jeux, qu'on parle de beaux arts, on se croit libre et fortuné.

Mais *l'esprit public* ne peut naître que dans les Etats où l'on aime la patrie, et où on en est aimé ; car si la patrie ne fait rien pour le citoyen, le citoyen ne fera rien pour elle (*a*).

(*a*) Souverains de la terre, ayez *cet esprit public*, il vous dirigera sûrement ; il fera votre gloire ; je me jette à vos genoux et je vous offre mon humble requête. Non, pour faire aujourd'hui le bonheur des peuples, il ne faut pas être né avec un génie extraordinaire : le bon sens, un bon cœur suffisent pour cela. Faites le contraire de ce passage fameux, *video meliora, proboque, deteriora sequor.*

Quand votre cœur sensible aura frémi, suivez ce premier mouvement, ce mouvement généreux.

CHAPITRE LXIV.

Voyageurs.

Ce peuple avoit incessamment une foule de jeunes gens instruits et choisis avec sé-

---

Quand votre raison aura adopté une maxime, chassez le ministre qui opposera à cette lumière naturelle et pure le grand mot, le mot obscur *raison d'état*. Que de crimes sous ces syllabes!

Rois, jetez les yeux sur les campagnes et contemplez avec quelque sensibilité, cette multitude d'hommes qui fait votre force, ou qui compose vos plaisirs. Ce sont leurs mains qui protègent votre trône en poursuivant et terrassant vos ennemis, ou qui décorent ces palais où vous reposez au milieu des délices. Tout ce que vous possédez est leur ouvrage, et ils ont bravé tous les dangers pour nourrir votre luxe. Vous ne régnez que par leurs suffrages; et votre sûreté, j'ose le dire, est dans leur zèle.

Quand ils ont fait tout pour vous, ne ferez vous rien pour eux? Jouissez de leurs trésors, mais ne les tarissez pas dans leurs sources. Employez leurs bras, mais laissez-leur le temps de reposer leurs membres fatigués; recevez leurs tributs, mais adoucissez la forme odieuse des perceptions. Il est des droits

vérité, qui voyageoient à leur gré ; parce qu'il n'y a que la comparaison des objets

---

qu'ils tiennent de la nature ; respectez-les : car ces droits sont antérieurs aux vôtres.

Et si ceux qui vous abusent par des mots, suivoient leur système d'oppression, que resteroit-il à ce peuple docile et patient? Pas même la propreté de son champ, pas même l'usage de sa cabane. Un exacteur impitoyable s'y assied et ravit les ustensiles de la misère affamée ; déjà ses enfans même ne lui appartiennent plus ; ils sont enlevés pour des corvées barbares et presqu'inutiles ; ils sont assimilés aux animaux qu'ils y conduisent, ou bien on les traîne aux combats que les mères détestent, pour y mourir sans qu'ils sachent de quoi il s'agit. Rois, voilà donc ce qui compose vos grandeurs ! Ah ! méritez une nouvelle statue, celle qui sera élevée à celui qui se sera contenté d'avoir été un roi populaire et d'avoir fait le bonheur de son peuple.

Heureux monarque que j'attends et que j'entrevois, je prépare ta couronne civique ; c'est toi qui tariras ces sources de pleurs qui coulent depuis cinq cents ans. Tu réconcilieras les peuples avec la royauté. Tu laisseras sans impôts onéreux, ces sels, présens conservateurs de la terre et des animaux qui font sa richesse. Tu donneras aux citoyens la faculté de répartir entr'eux la masse des tributs. Tu recevras des mains de l'amour ce que tu prenois des mains de

pour juger des mœurs, de la religion et du gouvernement de son pays; parce que

---

l'usure. Les religions seront libres, afin que ton peuple ait une religion. Les propriétés seront respectées par les maltôtiers qui couvrent leurs vols de ton nom sacré. Le commerce intérieur sera affranchi des entraves honteuses et ridicules de l'accise; les communes seront partagées. Les lois seront claires et permanentes, et il en sera fait un catéchisme; car hélas! le peuple ignore le plus souvent les lois qui le régissent, et dans tous les codes on trouve des lois injustes dans leurs principes, inutiles dans leur objet, et d'autres impossibles à exécuter. Que cette lie de siècles barbares soit épurée, afin que l'homme, du mépris du législateur, ne passe point à celui de la législation (le plus grand désastre qui puisse arriver chez une nation); que les magistrats, arbitres des destinées des hommes, connoissant leur sublime emploi, t'aident à diminuer les maux qui affligent l'humanité; car c'est pour cette seule et grande fonction que les hommes ont élevé d'autres hommes au-dessus de leur tête. La tâche en est pénible; mais la gloire en est grande; et l'attendrissement de tout un peuple vaut bien le travail qu'imposent des bienfaits de cette importance et de cette latitude, mais aussi qui ont leur récompense en eux-mêmes, quand même l'auteur de tout bien n'abaisseroit pas ses regards sur les vertus d'un grand roi, rivalisant, pour ainsi

le préjugé de l'éducation ayant la grande force de l'habitude (celle que Pascal nommoit une seconde nature) , il faut reconnoître ses erreurs , et rire le premier du ridicule de leurs usages ; ce qui ne manque point d'arriver , quand on rencontre des usages *non moins extravagants*, ou doués de plus de sagesse.

Il faut , dit Montaigne , *frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui ;* il ajoute : *nous sommes tous contraints et amoncelés en nous ; notre vue est raccourcie à la longueur de notre nez* (*a*).

---

dire , avec lui , et commençant, d'après sa bonté, l'ouvrage de notre grande félicité , de notre félicité future , etc.

(*a*) Le moyen le plus sûr pour former un jeune homme , et lui donner des instructions qu'il goûte difficilement dans des livres , c'est de le faire voyager. Alors ses yeux s'ouvrent malgré lui , et s'il est né pour réfléchir, il compare les objets , il estime la différence du sol et des hommes ; il est arraché à cette inertie qui nous saisit dans les grandes villes , où nos yeux sont accoutumés à voir avec habitude les objets les plus intéressans. Mais , sous un ciel nouveau , les moindres détails attachent , et tous nos sens frappés à-la-fois ordonnent à notre ame de sentir et de juger.

Le

Le globe est si vaste et notre terre natale si petite, que la chaîne immense des événemens nous reste à parcourir. Aussi ce peuple la parcouroit-il, et l'on cherchoit de tous côtés un rayon de lumière à travers les ténèbres qui environnent l'histoire des premières nations.

On faisoit voyager des jeunes gens, mais ils étoient interrogés à leur retour par des hommes d'un âge mûr, dont l'œil pénétrant et juste voyoit s'ils avoient menti, ou s'ils avoient péché par une négligence coupable.

La science est par-tout, et toutes les sciences sont liées. Il n'y a rien d'inutile dans la série des événemens et des choses. Ces voyageurs alloient porter nos brebis, nos vaches, nos volailles et nos grains aux habitans de la nouvelle Zélande. Ils répandoient par-tout les bienfaits de nos climats. Mais il étoit défendu aux voyageurs de faire imprimer leurs voyages, de peur que l'esprit de vanité et de mensonge ne se glissât dans leurs livres. Ils en rendoient compte au gouvernement; et comme il n'y a point d'homme universel, chacun narroit

simplement ce qu'il avoit vu, d'après ses connoissances et ses études ; rien de plus.

Montaigne a bien dit : *Je voudrois que chacun écrivît ce qu'il sait et autant qu'il en sait, mais pas plus. Tel peut avoir quelques particulières sciences ou expériences de la nature, d'une rivière ou d'une fontaine, qui ne sait, au reste, que ce que chacun sait; il entreprendra toutefois, pour faire courir ce petit lopin, d'écrire toute la physique. De ce vice sortent plusieurs incommodités.*

Vos voyageurs (continua l'interlocuteur) avoient un ton vague, décousu, verbiageur, qui nous a fait douter de leur bonne foi ; et depuis nous avons vérifié en effet qu'ils avoient menti, ou qu'ils avoient dédaigné de parcourir les objets par lassitude ou par ennui, ce qui revient bien au même.

Tel de votre temps avoit voyagé, si l'on veut, en Grèce, en Egypte, en Sicile, etc. mais pour avoir touché le sol de ces pays, il n'en avoit guère su davantage. Il avoit fait son livre moitié d'avance à Paris, avec tous les voyages antécédens. Il l'avoit ache-

vé à son retour dans son cabinet en feuilletant encore des livres. Ce misérable charlatanisme sautoit aux yeux par le vain étalage d'une érudition empruntée, par une foule de lacunes, par un ton descripteur et mal-adroitement poétique, par des observations isolées, par je ne sais quoi de mensonger, qui perçoit à travers ces pages; et si l'on ne pouvoit pas contester absolument à l'auteur d'avoir fait son voyage, on pouvoit supposer qu'il ne s'étoit pas donné la peine de voir, d'examiner, de tourner l'objet sous toutes ses faces, ou bien qu'il avoit été malade; car une foule de choses inutiles qui abondent dans un voyage, sont la preuve certaine, que le but principal a été manqué volontairement.

Nous distinguons parmi vos voyageurs *Chardin*, qui nous paroît le voyageur sûr, véridique, exact, sans prétentions et sans phrases, et sur-tout celui qui ne passe rien sous silence. La vérité transpire dans ses narrations intéressantes, où le caractère de la fidélité est noblement empreint.

Nous avons encore la plus grande vé-

nération pour *Pallas* et sur-tout pour le célèbre *Cook*, qui se jeta dans des mers dangereuses et inconnues, avec une audace généreuse, propre à maîtriser son équipage, et qui lui en imposa par le caractère d'un homme vraiment supérieur au danger et ému de la noble ambition d'une grande découverte Ce célèbre marin s'est avancé jusqu'au 71e. degré de latitude; et s'il n'a point trouvé de passage pour sortir de cette mer par le nord, si cette découverte tardive nous est due à la suite des travaux les plus pénibles et des dangers les plus susceptibles d'étonner le courage, la gloire n'en est pas moins demeurée à ce hardi navigateur, et nous avons fait dresser un obélisque au lieu même où ce grand homme, digne d'un meilleur sort, trouva une fin tragique.

Nous avons ri plusieurs fois, nous vous l'avouons, de l'insolente impertinence avec laquelle plusieurs voyageurs avoient osé faire leurs livres sur la Grèce, sur l'Egypte, sur la Sicile, etc., sur ces pays merveilleux qui exigent un homme, mais un homme qui ait des yeux pour voir,

une ame pour sentir et une imagination propre à embrasser ces rares monumens du génie.

La frénésie d'imprimer, maladie de votre temps, s'étoit emparée de tous ceux qui avoient pu louer quelques chevaux de poste et arpenter quelques lieues ; la précipitation avec laquelle ils parloient des pays étrangers, leur ton leste, leur prononcé étoient la chose du monde la plus ridicule, et rien ne caractérisoit plus un fat, que cette prétention à distribuer ses jugemens sur un pays qu'on avoit traversé sans daigner s'instruire sur les lieux mêmes, et considérer les mœurs dont on devoit parler ensuite dans le quartier du palais royal. Les romans étoient bien au-dessus de ces voyages erronés, insuffisans ou menteurs, qu'une foule d'étourdis publioient sans pudeur, au mépris de toute vérité et de toute décence.

Nous avons des voyageurs répandus sur tout le globe ; car c'est-là une belle conquête ; et ils parcourent l'Inde de préférence. Ce n'est point l'envie d'augmenter leur fortune qui leur a fait entreprendre

ce voyage ; un motif plus désintéressé, plus noble les anime. Ils veulent acquérir de nouvelles connoissances ; or ils pensent ne pouvoir mieux s'y prendre qu'en étudiant les mœurs des peuples policés de l'Asie. L'Inde fut le berceau de toutes les sciences, et il est reconnu aujourd'hui que l'Egypte a tiré des Indiens la plupart de ses institutions.

Nos voyageurs visitent donc, dans le plus grand détail, ces heureuses contrées où le premier d'entre les hommes rechercha la société de son semblable, où il commença à connoître que le bonheur s'accroît par celui des autres. Ils nous font part de ces étonnantes lois qui n'ont point varié depuis leur origine. Ils nous émerveillent en nous parlant de l'union fraternelle qui règne parmi ces peuples. Jamais Indou n'a murmuré contre la providence. Le premier homme qui commença par verser le sang de son semblable, n'habitoit point le pays des Gentoux. Nulle horde n'en est sortie pour ravager la terre. C'est là que la nature a voulu conserver son plus bel ouvrage, tel qu'il est sorti de sa bienfai-

sante main. Leur liaison intime avec les Brames, leur donne lieu de connoître les lois d'une antique nation ; un des peuples de la terre qui puisse tirer avantage de ses lois, parce qu'elles ont été vraiment faites pour lui, et qu'il ne s'est policé qu'avec elles.

Nous avons trouvé plus à apprendre à l'école des gymnosophistes, qu'à celle des mandarins de la Chine. Certes, vous étiez trop prévenus en faveur des Chinois. Leur gouvernement étoit défectueux en bien des points. La forme de leur état politique prêtoit à des révolutions qui ressembloient à un bouleversement. Les vertus de ce peuple étoient presque nulles, et il leur en a coûté, par la mal-adresse de leurs législateurs qui, en voulant assurer la tranquillité de l'État au dedans, n'y étoient parvenus qu'en diminuant les moyens de sûreté contre les attaques du dehors.

Ce qui a mérité le plus l'attention de nos voyageurs, c'est le Tartare. Nous nous sommes attachés à suivre les mœurs de cette belliqueuse nation, et pour en prendre une idée juste, nous sommes allés

vivre avec eux dans leur propre pays, et nous les avons accompagnés long-temps dans leurs courses ; nous avons reconnu nos ancêtres, à ne pas nous y méprendre.

Leurs idées régénèrent les nôtres. Leurs vieilles coutumes font honte à ces coutumes nouvelles, flasques et bizarres, qu'on voudroit ériger en lois ; et toutes ces images fortes servent à perpétuer parmi nous les vertus patriotiques.

Nous sommes quelquefois un peu orgueilleux en suivant la marche de nos opérations antécédentes, en revisant les peines fructueuses que nous nous sommes données pour civiliser les hordes sauvages, pour montrer à ces derniers comment il falloit s'y prendre pour rendre fertile cette terre qu'ils se contentoient de fouler aux pieds ; nous avons pris plaisir à leur en distribuer les fruits, et nous nous réjouissons avec eux de leur félicité et de celle des siècles à venir.

Nos voyages ont osé embrasser toute la terre, et nos voyageurs, chemin faisant, ont bien redressé votre Buffon. Jugez de quel amas d'idées nous avons enrichi le

magasin de nos connoissances. Mais l'idée sur laquelle nous nous plaisons à nous arrêter davantage, c'est lorsque nous nous figurons que ces nations éloignées pourront un jour s'acquitter envers nous des services qu'elles en auront reçus. Quand l'espèce humaine sera tout-à-fait usée chez nous, quand des fléaux inévitables, qui marchent à la suite d'un gouvernement lentement dégradé, auront altéré nos institutions (car il faut hélas! que tout subisse la lime du temps); c'est alors que ces nations éloignées, sensibles à notre dégénération, viendront revivifier cette même terre qui leur aura envoyé les bienfaits de l'industrie et les grands avis de la législation raisonnée. Ces peuples reconnoissans nous restitueront tout ce qu'ils en auront reçu dans nos jours de gloire et de splendeur. Leurs vaisseaux à travers les mers immenses, nous porteront des hommes faits pour nous rendre le goût du travail. L'amour de la liberté, et toutes les vertus qui les accompagnent, réveillées par leur voix puissante, nous apprendront à nous estimer encore; grâce à eux, nous n'ou-

blierons point ce que nous avons été, ce que nous pouvons redevenir ; et quels que soient les revers dont le temps charge les empires, nous aurons assez de vertu pour nous croire capables de faire en ces jours-là ce que nous avons fait autrefois.

Ainsi, quand un peuple généreux a su allumer pour autrui le flambeau de la liberté, si ce flambeau vient malheureusement à s'éteindre chez lui, il le rallume par l'entremise d'une autre nation, fière de s'acquitter d'un antique bienfait et de rendre au monde un peuple qui n'a rien perdu quand il n'a point cessé d'avoir bonne opinion de lui-même.

Nous nous faisons des amis dans tous les coins du globe ; sûrs que ces bienfaits semés reviendront dans des temps de calamités sur nos neveux, qui pourront du moins prononcer un nom respecté de plusieurs nations lointaines.

Nous n'épargnons pas nos vaisseaux pour ce grand objet ; et si vous saviez de votre temps embarquer la guerre et dépenser deux cents millions pour des opérations sanglantes et destructives, nous sa-

vons, à moindres frais, porter des secours utiles et des bienfaits durables chez des peuples, qui ne nous voient arriver que pour baigner nos mains de larmes de joie et de reconnoissance (*b*).

(*b*) La chaise de poste a enfanté dans l'Europe moderne, une foule de voyageurs superficiels, faisant les importans, et qui en changeant de postillon et de chevaux, veulent caractériser les mœurs et les gouvernemens. Ils ont tout vu d'un coup-d'œil, car ils ont le coup-d'œil supérieur. Ils voyagent pour imprimer à leur retour, c'est-à-dire, pour rendre comme arbitre des nations, un arrêt solemnel qui les juge définitivement. Le voyageur le plus souvent s'est borné à traverser quelques villes, à visiter quelques assemblées; il remonte dans sa chaise de poste; et, quand il a imprimé une relation précipitée, il se croira fait pour prononcer sur les différentes législations, et pour apprécier les mœurs les plus fugitives. Ce n'est pas toujours le Français qui se montre aussi inconséquent; l'Anglais, l'Allemand et le Suisse sont soumis à des préventions fortement exprimées dans ce qui émane de leur plume.

CHAPITRE LXV.

Schismes.

Vous ne connoissez point les schismes, peuple sage, mais comment avez-vous fait pour les détruire radicalement ; comment avez-vous imposé silence aux illuminés ? — En nous en moquant. Les schismes sont inévitables dès que le gouvernement y donne une attention trop profonde ; ils naissent à la façon des partis, qui ne sont rien si les princes ne les avouent pas. Dès que les souverains se mêlent de ces querelles religieuses, elles s'enflamment, se fondent dans le gouvernement civil, et le troublent jusqu'en ses fondemens.

Toute autorité spirituelle ne vit et ne subsiste qu'à la faveur de la temporelle. Que celle-ci ne prête point une base un peu large, l'autorité pontificale n'aura plus que ce degré de pouvoir où elle n'est pas funeste.

Prenez la question la plus ridicule, paroissez écouter des théologiens, et bientôt

l'un de ces ergoteurs croyant que l'univers l'écoute, ne voudra pas céder à l'autre; l'on verra à-la-fois plusieurs chefs de secte. Le seul moyen de ramener la paix, c'est de ne point arrêter son attention sur des objets, qui se fondant en dernière analyse dans une métaphysique obscure, donnent gain de cause à tous ceux qui veulent crier *victoire*.

Nous agissons de même envers les hardis charlatans, quand ils se rencontrent par hasard. Nous les laissons dire et faire, persuadés qu'ils trahiront bientôt et leur impéritie et leur impertinente audace. Si l'on s'opposoit à leur doctrine, quelque ridicule qu'elle fût, ils crieroient *à la persécution*. Nous les livrons tout entiers aux regards du public, qui ne tarde guère à en faire justice. Le public est désabusé par lui-même; ce qui est la meilleure manière de le guérir radicalement. Le charlatan confondu se sauve jusqu'à ce qu'il en vienne un autre qui consente à encourir le même affront. Ils sont rares, parce qu'ils sont épuisés et qu'une sottise nouvelle est toujours modelée sur une sottise ancienne. Le

simple rapprochement excite la bonne humeur des plaisans, auxquels nous avons remis la fonction de censeurs publics sur ces délires, quelquefois inévitables, de la tête humaine ; vous savez qu'elle concilie tout.

Nous ne mettons pas un frein au ridicule que veut se donner tel homme, parce que quand il débute nous ne savons pas encore si c'est la sagesse ou la folie qui va parler par sa bouche ; nous le laissons dire, parce que *c'est son droit naturel ;* mais bientôt nos rieurs à l'œil perçant l'environnent, et *à l'œuvre on connoît l'ouvrier.*

CHAPITRE LXVI.

Mythologie.

Avec quel plaisir profond je vis que ce peuple avoit abandonné les traces usées de cette mythologie antique et superficielle remplie de contradictions si étrangères à l'esprit philosophique, et qui n'offroit que des points obscurs, obscènes ou inutiles à débrouiller.

Tous ces dieux de la fable, protocole éternel des poëtes, des peintres et des pédans de collége, n'existoient plus chez un peuple, qui trouvoit dans la nature un merveilleux assez varié, assez instructif, sans adopter les caprices bizarres de l'imagination poétique, c'est-à-dire, des idées folles ou décousues, et sur-tout trop mensongères pour propager les faits et les vérités importantes.

En effet, ôtez quelques images agréables, la mythologie n'offre plus que des points ténébreux, des figures gigantesques, des métamorphoses extravagantes. Le ravalle-

ment perpétuel de la divinité, et les conséquences en étoient trop contraires à la raison, pour que cet amas indigeste de figures incohérentes, ne tombât point dans le mépris qu'elles méritoient depuis longtemps.

Nous avons chassé (me dit mon interlocuteur, qui comme vous le savez, lecteur, n'abandonnoit jamais mon oreille gauche, je vous le dis une fois pour toutes), nous avons chassé tous les dieux de la fable; mais nous avons retenu *l'allégorie;* parce qu'elle est ingénieuse, qu'elle aiguise l'esprit, et qu'elle donne plus de force et d'expression à une seule et belle pensée. Mais nous ne permettons pas *l'allégorie* dans un tableau historique. C'étoit bien le goût le plus faux, qui avoit déterminé votre M. Cochin à placer cette misérable poétique dans des sujets nationaux. Car tout intérêt cesse quand le peintre met ses conceptions futiles à côté de la vérité majestueuse des faits, qui disparoissent sous ces ornemens menteurs ou fatigans. Nous ne demandons pas au peintre les emblêmes qu'enfante son cerveau; ce qui donne à la peinture

peinture une physionomie énigmatique. Il ne peut nous toucher que par la juste expression du moment même, et nous exigeons qu'il place son expression, et le caractère de son personnage, dans le regard et dans l'attitude, et non dans des attributs qui ressemblent à des hiéroglyphes.

CHAPITRE LXVII.

De la grande loi domestique.

Nous avons dit, je crois, qu'un grand vice des mœurs anciennes étoit dans la législation. Elle s'étoit trompée évidemment en voulant que la femme, dépendante par la nature, par son sexe, par sa foiblesse, rivalisât pour ainsi dire avec l'homme. En accordant à l'épouse des droits égaux à ceux du mari, la loi métamorphosoit la maison domestique en un séjour de contestation. La subordination étant rompue, que restoit-il à un époux ? Trouvera-t-il une compagne chérie, une société douce et sûre, un caractère liant et aimable dans une femme qui devient son égale et qui peut oublier impunément l'honneur, la décence et la modestie, sans que le mari ait d'autre recours, que des plaintes dans les tribunaux ? scandale qui désunit les cœurs sans les rapprocher.

Que de manières une femme pouvoit

blesser son mari, sans que celui-ci pût se plaindre !

Il est de la nature éternelle des choses, qu'un sexe soit subordonné à l'autre. Vouloir les mettre de niveau, c'est les opposer entre eux. C'est folie, c'est extravagance, c'est imprévoyance des discordes que l'égalité doit amener ; il faut dans l'union conjugale que l'un commande et que l'autre obéisse. Point de milieu. Or pour ce, nous avons renouvelé la loi nécessaire de la répudiation. Tout mari mécontent répudie sa femme ; car c'est à celle-ci à lui plaire, à immoler ses caprices, à mettre enfin sa force dans la douceur, dans l'amabilité et dans les grâces de son sexe.

Quoi de plus honteux et ridicule, que de voir une femme braver son mari dans ses foyers, troubler la paix domestique, et le malheureux époux ne pouvoir se séparer de cette furie, qu'après avoir exposé son malheur et son opprobre devant les tribunaux. Ici le législateur étoit en opposition avec lui même.

Une loi sage et profonde avoit décidé, que *l'enfant né* pendant le mariage appar-

tenoit au père, à moins que l'adultère ne fût prouvé. Cette loi arrêta une foule de plaintes désordonnées, et sa sagesse se manifesta dans son exécution ; mais il falloit en même temps, pour que cette loi ne tombât point dans une contradiction manifeste, que la loi eût accordé un plein pouvoir au mari, et qu'on ne l'obligeât point à garder chez lui une femme altière, insolente ou impudique.

La répudiation, en vigueur chez les Romains, et chez d'autres peuples sensés, auroit dû faire le pendant de cette loi fameuse et juste : *Pater is est quem nuptiæ demonstrant.* L'égalité absolue entre époux étoit une grave erreur de législation et la source des plus grands désordres. Le législateur n'avoit pas senti que l'inconséquence, l'esprit de dissipation, naturel aux femmes, leur feroient bientôt regarder leurs devoirs comme un fardeau, et le respect pour le mari comme une sottise. De là le tableau du mariage, dans vos anciennes mœurs, offroit les choses les plus ridicules. Une femme qu'on avoit fécondée, et qui étoit insolente, qui étoit par-

tout excepté chez elle, qui faisoit une dépense effroyable en bijoux, en robes, en modes; et dès que le mari se permettoit quelques remontrances, on le tournoit en dérision, en faisant sonner haut les droits d'égalité, ce qui en d'autres termes signifioit qu'on étoit maîtresse à la maison et faite pour ne recevoir aucune loi maritale. Quel pauvre figure faisoit alors le chef de la maison, n'ayant aucune autorité et obligé de recourir à un tribunal pour mettre la paix chez lui!

La désunion des époux venoit donc de la faute du législateur qui n'avoit pas mis un frein au sexe né pour en recevoir un, et qui pousse ses vices à toute extrémité quand il n'a plus de barrière.

Le mari est redevenu ce qu'il étoit dans l'ordre de la nature, et ce qu'il devoit être pour la subordination, l'ordre et la paix des foyers domestiques, un maître, un juge absolu. Le mari répudie toute femme qui n'a pas su le désarmer ou lui plaire; parce qu'il nourrit, qu'il habille cette femme, qu'il lui fait des enfans qu'il nourrit et qu'il habille aussi; et que consé-

quemment l'obéissance lui est due sans aucune restriction, afin que le repos habite ses foyers.

Si cela vous paroît rigoureux, sachez que la réforme est venue à la suite de la corruption des mœurs et du luxe effréné des femmes, de la désunion scandaleuse qui éclatoit entre la plupart des époux, et qui tendoit à propager le célibat. L'intérêt de l'Etat exigeoit que la législation prît un moyen décisif. Les lois extrêmes sont le remède aux maux extrêmes. Mais en promulguant cette loi *réformatrice*, nous n'avons pas voulu que les femmes apportassent de dot à leurs maris; parce que voilà ce qui les enorgueillissoit, parce que telle étoit la source fatale de tous les inconvéniens du mariage.

La fille riche s'imaginoit que la vertu, la décence, la douceur, la modestie, étoient des mots vides de sens. Le soin de sa parure l'occupoit uniquement; sa mère souvent lui répétoit qu'elle étoit une riche héritière, et qu'avec ce titre on devoit se moquer d'un époux.

La fille d'un artisan dans sa classe obs-

cure, se conduisoit en petit dans son ménage, comme la duchesse se conduisoit en grand dans son hôtel; et avec vingt mille francs de dot, (comme tout est relatif) elle dédaignoit les occupations de son état; elle vouloit prouver à son mari que ces vingt mille francs la mettoient bien au-dessus de lui, et pour tout dire, la licencioient.

Un mari parmi nous prend sa femme *nue* avec tous ses charmes, et c'est à elle de captiver le cœur de son époux. Le mari est seul chargé de l'éducation et de la nourriture de ses enfans, mais en récompense il est maître absolu chez lui. Une voix dure ou acariâtre ne vient point troubler son repos, ni fatiguer sa tête occupée d'affaires graves. La nature a donné à la femme de quoi exercer son empire quand elle ne voudra point l'outre passer. Le mari est respecté, comme il doit l'être, et n'est plus réduit à être le témoin muet des ridicules, des sots propos et de la licence des jeunes éventés qu'accueille son épouse.

Tous ces abus naissoient de la dot qu'apportoient les filles en se mariant. Mais lors-

que le mari eut le droit de les renvoyer nues ainsi qu'il les avoit prises, avec un simple dédommagement, les femmes enchaînées par cette loi, et craignant en outre de perdre l'estime publique, sont rentrées dans les vertus de leur sexe : riches de leurs agrémens, n'étant plus recherchées par un vil intérêt, elles ont attendu de leurs qualités aimables et perfectionnées, cette force irrésistible que la beauté donne et que la modestie confirme. Elles peuvent obtenir aujourd'hui de leur époux vivant, plusieurs dons, et pendant leur mariage ; ce qui est bien contraire à vos lois gothiques : car à qui donnera-t-on si ce n'est à une femme douce et vertueuse qui a su se concilier le cœur de son époux?

Vos souverains ne prenoient-ils pas leurs épouses sans dot? Ainsi la patrie l'ordonnoit. L'intérêt de la patrie, cette loi salutaire est descendue chez les particuliers ; il faut que les femmes apportent à leurs maris une dot bien plus précieuse que l'or ; des vertus, des talens, de la douceur.

Une fille n'est plus recherchée par ces hommes vils qui n'aiment que son or ; la

beauté qui a en partage les grâces, la figure et le caractère moral, n'est plus exposée à languir et à se dessécher sans époux par l'avarice des hommes.

Le mari, de son côté, se livre sans crainte au penchant de la nature et ne redoute plus une nombreuse postérité ; parce qu'avec une éducation simple et modeste, il dote éminemment ses filles, qu'on vient lui demander avec les larmes de l'amour, et qu'il accorde aux soupirans sans payer les plaisirs de ses gendres.

Tout mari doit nourrir sa femme, et pour peu que celle-ci le seconde, la famille prospère. Aussi l'autorité paternelle de votre temps, presque sans ressort, a-t-elle repris toute sa dignité ; et ne voyoit-on pas de votre temps des enfans riches du bien de leur mère, insulter à leur père, appauvri par la plus douloureuse des pertes ?

Un triste et cruel célibat ne retient plus dans ses chaînes glacées une foule d'aimables et intéressantes créatures. Toutes ont droit d'aspirer à la main du plus riche. Est-ce que les talens agréables et utiles, le charme de la conversation, la douceur du

caractère, la sagesse de l'économie (qui est la première de toutes les richesses) ne dédommagent pas bien avantageusement un mari du défaut de dot?

Ses soins sont payés par un attachement et une estime inaltérable. Car à moins que de rencontrer un monstre, une femme fait toujours reconnoître à un homme ses torts, quand elle y met la vérité du sentiment et sur-tout la décence.

Permis aux filles de ne point se marier, mais l'improbation publique les environne; et comme elles n'ont aucunes valables excuses, elles laisseroient soupçonner un défaut de caractère, et ce célibat deviendroit déshonorant.

Les peuples anciens ne donnoient point de dot aux filles, et la maison conjugale étoit chez eux l'asile des vertus. L'autorité du chef n'étoit pas bafouée. Point d'autre moyen pour séduire les hommes que la noble décence qui sied si bien à la beauté, et qui commande le respect. La révolution qu'opéra parmi nous la nouvelle loi, fut salutaire. Tout changea de face dans l'ordre domestique. Tout fut remis à sa place. Les

hommes choisirent leurs femmes par estime et par inclination pour elles, témoins des avantages de l'hymen, et sûrs de ne pas rencontrer une ennemie dans une femme, mais bien plutôt une compagne douce et attentive. Tous les citoyens abjurèrent le célibat, et nous voyons tous les jours, qu'une personne moins jolie plaît davantage qu'une plus belle ; et que les grâces, d'ailleurs si préférables à la beauté, embellissent jusqu'à la laideur. Ainsi un bonheur mutuel résulte de cette nouvelle loi, que tout sollicitoit dans la dégradation de nos mœurs et de l'autorité maritale, source de l'autorité paternelle. Aujourd'hui, il s'élève sans peine de nouvelles générations aussi nombreuses que vertueuses, qui font la gloire de leurs parens et la force de l'État.

Il n'y a plus, d'après cette loi qui parut d'abord rigoureuse, mais dont on eut bientôt reconnu l'excellence, il n'y a plus de mésalliance, mot odieux parmi des citoyens soumis aux mêmes lois, et l'on n'entend plus retentir dans les tribunaux le récit de ces scandales domestiques, qui

sont étouffés par le chef à l'instant de leur naissance. Enfin des goûts dispendieux et futiles n'éloignent plus les femmes de leur maison et de leur mari.

CHAPITRE LXVIII (*a*).

Les Gazettes.

RENTRÉ dans le premier salon, je vis sur la table de larges feuilles de papier,

(*a*) Les débats des Européens pour ne rien changer à la face de l'Europe, ont une couleur bien uniforme, pour ne pas dire attristante. Ces guerres longues et sanglantes pour quelques possessions incertaines, n'ont point fait changer de situation à aucun peuple. Les limites des Etats sont à-peu-près les mêmes. Le vainqueur après dix campagnes, ressemble au vaincu. L'affoiblissement est général.

On dit, ruinons notre voisin; pourvu que j'aie un écu de six livres au-dessus lui, je m'estimerai vainqueur. O la belle victoire ! C'est comme si l'on dépouilloit quelqu'un pour avoir le plaisir de rester en chemise en le voyant tout nu. Notre politique moderne est quelquefois si déraisonnable, qu'on a peine à croire ce que l'on voit.

Quand lirons-nous dans les gazettes, des événemens capables d'intéresser la curiosité ? Avec quel plaisir j'apprendrois la découverte d'un peuple policé caché dans l'Amérique septentrionale, et qui offriroit subitement, à nos regards étonnés, des arts qu'il auroit découverts aussi de son côté.

Quel étonnement pour nous autres Européens, qui

deux fois plus longues que les gazettes anglaises. Je me jetai précipitamment sur ces feuilles imprimées. Je reconnus qu'elles portoient pour titre : *Nouvelles publiques et particulières*. Comme à chaque page rien

---

nous croyons les plus avancés dans les sciences et les arts, si nous allions trouver des peuples qui nous surpasseroient en bonheur comme en connoissance ; des peuples faits pour changer subitement nos idées, et les plus fortement imprimées dans notre cerveau ! Les voyages dans la mer du sud ont déjà fait rêver les moralistes. Que d'objets de comparaison ! Quelle foule d'instruction et de lumière !

L'histoire de ce peuple isolé seroit plus propre à être observée, que celle de tous les peuples connus, anciens et modernes. Absolument séparé du reste de l'univers, tout chez lui parleroit au philosophe ; mais il n'y a que le temps qui donne la réalité aux conjectures, et qui amène les découvertes transcendantes.

On a tenté la découverte du passage par le nord aux Indes orientales et occidentales. On a supposé que Copenhague seroit le lieu de l'armement et du départ. Le capitaine Cook a tourné le pôle ; mais on ne nous a pas parlé d'un peuple situé depuis les 45e jusqu'au 52e degré de latitude nord, et depuis les 260e de longitude, jusqu'au 255e. On dit que là est un pays riche, dont les ustensiles les plus ordinaires sont en argent : ce pays confine aux mers du Japon.

n'égaloit ma surprise et mon étonnement, tout décidé que j'étois à ne plus m'étonner, je vais transcrire les articles qui m'ont le plus frappé, selon que ma mémoire pourra toutefois me les représenter (*b*).

De Pékin, le . . .

On a donné devant l'empereur la première représentation de *Cinna*, tragédie française. La clémence d'Auguste, la beauté, la fierté des caractères ont fait une grande impression sur toute l'assemblée.

Oh! dis-je à mon voisin, voilà un gazetier bien impudent, bien menteur! Lisez... Mais, me répondit-il avec sang-froid, rien n'est plus certain. J'ai bien vu jouer à Pékin l'*Orphelin de la Chine*. Apprenez que

(*b*) Tandis que nous passons comme l'ombre sur cette terre, tout a sa marche autour de nous : la nature épuise les siècles pour l'accomplissement de ses lois ; il faut des milliers d'années à ce torrent pour percer ce rocher et cette montagne ; une lente succession fait graviter l'océan sur telle plage ; la mémoire des anciens embrasemens est éteinte ; nous dormons sur des volcans qui jadis vomissoient la flamme.

je suis mandarin et que j'aime les lettres, autant que la justice. J'ai traversé le canal royal (*c*). Je suis arrivé ici en près de quatre mois; encore me suis-je amusé en route. J'étois curieux de voir ce fameux Paris, dont on parloit tant, afin de m'instruire de mille choses qu'il faut absolument voir sur les lieux pour les bien apprécier. La langue française est commune à Pékin depuis deux cents ans, et à mon retour, j'emporterai plusieurs bons livres que je traduirai. — Monsieur le mandarin! vous n'avez donc plus votre langue hiérogly-

(*c*) Le canal royal coupe la Chine du midi au septentrion, dans un espace de six cents lieues. Il se joint à des lacs, à des rivières, etc. Cet empire est rempli de ces canaux utiles, dont plusieurs ont dix lieues en droite ligne : ils servent à l'approvisionnement de la plupart des villes et bourgs. Les ponts ont une hardiesse et une magnificence supérieures à tout ce que l'Europe offre de merveilleux en ce genre. Et nous, petits, foibles et mesquins dans tous nos monumens publics, nous n'employons notre industrie, nos rares connoissances, qu'à orner des choses de pure vanité et à dresser de magnifiques bagatelles. Presque tous les chefs-d'œuvres de nos arts ne sont que des jouets d'enfans.

phique,

phique, et vous avez abrogé cette loi singulière qui défendoit à chacun de vous de mettre le pied hors de l'empire? — Il a bien fallu changer notre langue et adopter des caractères plus simples, dès que nous avons voulu faire connoissance avec vous. Cela n'étoit pas plus difficile que d'apprendre l'algèbre et les mathématiques. Notre empereur a cassé cette loi antique, parce qu'il a jugé fort raisonnablement que vous ne ressembliez pas tous à ces prêtres que nous avions nommés des *Demi-Diables*, à cause qu'ils vouloient allumer jusques parmi nous le flambeau de leur discorde. Si l'époque m'est présente, une connoissance plus étroite et plus intime s'est faite à l'occasion de plusieurs planches de cuivre que vous avez gravées. Cet art étoit nouveau pour nous, et il fut singulièrement admiré. Depuis nous vous avons presque égalés. — Ah! j'y suis. Les dessins de ces planches représentoient des batailles: ils nous furent envoyés par cet empereur-poëte, auquel Voltaire adressa une jolie épître; et notre roi ayant chargé de leur exécution ses meilleurs artistes, en a fait

présent au *roi charmant de la Chine*. — Justement : eh bien ! depuis ce temps la communication s'est établie, et de proche en proche les sciences ont volé d'un pays à un autre, comme des lettres de change. Les opinions d'un seul homme sont devenues celles de l'univers. C'est l'imprimerie, cette auguste invention, qui a propagé la lumière. Les tyrans de la raison humaine, avec leurs cent bras, n'ont pu arrêter son cours invincible. Rien n'a été plus rapide que cette commotion salutaire, donnée au monde moral par le soleil des arts : il a tout inondé d'un éclat vif, pur et durable.

Le bâton ne règne plus à la Chine ; et les mandarins ne sont plus des espèces de préfets de collége. Le petit peuple n'est plus lâche et fripon, parce qu'on a tout fait pour lui élever l'ame : de honteux châtimens ne le courbent plus dans l'avilissement : il a reçu des notions d'honneur. Nous vénérons toujours Confutzée, presque contemporain de votre Socrate, qui, comme lui, ne subtilisa pas sur le principe des êtres, mais se contenta de publier que rien ne lui est caché, et qu'il punira le

vice, comme il récompensera la vertu. Notre Confutzée eut même un avantage sur le Sage de la Grèce. Il n'abattit point avec audace ces préjugés religieux, qui, faute d'appuis plus nobles, servent de base à la morale des peuples. Il attendit patiemment que, sans bruit et sans effort, la vérité se fît jour par elle-même. Enfin, c'est lui qui a prouvé qu'un monarque devoit nécessairement être un philosophe pour bien régir ses Etats. Notre empereur conduit toujours la charrue, mais ce n'est point une vaine cérémonie ou un acte d'ostentation puérile. . . .

Combattu par le desir de lire et d'écouter tout-à-la-fois, je prêtois l'oreille d'un côté, et mon œil, non moins avide, parcouroit de l'autre les pages de cette étonnante gazette. Mon ame étoit comme partagée en deux fonctions contraires. . . . Voici ce que je lisois.

De Jedo, capitale du Japon, le. . . .

Le descendant du grand Taïco, qui a fait du Daïri une idole impuissante et

révérée, vient de faire traduire *l'esprit des Lois, et le traité des délits et des peines !*

On a promené dans toutes les rues le vénérable Amida, mais personne ne s'est fait écraser sous les roues de son char.

On entre librement au Japon, et chacun y profite avidement des arts étrangers. Le suicide n'est plus une vertu parmi ce peuple ; il a remarqué que c'étoit l'ouvrage du désespoir ou d'une insensibilité folle et coupable.

De Perse, le. . . .

Le roi de Perse a dîné avec ses frères, lesquels ont de très-beaux yeux. Ils l'aident dans le gouvernement de l'empire. Leur principale fonction est de lui lire les dépêches. Les livres sacrés de Zoroastre et le Sadder sont toujours lus et respectés ; mais il n'est plus question ni d'Omar, ni d'Ali.

Du Mexique.

De la ville de Mexico, le . . . .

Cette ville achève de reprendre son an-

cienne splendeur, sous l'auguste domination des princes descendans du fameux Montézume. Notre empereur, à son avénement au trône, a fait reconstruire le palais, tel qu'il étoit du temps de ses pères. Les Indiens ne vont plus sans linge et nus pieds. On a dressé au milieu de la principale place une statue de Gatimotzin étendu sur des charbons ardens; au bas sont écrits ces mots : *Et moi, suis-je sur un lit de roses?*

Expliquez-moi ceci, dis-je au mandarin. Comment! est-il défendu de nommer cet empire la nouvelle Espagne? Le mandarin me répondit :

Lorsque le vengeur du nouveau monde eut chassé les tyrans (Mahomet et César, fondus ensemble, n'auroient point encore approché de cet homme étonnant), ce vengeur formidable se contenta d'être législateur. Il déposa le glaive pour montrer aux nations le code sacré des lois. Vous n'avez point d'idée d'un pareil génie. Sa voix éloquente sembloit celle d'un dieu descendu sur la terre. L'Amérique fut partagée en deux empires. L'empereur de

l'Amérique septentrionale réunit le Mexique, le Canada, les Antilles, la Jamaïque, Saint-Domingue. L'empereur de l'Amérique méridionale eut le Pérou, le Paraguay, le Chili, la terre Magellanique, le pays des Amazones. Mais chacun de ces royaumes eut un monarque particulier, soumis lui-même à une loi générale; à-peu-près comme de votre temps on voyoit le florissant empire d'Allemagne divisé en plusieurs souverainetés, qui toutefois ne faisoient qu'un corps sous un seul chef.

Ainsi le sang de Montézume, long-temps obscur et caché, est remonté sur le trône. Tous ces monarques sont des rois patriotes, qui n'ont pour objet que de maintenir la liberté publique. Ce grand homme, ce fameux législateur, ce nègre en qui la nature épuisa son génie, leur a soufflé à tous son ame grande et vertueuse. Ces vastes États reposent et fructifient dans une concorde parfaite; ouvrage tardif, mais infaillible de la raison. Les fureurs de l'ancien monde, ces guerres puériles et cruelles, l'inutilité de tant de sang répandu, la honte de l'avoir versé, enfin, les sottises des ambitieux

pleinement démontrées, ont suffisamment instruit le nouveau continent à faire de la paix l'auguste dieu de leurs contrées. Aujourd'hui la guerre déshonoreroit un État, comme le vol déshonore un particulier.... Je continuois et d'écouter et de lire...

Du Paraguay.

De la ville de l'Assomption, le....

On a donné une grande fête en mémoire de l'abolition de l'esclavage honteux où étoit réduite la nation sous l'empire despotique des Jésuites ; et depuis six siècles l'on regarde comme un bienfait de la providence d'avoir détruit ces loups-renards dans leur dernier asile. Mais en même temps la nation qui n'est point ingrate, avoue qu'elle a été arrachée à la misère, formée à l'agriculture et aux arts par ces mêmes Jésuites. Heureux s'ils se fussent bornés à nous instruire et à nous donner les lois saintes de la morale !

De Saint-Domingue, le....

Ce fut un grand bien pour l'espèce humaine que l'ancienne guerre des colonies. Les lois des Etats nouveaux de l'Amérique n'auront pas l'inconvénient de nos lois d'Europe. Formées d'après les idées saines et nouvelles, la tolérance qui enchaîne le fanatisme, le plus grand fléau de l'humanité, régnera sur ces terres fécondes. Les colonies françaises et espagnoles, voyant la liberté à leurs portes, s'empresseront à partager les bienfaits qu'elle répand : le contre-coup se fera sentir en Allemagne. Tous ces peuples, courbés encore sous les débris du gouvernement féodal, iront se fondre en Amérique ; ils diront à leurs petits tyrans : nous fuyons, parce que nous ne pouvons nous marier sans votre volonté, et mourir à dix lieues de l'endroit de notre naissance, sans que vous ne vous empariez de nos biens, parce que nous ne pouvons tuer un lièvre sans être traités comme homicides : nous fuyons, parce que nous sommes serfs,

et que nous ne voulons plus supporter de pareilles abominations, émanées des siècles barbares. Les vaisseaux nous porteront sur une terre libre, où nous jouirons de tous les droits de l'homme, droits éclaircis par de sages bienfaiteurs, et qui, fondés sur la nature et l'égalité, restituent à l'homme sa dignité et sa force. Le code de l'homme en société, formé dans la tête des philosophes, se réalisera sous ce beau ciel, et les noms de dieu et de liberté présideront à tous les actes de législation.

On dira que les colonies se sont soulevées pour un mince sujet; d'accord : le fer de la guerre civile est sorti trop tôt du fourreau; mais c'étoient les conséquences qui devenoient affreuses, et c'est ce qui fait voir la sagesse de ces peuples qui ont arrêté le despotisme dès le premier pas. Le monarque anglais et la nation assemblée, n'ayant pas voulu redresser ces griefs, le glaive de la guerre civile a étincelé :

Si le ciel la permet, c'est pour la liberté.

Autant la guerre de peuple à peuple est extravagante, autant la guerre civile est

quelquefois nécessaire, parce qu'elle seule peut rétablir les principes constitutifs.

Les Américains ont donc été éclairés dans leur démarche courageuse. Si dans tout autre pays, au premier acte de violence, émané du pouvoir arbitraire, la nation se fût soulevée, le motif auroit paru léger pour l'existence ou la liberté d'un seul homme. Cependant on eût arrêté le despotisme, soit atroce, soit avilissant: le coup qui frappoit un citoyen, n'étoit pas un acte indifférent.

On auroit pu accuser les Américains de précipitation; mais ils ont triomphé, et la politique n'aura rien à leur reprocher. République de plus sur la terre, asile vaste ouvert à l'homme, ses plaines immenses et fertiles seront fécondées; grand événement qui a eu une influence prodigieuse sur le globe. C'est une Europe nouvelle qui va, ornée de tous les arts, se placer dans ces déserts que le soleil parcouroit pour n'éclairer que des terres incultes (*d*).

(*d*) Qu'il seroit à souhaiter que de nouveaux missionnaires allassent prêcher des mœurs plus douces à

De Philadelphie, capitale de Pensylvanie.

Ce coin de la terre, où l'humanité, la foi, la liberté, la concorde, l'égalité, se

---

ces peuples sauvages, perdus dans les forêts de l'Amérique septentrionale. Ils apprendroient à l'Américain à renoncer à l'usage ridicule de comprimer la tête de ses enfans, afin de la faire ressembler au soleil ou à la lune, de percer ses narines pour y suspendre des ornemens, de se fendre la lèvre supérieure, et de la garnir de dents, afin de se faire une seconde bouche; d'adorer le tonnerre, de hurler à l'aspect d'une éclipse, de laisser cueillir la première fleur de la beauté par les prêtres.

Apprenons à l'Américain à cultiver la terre; à faire disparoître ses vastes forêts qui suffisent à peine à sa subsistance, et qui nourriront un peuple infiniment plus nombreux dès que ce peuple sera cultivateur.

Apprenons à l'Américain que les peuplades sauvages s'entredétruisent les unes les autres, ou sont exterminées par les animaux carnaciers : que trop semblable aux plantes, le sauvage dépend absolument du climat, au lieu que l'homme civilisé corrige par ses institutions les influences pernicieuses du ciel sous lequel il respire. Apprenons-lui que sans l'art de tirer parti de la perfectibilité de l'espèce humaine,

sont réfugiées depuis huit cents années, est couvert des cités les plus belles, les

---

le plus beau naturel ne produit qu'un homme vulgaire.

Ah ! si quelque nouvel Amphion réunissoit ces hordes isolées, ennemies et barbares, et leur apprenoit à goûter les douceurs de la paix; si quelque nouveau Cadmus, abandonnant sa terre natale, alloit jeter dans ces régions les fondemens d'une ville policée; si quelque nouveau Minos donnoit à ces peuplades des lois équitables; si quelque nouveau Triptolème apprenoit à ces peuples à cultiver la terre; si quelque nouvel Orphée ajoutoit à la culture, aux arts utiles, la connoissance des beaux arts, alors le nouveau monde offriroit une génération d'hommes qui releveroit la dignité de l'espèce humaine, et nous pourrions nous applaudir de la découverte de l'Amérique.

Une belle conquête que nous offre encore l'Amérique, ce sont ses plantes. Un nouveau Tournefort y découvriroit des simples d'une vertu merveilleuse. Ces peuples sauvages bornent toute leur médecine à la connoissance des plantes. L'expérience prouve qu'une foule de végétaux que nous foulons aux pieds, sont admirables. L'un est un contre-poison sûr contre la morsure des serpens, l'autre a la propriété d'étancher le sang des blessures, et de réunir les nerfs et les vaisseaux coupés.

plus florissantes. La vertu a fait ici plus que le courage n'a opéré chez les autres peuples ; et ces généreux Quakers (*e*), les

(*e*) Le desir et le sentiment de la liberté est dans le cœur de tous les hommes, et cependant l'esclavage remonte à l'origine des sociétés. C'est l'inégalité des forces qui l'a produit; les foibles donnant leur travail à l'homme fort et puissant, lui donnèrent aussi leurs personnes; et celui-ci, enrichi par cette propriété, sentit que pour la conserver, il devoit prendre soin de ses esclaves. Le maître bon eut des serviteurs fidèles; le maître dur, des forçats prêts à se révolter. On établit des peines sévères contre les esclaves, et cette sévérité est la preuve que l'esclavage est injuste. Jamais dans les relations sociales le foible n'a cherché à nuire au fort que lorsqu'il en a été opprimé.

La dureté engendre ce crime : un vil propriétaire de quelques cannes de sucre, en Amérique, renferme son nègre dans une caze étroite, l'expose presque nud aux rayons brûlans du soleil et à l'humidité dangereuse des nuits ; le fait travailler au-delà de ses forces et lui donne à regret une chétive nourriture ; il le frappe comme une bête de somme, et croit avoir étouffé en lui jusqu'au sentiment de ses maux. Le barbare se trompe : l'esclave obéissant et passif en apparence, nourrit dans son cœur l'espoir de la vengeance, il en combine les moyens et se réjouit déjà de voir bientôt son tyran mort ou plus malheureux

plus vertueux des hommes, en offrant au monde le spectacle d'un peuple de frères,

---

que lui. Il est affermi d'avance contre ces tortures ; on ne peut lui ôter que sa misérable vie, et il croit qu'il en recommencera une très-heureuse dans son pays. Soutenu par cette espérance, il prépare secrètement les poisons dont il veut se servir : il ne frémit point de donner la mort à sa femme, à ses enfans, pourvu qu'il approche par degrès de la vie odieuse de son oppresseur : quand il l'a frappé d'un trait inévitable et sûr, il trouve alors une douceur secrète à mourir, et voit d'un œil tranquille les flammes qui vont le dévorer.

De son côté la négresse prête à devenir mère, c'est-à-dire à donner un esclave de plus à son maître inhumain, renonce aux plus doux sentimens de la nature, elle avale le suc des plantes venimeuses, et, au risque de sa propre vie, détruit le fruit de ses amours.

Cependant l'homme blanc qui cause tant de maux, renfermé dans son habitation, tremble intérieurement ; car il ne peut se dissimuler qu'il est haï et n'a de droits que la force. Les murmures étouffés de ses esclaves retentissent dans son cœur ; plus de repos pour lui ; ses jouissances sont empoisonnées par la crainte ; il recueille sans contentement les riches productions d'un sol fertile ; il accumule des richesses, mais il n'est point heureux.

Lorsque les Espagnols dévastoient le Mexique et

ont servi de modèles aux cœurs qu'ils ont attendris. On sait qu'ils sont en possession,

---

le Pérou, le vertueux *Las Casas*, pour empêcher l'Indien de périr sous le poids des fers, imagina d'en rejeter le fardeau sur les Africains. Protecteur de l'Indien, il ne vit dans l'Afrique que des hommes qu'on pouvoit faire prisonniers de guerre. Que la vertu est bornée dans ses effets ! Le généreux défenseur de l'Amérique est la première cause des malheurs de l'Afrique. C'est depuis lui que les pères ont vendu leurs enfans, et les enfans leurs pères, et que ces nègres ont appris à aller à la chasse de leurs compatriotes, comme ils alloient auparavant à celle des tigres et des lions.

On prétend que dans les montagnes et les forêts de la *terre ferme*, dans la partie nord-est de l'Amérique méridionale, refuge des nègres qui se sauvent des établissemens du continent et des îles voisines, se forme une race nombreuse de vengeurs, qui n'ayant que leur vie à perdre, essaieront à leur tour leurs forces sur leurs tyrans. Nourris dans la haine des Européens, animés par le courage que donne le désespoir, ils représentent pour leurs ancêtres, et pour eux-mêmes; ils ont à punir et les supplices qu'ont subis leurs pères, et ceux qui les attendent s'ils succombent. Cette guerre sera cruelle, elle ne finira que par l'extinction de l'une ou l'autre race, et les blancs, vainqueurs dans les trois par-

depuis leur origine, de donner à l'univers mille exemples de générosité et de bien-

---

ties du monde, verroient ici le terme de leur supériorité.

On a voulu trouver dans la politique actuelle de l'Europe des raisons qui justifient l'esclavage ; on a même essayé de prouver qu'il étoit nécessaire. Eh bien, supposons que ces raisons sont justes, et adoptons-en les conséquences, on aura des esclaves pour cultiver les terres : mais ne peut-on rendre leur sort supportable? Faut il que la dureté, la tyrannie continuelle, soient l'effet de l'anneau de fer qui les lie? L'habitant amnolli par la chaleur du climat, livré à toutes ses passions, ne connoît que les châtimens et la rigueur pour contenir les nègres qui le servent. Indigné de ce spectacle, le philosophe tourne ses regards vers l'heureuse Pensylvanie. Là, le nègre traité en homme, accoutumé peu-à-peu à un travail qui n'excède pas ses forces, devient un domestique utile, fidèle, et reste attaché à son maître. Ce maître pourvoit à tous ses besoins, le protège, et n'a pas besoin de l'opprimer. Des lois sages soutiennent dans ces contrées des mœurs douces. Sages Philadelphiens! vous n'avez rien à craindre de la vengeance que prépare l'Afrique; vous n'êtes pas des Européens, vous êtes des hommes.

Si les Quakers de la Pensylvanie ont affranchi

faisance.

faisance. On sait qu'ils furent les premiers qui donnèrent la liberté aux nègres, qui refusèrent de verser le sang des hommes, et qui aient regardé la guerre comme une

---

les nègres; si le maître comme l'esclave, les colonies comme la métropole, y trouvent leur avantage, les rois de l'Europe, avec un morceau de cire empreint de leur image bienfaisante, ne pourroient-ils pas acquérir de nouveaux sujets? Alors les vastes landes de ces régions incultes seroient défrichées par des bras citoyens.

Et si le planteur affranchissoit lui-même ses esclaves, il ne seroit plus un tyran qu'entoure un peuple malheureux, ce seroit un père. Si les denrées qu'il cultive lui devenoient plus chères, il les vendroit davantage. Eh! le consommateur, jouet des propriétaires, des négocians, n'est-il pas fait à ces augmentations? Il faudroit, dit-on, un accord de toutes les nations. Les rois qui font tant d'accords, n'en feront-ils jamais un semblable? Plût au ciel qu'il fissent cet accord, alors l'Afrique compteroit chaque année, prés de cent mille malheureux de moins.

Si le ciel forme un Spartacus sur les bords de la Gambie, un Oénomaüs sur les rives du Sénégal, que deviendront nos colonies? Sauront-elles les vaincre? Le nègre brisera ses fers, avant que l'Européen ait l'honneur de les briser lui-même.

extravagance imbécille et barbare. Ce sont eux qui ont détrompé les nations, victimes misérables des débats de leurs rois. On publiera incessamment le recueil annuel où sont consignées les vertus pratiques qui mettent à leurs lois le sceau de la perfection.

De Maroc, le . . .

On a découvert une comète qui s'avance vers le soleil. C'est la trois cent cinquante-unième qu'on observe depuis que cet observatoire est fondé. Les observations faites dans l'intérieur de l'Afrique, correspondent parfaitement aux nôtres.

On a puni de mort un habitant qui avoit frappé un Français, conformément à l'ordonnance du souverain, qui veut que tout étranger soit regardé comme un frère qui vient visiter ses meilleurs amis.

De Siam, le . . .

Notre navigation fait les plus étonnans progrès. On a lancé en mer six vaisseaux

à trois ponts : ils sont destinés pour des courses lointaines.

Notre roi se fait voir à tous ceux qui désirent envisager son auguste physionomie : il n'est point de monarque plus affable, sur-tout lorsqu'il se rend à la pagode du grand Som-mona-codom.

L'éléphant blanc est à la ménagerie, et n'est plus qu'un objet de curiosité, parce qu'il est parfaitement dressé au manège.

De la Côte de Malabar, le . . .

La veuve de ***, belle, jeune et dans tout l'éclat de son âge, a pleuré sincèrement la mort de son mari qu'on a brûlé tout seul; et après avoir porté le deuil encore plus dans le cœur que sur ses habits, elle s'est remariée à un jeune homme, qu'elle a aimé tout aussi tendrement. Ce nouveau lien la rend plus chère et plus respectable à ses concitoyens.

De la Terre Magellanique, le . . .

Les vingt îles fortunées qui vivoient sans

se connoître, dans toute l'innocence et le bonheur du premier âge, viennent de se réunir. Elles forment maintenant une association vraiment fraternelle et réciproquement utile.

De la Terre de Papous (*f*), *le*...

En avançant dans cette cinquième partie du monde, les découvertes de jour en jour deviennent plus vastes, plus intéressantes: on est surpris à chaque pas de sa richesse, de sa fertilité, des peuples nombreux qui y vivent en paix. Ils peuvent dédaigner nos arts. Le moral y est encore plus étonnant que le physique. Le soleil, en éclairant ces terres immenses, plus grandes que l'Asie et l'Afrique, n'y aperçoit pas un seul infortuné; tandis que notre Europe, si petite, si chétive et toujours divisée, a presque durci son sol d'ossemens humains.

(*f*) La terre de Papous est située à 4000 lieues de Paris.

De l'île de Taïti, dans la mer du sud, le...

Lorsque M. de Bougainville découvrit cette île fortunée, où régnoient les mœurs de l'âge d'or, il ne manqua pas de prendre possession de cette île au nom de son maître. Il s'embarqua ensuite et ramena un Taïtien, qui, en 1770, fixa pendant huit jours la curiosité de Paris. On ne savoit pas alors qu'un Français ému de la beauté du climat, de la candeur de ses habitans, et plus encore des malheurs qui attendoient ce peuple innocent, s'étoit caché pendant que ses camarades s'embarquoient. A peine les vaisseaux furent-ils éloignés, qu'il se présenta à la nation ; il l'assembla dans une vaste plaine, et lui tint ce langage :

« C'est parmi vous que je veux rester » pour mon bonheur et pour le vôtre. » Recevez-moi comme un de vos frères. » Vous allez voir que je le suis, car je » prétends vous sauver du plus affreux » désastre. O peuple heureux, qui vivez » dans la simplicité de la nature ! savez-

» vous quels malheurs vous menacent ?
» Ces étrangers si polis que vous avez
» reçus, que vous avez comblés de pré-
» sens et de caresses, que je trahis en ce
» moment, si c'est les trahir que de pré-
» venir la ruine d'un peuple vertueux ;
» ces étrangers, mes compatriotes, vont
» bientôt revenir et ameneront avec eux
» tous les fléaux qui affligent les autres
» contrées. Ils vous feront connoître des
» poisons et des maux que vous ignorez.
» Ils vous apporteront des fers, et dans
» leur cruel raisonnement, ils voudront
» vous prouver encore que c'est pour
» votre plus grand bien. Voyez cette py-
» ramide élevée, elle atteste déjà que
» cette terre est dans leur dépendance,
» comme marquée dans l'empire d'un
» souverain que vous ne connoissez pas
» même de nom. Vous êtes tous dési-
» gnés pour recevoir des lois nouvelles.
» On fouillera votre sol ; on dépouillera
» vos arbres fruitiers ; on saisira vos per-
» sonnes. Cette égalité précieuse qui règne
» parmi vous, sera détruite. Peut-être le
» sang humain arrosera ces fleurs qui se

» courbent sous le poids de vos innocentes
» caresses. L'amour est le dieu de cette île.
» Elle est consacrée, pour ainsi dire, à son
» culte. La haine et la vengeance pren-
» dront sa place. Vous ignorez jusqu'à
» l'usage des armes ; on vous apprendra
» ce que c'est que la guerre, le meurtre
» et l'esclavage..... ».

A ces mots, ce peuple pâlit et demeura consterné. C'est ainsi qu'une troupe d'enfans, qu'on interrompt dans leurs aimables jeux, palpitent d'effroi, lorsqu'une voix sévère leur annonce la fin du monde, et fait entrer dans leur jeune cerveau l'idée des calamités qu'ils ne soupçonnoient pas.

L'orateur reprit : « Peuples, que j'aime
» et qui m'avez attendri ! il est un moyen
» de vous conserver heureux et libres. Que
» tout étranger qui débarquera sur cette
» rive fortunée, soit immolé au bonheur
» du pays. L'arrêt est cruel : mais l'amour
» de vos enfans et de votre postérité doit
» vous faire chérir cette barbarie. Vous
» frémiriez bien plus si je vous annonçois
» les horreurs que les Européens ont exer-
» cées contre des peuples qui, comme

» vous, avoient la foiblesse et l'innocence » pour partage. Garantissez-vous de l'air » contagieux qui sort de leur bouche. » Tout, jusqu'à leur sourire, est le signal » des infortunes dont ils méditent de vous » accabler ».

Les chefs de la nation s'assemblèrent, et d'une voix unanime décernèrent l'autorité à ce Français qui se rendoit le bienfaiteur de toute la nation, en la préservant des plus horribles calamités. La loi de mort contre tout étranger fut portée et exécutée avec une rigueur vertueuse et patriotique, comme elle fut exécutée jadis dans la Tauride, peut-être chez un peuple, selon les apparences, aussi innocent, mais jaloux de rompre toute communication avec des peuples ingénieux, mais en même temps tyranniques et cruels.

On apprend que cette loi vient d'être abolie, parce que plusieurs expériences réitérées ont prouvé que l'Europe n'est plus l'ennemie des quatre autres parties du monde; qu'elle n'attente point à la liberté paisible des nations qui sont loin d'elle; qu'elle n'est plus jalouse à l'excès

du despotisme honteux de ses souverains; qu'elle ambitionne des amis, et non des esclaves; que ses vaisseaux vont chercher des exemples de mœurs simples et vraies, et non de viles richesses, etc. etc. etc.

De Pétersbourg, le...

Le plus beau de tous les titres est celui de législateur. Un souverain est presque un Dieu pour une nation, lorsqu'il lui donne des lois sages et constantes. On répète encore avec transport le nom de l'auguste Catherine II : on ne s'entretient plus de ses conquêtes et de ses triomphes; on parle de ses lois. Son ambition fut de dissiper les ténèbres de l'ignorance, de substituer à des coutumes barbares, des lois dictées par l'humanité. Plus heureuse, plus grande que Pierre le Grand, parce qu'elle fut plus humaine, elle s'appliqua, malgré tant d'exemples contraires, à faire de son peuple un peuple heureux et florissant. Il le fut, malgré les orages publics et domestiques qui battirent son trône et l'ébranlèrent. Son courage a su raffermir une couronne que l'univers se plaisoit à

voir sur son front. Il faut remonter dans l'antiquité la plus reculée, pour rencontrer un législateur qui ait eu autant de dignité et de profondeur. — Les fers qui chargeoient le laboureur, ont été brisés : il a levé la tête, et s'est vu avec joie au rang des hommes. L'artisan du luxe a cessé de voir sa profession plus lucrative et plus honorable. Le génie de l'humanité a dit à tout le nord : *Hommes ! soyez libres ; et souvenez-vous, races futures, que c'est à une femme que vous devez ce que vous êtes.*

Selon le dernier dénombrement des habitans de toutes les Russies, le relevé monte à quarante-cinq millions d'hommes. On n'en comptoit que quatorze en 1769. Mais la sagesse du législateur, son code humain, le trône de ses successeurs solidement affermi, parce qu'ils furent généreux et populaires, tout a rendu la population égale à l'étendue de cet empire, plus vaste que celui des Romains, que celui d'Alexandre. La constitution du gouvernement n'est cependant plus militaire. Le souverain ne se dit plus *autocrate ;*

et l'univers, en général, est trop éclairé pour admettre cette forme odieuse (*g*).

De Varsovie, le. . . .

L'anarchie la plus absurde, la plus outrageante aux droits de l'homme né libre, la plus accablante pour le peuple, ne trouble plus la Pologne. L'auguste Catherine II a jadis merveilleusement influé sur les affaires de ce royaume; et l'on se souvient avec reconnoissance, que c'est elle qui a rendu au paysan sa liberté personnelle et la propriété de ses biens.

Le roi de Pologne est décédé à six heures du soir, et son fils est paisiblement monté sur le trône le même jour; il a reçu, à cet effet, l'hommage de tous les nobles palatins.

(*g*) Qui eût dit, il y a quatre-vingts ans, qu'on porteroit à Pétersbourg nos modes, nos perruques, nos brochures, nos opéras-comiques, auroit passé à coup sûr pour extravagant. Il faut consentir paisiblement à passer pour fou, lorsqu'on a quelque idée qui surpasse l'horizon des idées vulgaires. Tout en Europe tend à une révolution soudaine.

De Constantinople, le...

Ce fut un grand bonheur pour le monde, lorsque le Turc, au XVIII siècle, fut chassé de l'Europe. Tout ami du genre humain a applaudi à la chute de cet empire funeste, où le monstre du despotisme étoit caressé par d'infâmes bachas, qui ne se prosternoient devant lui que pour le surpasser dans ses épouvantables vexations. Le fils, long-temps exilé, rentra dans l'héritage de ses pères, non humilié, mais triomphant, mais robuste et en état de le cultiver. Les usurpateurs du trône des Constantins disparurent dans la boue de leurs antiques marais; et ces barrières que la superstition et la tyrannie, son inséparable et affreux collègue, avoient mises aux arts et à la raison, depuis les rives de la Save et du Danube, jusque sur les bords de l'ancien Tanaïs, furent brisées par un peuple du nord avec la main de fer qui les soutenoit. La philosophie reparut dans son premier sanctuaire, et la patrie des Thémistocles et des Miltiades embrassa de nouveau la statue de la liberté. Elle

s'éleva aussi fière et aussi grande que sous les beaux jours où elle brilloit avec tant d'éclat. Elle s'étendit dans son ancien domaine ; et l'on ne vit plus un Sardanapale, dormant du sommeil de la barbarie entre un visir et un cordeau, tandis que ses vastes Etats, languissans et dépouillés, étoient plongés dans le sommeil de la mort.

Le souffle vivifiant de la liberté les anime aujourd'hui. C'est un esprit créateur qui opère des prodiges inconnus aux nations esclaves. Les États du Grand-Seigneur furent d'abord le partage de ses voisins ; mais deux siècles après ils ont formé une république que le commerce rend florissante et formidable.

On a donné un bal masqué où étoit jadis le serrail. On y a servi les vins les plus exquis et toutes sortes de rafraîchissemens, avec une profusion qui ne déroboit rien à l'extrême délicatesse. Le lendemain on a représenté la tragédie de *Mahomet* dans la salle de spectacle, bâtie sur les débris de l'ancienne mosquée dite Ste. Sophie.

De Rome (h) le...

L'empereur d'Italie a reçu au capitole la visite de l'évêque de Rome, qui lui a

(*h*) Que le nom de Rome est exécrable à mon oreille ! Que cette ville a été funeste à l'univers ! Que depuis sa fondation, due à une poignée de brigands, elle a été fidelle à ses premiers instituteurs ! Où trouver une ambition plus ardente, plus profonde, plus inhumaine ? Elle a étendu les chaînes de l'oppression sur l'univers connu. Ni la force, ni la valeur, ni les vertus les plus héroïques n'ont préservé les nations de l'esclavage. Quel démon présidoit à ses conquêtes et précipitoit le vol de ses aigles ! O funeste république ! Quel monstrueux despotisme eut de si détestables effets ! O Rome, que je te hais ! Quel peuple, que celui qui alloit par le monde détruisant la liberté de l'homme, et qui a fini par abattre la sienne ! Quel peuple ! que celui qui, environné de tous les arts, goûtoit le spectacle des gladiateurs, fixoit un œil curieux sur un infortuné dont le sang s'échappoit en bouillonnant, qui exigeoit encore que cette victime, en repoussant la terreur de la mort, mentît à la nature à son dernier moment, en paroissant flatté des applaudissemens que formoient un million de mains barbares ! Quel peuple, que celui qui, après avoir été injuste dominateur de l'univers, souffrit, sans murmurer, que tant d'empereurs tour-

porté très-respectueusement les vœux qu'il adresse au ciel pour la conservation de ses

---

nassent le couteau dans ses propres flancs, et qui manifesta une servitude aussi lâche que sa tyrannie avoit été orgueilleuse ! C'étoit peu : la superstition la plus absurde, la plus ridicule devoit s'asseoir à son tour sur le trône de ces despotes ; elle devoit avoir pour ministres l'ignorance et la barbarie. Après avoir égorgé au nom de la patrie, on égorgea au nom de Dieu. Pour la première fois le sang coula pour les intérêts chimériques du ciel : chose inouie et dont le monde n'avoit point encore eu d'exemples. Rome fut le gouffre empesté d'où s'exhalèrent ces fatales opinions qui divisèrent les hommes et les armèrent l'un contre l'autre pour des fantômes. Bientôt elle engendra, sous le nom de pontifes, qui se disent vicaires de Dieu, les monstres les plus odieux. Comparés à ces tigres qui portoient les clefs et la tiare, les Caligula, les Néron, les Dominitien ne sont plus que des méchans ordinaires. Les peuples, comme frappés d'une massue pétrifique, végètent mille ans sous une théocratie despotique. L'empire sacerdotal couvre tout, éteint tout dans ses ténèbres. L'esprit humain ne marque son existence que pour obéir aux décrets d'un homme déifié. Il parle, et sa voix est un tonnerre qui consume. On voit les croisades, un tribunal d'inquisiteurs, des proscriptions, des anathèmes, des excommunications, foudres invisibles,

jours et la prospérité de son empire (*i*). Ensuite l'évêque s'est retiré à pied, avec

---

qui vont frapper au bout du monde. Le chrétien, la foi et la rage dans le cœur, n'est point rassasié de meurtres. Un monde nouveau, un monde entier est nécessaire pour assouvir sa fureur : il veut par la force faire adopter à autrui sa croyance. C'est l'image du Christ qui est le signal de ces horribles dévastations. Par-tout où elle paroît, le sang coule par torrens, et encore aujourd'hui, cette même religion légitime l'esclavage des malheureux qui arrachent des entrailles de la terre cet or dont Rome est la plus impudente idolâtre. O toi, ville aux sept montagnes! quel essain de calamités est sorti de ton sein infernal! Qu'es-tu? Pourquoi influes tu si puissamment sur ce globe infortuné? Le malfaisant Arimane a-t-il son siége sous tes murailles? Touchent-elles aux voûtes des enfers? Es-tu la porte par où entre le malheur? Quand sera-t-il brisé, ce talisman fatal qui a perdu, il est vrai, de sa force, mais à qui il en reste encore assez pour nuire au monde? O Rome, que je te hais! Que du moins la mémoire de tes iniquités vive! qu'elle fasse ton opprobre! qu'elle ne s'efface jamais, et que tous les cœurs embrasés d'une juste haine ressentent la même horreur que j'ai pour ton nom!

(*i*) Le trône du despotisme s'appuie sur l'autel, qui ne le soutient que pour l'engloutir.

toute

toute l'humilité d'un vrai serviteur de Dieu.

Tous les beaux monumens antiques qu'on a fouillés dans le Tibre, où ils étoient ensevelis depuis tant d'années, viennent d'être placés dans les différens quartiers de Rome : on a su les retirer sans élever dans l'air aucune exhalaison dangereuse.

L'évêque de Rome s'occupe toujours à donner un code de morale raisonnée et touchante. Il publie le catéchisme de la raison humaine. Il s'applique sur-tout à fournir un nouveau degré d'évidence aux vérités vraiment importantes à l'homme. Il tient registre de toutes les actions généreuses, illustres, charitables : il les publie en caractérisant chaque espèce de vertu. Juge des rois et des nations par son ardent amour pour l'humanité, il règne par l'empire invincible que donne l'esprit de sagesse, de justice et de vérité. Il concilie les différends des peuples ; il les appaise. Ses bulles écrites en toutes sortes de langues n'annoncent point des dogmes obscurs, inutiles, semences de divisions éternelles ; mais parlent d'un Dieu, de sa pré-

sence universelle, d'une vie à venir, de la sublimité de la vertu. Le Chinois, le Japonois, l'habitant de Surinam, du Kamtschaka, les lisent avec fruit (*k*).

De Naples, le...

L'académie des belles-lettres de Naples a adjugé le prix au nommé ***. Le sujet étoit de déterminer au juste ce qu'étoient les cardinaux dans le dix-huitième siècle; les mœurs et les idées de ces singuliers personnages; ce qu'ils disoient, ce qu'ils faisoient dans la prison du conclave; et le moment précis où ils sont redevenus ce qu'ils étoient lors de l'enfance du christianisme. L'auteur couronné a satisfait pleinement aux vues de l'académie. Il a donné jusqu'à la description de la barette et du

(*k*) Plus on est rapproché des foudres du Vatican, moins on les redoute. Pierre Matthieu l'a dit dans son histoire d'Henri IV. La puissance d'un monarque se manifeste ordinairement plus aux extrémités de son royaume qu'au centre. L'autorité ressemble un peu à l'ame humaine, elle est invisible, et ses opérations partent du lieu qu'on soupçonne le moins.

chapeau rouge. Cette dissertation n'est pas moins divertissante que profonde.

On a représenté sur le théâtre de la foire la farce de S. Janvier, autrefois si sérieuse. On sait que le miracle de la liquéfaction de son sang se renouveloit chaque année. On a parodié cette risible extravagance avec un sel qui a réjoui toute la nation.

Les trésors de Notre-Dame-de-Lorette (*l*) qui avoient servi à nourrir et habiller les pauvres, viennent d'être appliqués à la construction d'un aqueduc, attendu qu'il n'y a plus de nécessiteux. On doit

(*l*) Depuis quinze siècles nous ne voyons dans toute l'Europe d'autres monumens que des églises de mauvais goût avec de hauts clochers pointus. Les tableaux qu'on y voit, n'offrent pour la plupart que des peintures hideuses et dégoûtantes. Que de monastères richement dotés ! Que d'universités opulentes ! Que de chapitres ! que d'asiles ouverts à la fainéantise et au jargon théologique ! C'est, cependant, dans les temps où les peuples furent les plus pauvres qu'on trouva le secret d'élever des cathédrales et des temples très-coûteux. Combien les nations seroient-elles florissantes, si elles eussent employé en aqueducs, en canaux, les sommes immenses inutilement dépensées à enrichir des prêtres et des moines?

faire le même emploi des richesses de l'ancienne cathédrale de Tolède, détruite en dix-huit cent soixante-sept. Voyez à ce sujet les dissertations savantes de *** imprimées en 1999.

De Madrid, le...

Ordonnance que personne n'ait à se nommer Dominique, attendu que c'est ce barbare qui a jadis établi l'inquisition (*m*). Ordonnance que le nom de Philippe II sera rayé de la liste des rois d'Espagne.

L'esprit laborieux de la nation se manifeste de jour en jour par des découvertes

(*m*) Toute ame en qui le fanatisme religieux n'a point éteint les sentimens d'humanité, est brûlée d'indignation et déchirée de pitié à la vue des barbaries, des tourmens recherchés que la fureur religieuse a fait inventer aux hommes. L'histoire des cannibales et des antropophages est moins horrible que la nôtre. Torquemada, inquisiteur d'Espagne, se vantoit d'avoir fait périr par le fer et le feu plus de cinquante mille hérétiques ; et par-tout nous trouvons les traces ensanglantées de la férocité religieuse. Est-ce là cette loi divine qui se dit l'appui de la politique et de la morale ?

utiles dans tous les arts, et l'académie des sciences vient de donner un nouveau système de l'électricité, fondé sur plus de vingt mille expériences particulières.

De Londres, le...

Cette ville est trois fois plus grande qu'elle ne l'étoit au dix-huitième siècle ; et comme toute la force d'Angleterre peut résider sans danger dans sa capitale, parce que le commerce en est l'ame, et que le commerce d'un peuple républicain n'entraîne pas après lui les atteintes funestes qu'il porte aux monarchies, l'Angleterre a toujours suivi son ancien système. Il est bon, parce que ce n'est point le monarque qui s'enrichit, mais les particuliers : de là naît l'égalité qui empêche l'excessive opulence et l'excessive misère.

L'Anglais est toujours le premier peuple de l'Europe : il jouit de l'ancienne gloire d'avoir montré à ses voisins le gouvernement qui convenoit à des hommes jaloux de leurs droits et de leur bonheur.

On ne fait plus de processions pour la

mémoire de Charles Ier ; l'on voit mieux en politique.

On vient d'ériger la nouvelle statue du protecteur Cromwel (*n*). On ne sauroit dire si le marbre dont elle est composée est blanc ou noir, tant il est mélangé. Les assemblées du peuple se tiendront dorénavant en présence de cette statue, parce que le grand homme qu'elle représente est

(*n*) Il arrive rarement que la qualité d'homme d'État et de guerrier expérimenté, se rencontre avec celle d'enthousiaste. Cromwel fut le seul homme qui sut unir ces deux caractères d'esprit ; il sut allier l'opinion et la force, l'imagination et l'intelligence, la raison et le fanatisme. Fanatique dans sa vie privée, il ne le fut ni dans le cabinet, ni dans la mêlée. Le peuple Anglais, étant alors susceptible d'une fermentation extraordinaire, il falloit un enthousiaste, parmi des enthousiastes qui seroient probablement allé jusqu'à démolir les fondemens de leur constitution. Cromwel les tourmenta d'idées religieuses ; ce qui lui donna le loisir de travailler à son élévation, à laquelle il sut unir intimément la grandeur de l'Etat. Ce ne fut pas tant l'incapacité du fils de Cromwel qui ruina ses affaires, que l'impossibilité de perpétuer le fanatisme de son père. Le zèle religieux et républicain s'étant refroidi, on n'eut plus besoin de protecteur.

le véritable auteur de l'heureuse et immuable constitution (*o*).

Les Ecossais et les Irlandais ont présenté requête au parlement, afin qu'il eût à abolir les noms d'Ecosse et d'Irlande, et qu'ils ne fissent plus qu'un corps d'esprit et de nom avec l'Angleterre, comme ils n'en font qu'un par le patriotisme qui les anime.

De Vienne, le...

L'Autriche, qui de tout temps est en possession de donner des princesses charmantes à toute l'Europe, annonce qu'elle a sept beautés nubiles. Elles épouseront les princes de la terre qui donneront le plus beau témoignage de la tendresse de leurs peuples.

De la Haye, le...

Ce peuple laborieux, qui a fait un jardin du terrain le plus ingrat et le plus

(*o*) J. J. Rousseau attribue la force, la splendeur et la liberté de l'Angleterre à la destruction des loups dont elle étoit jadis infestée. Heureuse nation! elle a chassé des loups mille fois plus dangereux, qui dévastent encore les autres climats.

marécageux, qui a porté tous les trésors épars sur la terre dans un lieu où il ne croît pas un caillou, exerce constamment son étonnante industrie, et montre à l'univers ce que peuvent le courage, la patience et l'emploi du temps. Cet amour extrême de l'or n'est plus si vif. Cette république a su devenir plus puissante en découvrant les piéges qui préparoient sourdement sa ruine. Elle a reconnu qu'il étoit plus facile de donner des digues à l'océan irrité, que de résister à un métal corrupteur ; et aujourd'hui elle se défend aussi courageusement contre les atteintes du luxe, que contre les assauts de la mer.

De Paris, le...

Douze navires de six cents tonneaux sont arrivés en cette capitale, et y ont entretenu l'abondance. On y mange du poisson qu'on n'achète point dix fois sa valeur. Le nouveau lit de la Seine, creusé de Rouen à cette ville, exige quelques réparations. On a affecté à cette dépense un million et demi tiré du trésor national. Cette somme suffira, parce qu'on ne se

servira ni de régisseurs ni d'entrepreneurs.

Le luxe dévorateur, le luxe insolent, le luxe puéril, le luxe capricieux, le luxe extravagant ne règnent plus sur les bords de la Seine; mais bien le luxe d'industrie, le luxe qui crée de nouvelles commodités, qui ajoute à l'aisance, ce luxe utile et nécessaire, si facile à distinguer, et qu'il ne faut pas confondre avec ce luxe d'ostentation et d'orgueil qui insulte aux fortunes particulières (*p*), en même temps

(*p*) Quand ne verra-t-on plus cette inégalité prodigieuse de fortune, cette opulence excessive qui multiplie les indigences extrêmes, qui fait naître tous les crimes! Quand ne verra-t-on plus un pauvre ouvrier, ne pouvant sortir par le travail, d'une misère où le retiennent les propres lois de son pays! tel autre tendant une main défaillante, redoutant à-la-fois et l'œil et le refus de son semblable! Quand ne verra-t on plus de ces monstres qui, d'un œil distrait, lui refusent un morceau de pain! Quand ces mêmes hommes cesseront-ils d'affamer une ville où les denrées se vendent comme dans un fort assiégé! Mais les finances sont épuisées, le commerce est généralement tombé, le peuple est harassé de ses infortunes: tout souffre, et les mœurs éprouvent par conséquent un relâchement affreux. Hélas! hélas! hélas!

qu'il achève de les dissoudre et par l'effet et par l'exemple.

L'idée qu'une comète pouvoit s'approcher assez de la terre pour causer du changement à son état, entre dans l'ordre des choses possibles. Six comètes ont traversé notre système planétaire, ne se trouvant qu'à une distance de la terre, onze fois plus grande que celle de la lune ; mais il paroît que l'éternel architecte n'a pas remis le sort d'une planète à la marche des comètes. Ainsi il est inutile de calculer la perturbation que telle comète éprouveroit en allant droit au soleil, ou venant briser notre globe. Ces calculs, qui ne sont que pour l'imagination, sont devenus étrangers aux mathématiciens.

La sixième planète, découverte depuis celle de Herschel, passera au méridien, le huit décembre à quatre heures vingt-deux minutes. La durée de sa révolution est de quatre-vingt-dix-sept années.

Le télescope, qui grossit quatre mille fois les objets, nous a indiqué plus de quatre-vingt-dix millions d'étoiles, de sorte que l'imagination des hommes se

perd dans l'immensité de l'univers, et qu'il n'est plus possible de regarder ces choses-là sans une espèce d'effroi.

Les admirables travaux de Cherbourg, entrepris au dix-huitième siècle, et qui ont bâti un port artificiel, d'une majestueuse solidité ; les ouvrages comparables pour la grandeur et la magnificence à tout ce que l'antiquité nous offroit de plus fameux et de plus imposant, mais qui réunissoient de plus un caractère d'utilité et de patriotisme ; ces ouvrages, dis-je, respectés par le temps, ont exigé quelques légères additions. Mais les nouveaux mécaniciens, en examinant de près ces bases merveilleuses, n'ont fait qu'ajouter à l'admiration qu'ils avoient conçue pour l'auteur et pour le monarque par qui ces grandes choses furent exécutées ; c'est une empreinte glorieuse qui distinguera à jamais le règne qui a vu naître ce prodige de l'art, unique par son but et par son utile construction.

Le Parisien a des notions distinctes sur le droit naturel, politique et civil. Il ne s'imagine plus bêtement avoir donné en propriété à un autre homme sa personne

et ses biens. Il sait toujours proférer de bons mots, composer des chansons et des vaudevilles ; mais il a appris en même temps à donner à ses plaisanteries un corps solide.

Je tournois, je retournois ma feuille volante. Je voulois y lire encore quelques curieux articles. J'y cherchois celui de Versailles, et mes yeux avides ne le découvroient point. Le maître de la maison s'aperçut de mon embarras et me demanda ce que je cherchois ? Ce qu'il y a de plus intéressant dans le monde, lui répondis-je ; les nouvelles du lieu où siége ordinairement la cour, l'article *Versailles*, enfin, si détaillé, si varié, si amusant dans la gazette de France (*q*). Il se mit à sourire et me dit : « Je ne sais ce qu'est devenue

---

(*q*) Que l'imprimerie est un cruel fléau lorsqu'elle sert à annoncer à une nation entière que tel homme a été tel jour jouer le rôle d'esclave à la cour ; que tel autre s'est déshonoré avec toute la pompe imaginable ; que celui-ci a enfin obtenu le fruit de ses bassesses ! Quel recueil de platitudes ! quel style lâche et rampant !

la gazette de France. La nôtre est celle de la vérité, et l'on n'y commet jamais le péché d'omission. Le monarque réside au sein de la capitale. Il est là sous les regards de la multitude. Son oreille est toujours prête pour entendre ses cris. Il ne se cache point dans une espèce de désert, environné d'une foule d'esclaves dorés. Il demeure au centre de ses États, comme le soleil réside au milieu de l'univers. C'est un frein de plus qui le retient dans les bornes du devoir. Il n'a point d'autre organe pour apprendre ce qu'il doit savoir, que cette voix universelle qui perce directement jusqu'à son trône. Gêner cette voix, seroit aller contre nos lois ; car le monarque est l'homme du peuple, et le peuple ne lui appartient pas (*r*).

(*r*) L'équilibre de l'Europe est-il un moyen réel de tranquillité, ou n'est-il qu'une chimère? La politique a pesé long-temps sur ce grand et unique ressort. Le moyen d'équilibre existe, mais on l'a poussé trop loin, et l'ambition l'a souvent interprété d'une manière sciemment fausse. On l'a cherché cet équilibre, tantôt dans la masse des empires, tantôt dans les rapports des armées plus ou moins nombreuses,

CHAPITRE LXIX.

Oraison funèbre d'un Paysan.

CURIEUX de voir ce qu'étoit devenu ce Versailles, où j'avois vu d'un côté la splen-

---

enfin de notre temps dans le numéraire des nations.

Ces aperçus ont été fautifs, car l'expérience a prouvé dans tous les temps, qu'un seul homme, qu'un seul événement fortuit mettoit de grandes inégalités entre deux armées d'un nombre égal d'hommes, et que les empires étoient soumis à des fluctuations qui tantôt doubloient, tantôt anéantissoient leurs forces réelles.

Qui eût pensé que la France, dans la guerre qui fut terminée par la paix de Ryswick, résisteroit non-seulement à une grande partie de l'Europe réunie contre elle, mais qu'elle feroit des conquêtes en Flandre, en Allemagne, en Italie, en Espagne. Peu de temps après, elle eut à soutenir une seconde guerre contre les mêmes nations. Elle eut pour alliée l'Espagne qu'elle avoit eue contre elle; malgré une différence aussi forte, l'équilibre si vanté fut tellement rompu, qu'elle fut réduite aux plus fâcheuses extrémités.

Quand l'Europe se tut devant Charles XII, la Suède attaquée par un monde d'ennemis, leur auroit

deur des rois étaler le plus haut degré de l'opulence, et de l'autre une race de com-

---

fait la loi, si son roi eût su faire la paix en Saxe, dans le moment glorieux où il avoit la physionomie d'un Alexandre.

En 1741, l'héritière de l'empereur Charles VI, sans alliés, sans finances, paroissant n'avoir pour toute ressource que sa grande ame, repoussa courageusement une ligue formidable, qui l'enveloppoit de toutes parts.

La guerre de 1756, où le roi de Prusse, malgré toutes les apparences, résista à cinq puissances unies, nous offre des résultats qu'il étoit impossible à la politique de prévoir.

La nation qui affectoit depuis long-temps de paroître jalouse du maintien de l'équilibre, chercha à soulever toute l'Europe contre Charles VI, empereur, et exagéra sa puissance, parce que ce monarque, réconcilié avec la cour d'Espagne, paroissoit se livrer à des vues de commerce pour l'avantage de ses peuples.

Cette balance du pouvoir a été la cause, ou plutôt le prétexte des guerres sanglantes qui ont désolé l'Europe dans ce siècle et à la fin du dernier. Elle a été visiblement chimérique; parce qu'on avoit mal calculé la valeur des poids respectifs, parce qu'on y avoit fait entrer la guerre, au lieu d'y mieux peser le commerce. La guerre ne faisoit que retrancher des quantités égales à deux bassins inégaux.

mis, scribes insolens, pousser l'impertinente paresse aussi loin qu'elle pouvoit

---

Ils restoient donc les mêmes ; les deux partis s'épuisoient d'hommes et d'argent, et se retrouvoient, à cette difference près, en faisant la paix, au même point d'où ils étoient partis.

Aujourd'hui les calculs sont plus fins, le plus petit poids entre dans la balance ; une politique plus savante admet toutes les hypothèses ; et l'affranchissement des colonies Américaines, cette grande révolution, s'est opéré par une marche habile qui a coupé en deux l'empire Britannique ; mais au commencement de la guerre, l'issue en étoit évidemment problématique.

L'équilibre des États n'est donc pas une chimère, si l'on fait entrer dans la balance tous les petits poids qui tiennent au commerce, qu'il faut calculer avec rigueur, tandis que le poids des armées est beaucoup plus incertain.

L'esprit de calcul, devenu général, est beaucoup plus fin qu'il ne l'étoit autrefois ; car on dissout de loin un royaume sans le toucher, et les traités de partage faits entre les cours, disposent des Etats sans que les peuples en soient avertis. Lors du partage de la Pologne, tout fut calculé rigoureusement, jusqu'à l'inertie, la confiance présomptueuse, et l'étonnement que devoit inspirer l'evénement.

L'équilibre des Etats est un moyen politique qui peut être avantageux au genre humain ; le sort et les

monter,

monter, je rêvai, comme Josué, que j'arrêtois le cours du soleil ; il penchoit vers

circonstances pourroient concentrer dans une seule main une telle force, que les autres Etats fussent absolument incapables de se défendre de ses entreprises. La balance des Etats devient alors la gardienne des libertés générales de l'Europe et la patrone du genre humain, en écartant, soit sur mer, soit sur terre, la monarchie universelle.

Cette idée (quoiqu'elle ne soit pas géométrique) est donc utile à l'Europe. On a sacrifié à des chimères qui n'avoient pas un but aussi important; si le mot est fautif et susceptible de quelque ridicule, l'idée de l'équilibre, vraie ou fausse, s'opposera aux desseins ambitieux, retiendra les empires à-peu-prés dans leurs limites, et empêchera qu'une nation foible ne soit la victime d'une nation forte. Cette idée heureuse est enfin le premier acheminement vers la paix universelle si désirée par la philosophie.

Les nouveaux calculs embrassant un plus grand nombre d'objets, ont appris qu'une nation n'est pas puissante en raison de l'espace qu'elle occupe sur le globe, mais en raison de sa population, de son travail, de son industrie. Toutes ces combinaisons donnent de nos jours la connoissance que l'on cherche; et nous avons vu telle puissance la main sur l'épée ne pouvoir la tirer du fourreau, parce qu'on l'enchaînoit par une force, pour ainsi dire, invisible.

Cette science presque neuve opposera mille obs-

son déclin, il s'arrêta à ma prière comme au temps de ce général Juif, et mon intention, je pense, étoit meilleure que la sienne.

J'étois déjà dans la campagne, porté dans une voiture, laquelle n'étoit pas un pot-de-chambre (*f*). Il fallut faire un

---

tacles aux progrès d'une nation trop entreprenante. Puissent donc les conducteurs des divers Etats qui composent la grande famille Européenne, avoir toujours devant les yeux le système de l'équilibre politique de l'Europe! Fût il une chimère, je le répéte, pourvu que le commerce et non la guerre soit regardé comme agent principal dans cette neuve politique, les négociations réciproques tendront à favoriser de toutes parts les importations et les exportations. Les idées de commerce veulent être tourmentées, le calme ne leur est pas bon. Plus l'esprit de commerce se répandra, plus les guerres deviendront moins fréquentes. La rivalité des nations n'excitera plus qu'une émulation générale; au lieu de faire assaut de puissance, elles n'en feront que d'industrie; ce qui est bien différent, pour ne pas dire opposé.

(*f*) C'est le nom des carrosses qui conduisent à la cour. Ils sont ordinairement à l'usage du peuple de valets qui pullule dans Versailles; et en ce sens ils voiturent en effet ce qu'il y a de plus vil en France.

détour, parce que la grande route étoit changée.

En passant par un village je vis une troupe de paysans, les yeux baissés et humides de larmes, qui entroient dans un temple. Ce spectacle me frappa. Je fis arrêter ma voiture et je les suivis. Je vis au milieu de la nef un vieillard décédé en habit de paysan, et dont les cheveux blancs pendoient jusqu'à terre. Le pasteur du lieu monta sur une petite estrade, et dit à la troupe assemblée :

« Citoyens,

» L'homme que vous voyez a été pendant quatre-vingt-dix ans le bienfaiteur » des hommes. Il est né fils de laboureur, » et dès l'enfance ses mains foibles ont » essayé de soulever le soc de la charrue. » Il suivoit son père dans les sillons, lors- » qu'à peine son pied pouvoit les franchir. » Dès que l'âge lui eut donné les forces » après lesquelles il soupiroit, il a dit à » son père : reposez-vous ; et depuis, » chaque soleil l'a vu labourer, semer, » planter, recueillir. Il a défriché plus de

» deux mille arpens de terre. Il a planté » la vigne dans tous ses environs ; et vous » lui devez les arbres fruitiers qui nour- » rissent ce hameau, et l'ombrage qui le » couronne. Ce n'étoit point l'avarice qui » le rendoit infatigable ; c'étoit l'amour » du travail pour lequel il disoit que » l'homme étoit né, et l'idée sainte et » grande que Dieu le regardoit cultivant » la terre pour nourrir ses enfans.

» Il s'est marié, et il a eu vingt-cinq » enfans. Il les a tous formés au travail et » à la vertu, et tous ses enfans sont d'hon- » nêtes gens. Il leur a donné de jeunes » épouses qu'il a conduites lui-même en » souriant à l'autel du bonheur. Tous ses » petits enfans ont été élevés dans sa mai- » son ; et vous savez quelle joie pure, » inaltérable, habitoit sur leur front. Tous » ces frères s'aiment entre eux, parce » qu'il aimoit lui-même et qu'il leur a fait » sentir qu'il étoit doux de s'aimer.

» Aux jours de fêtes, il étoit le premier » à faire résonner les instrumens champê- » tres ; et son regard, sa voix, son geste, » vous le savez, étoient le signal de l'al-

» légresse universelle. Vous n'avez pas
» oublié sa gaieté, vive émanation d'une
» ame pure, et ses paroles pleines de sens
» et de sel : ayant le don d'exercer une
» raillerie ingénieuse, il n'a jamais of-
» fensé. A qui a-t-il refusé de rendre
» quelque service ? En quelle occasion
» s'est-il jamais montré insensible au mal-
» heur public ou particulier ? Quand a-t-il
» été indifférent lorsqu'il s'agissoit de la
» patrie ? Son cœur étoit à elle : son image
» étoit l'ame de ses entretiens ; il ne par-
» loit que pour sa prospérité ; il chérissoit
» l'ordre par le sentiment intime qu'il
» avoit de la vertu.

» Vous l'avez vu, lorsque l'âge avoit
» courbé son corps, et que ses jambes
» étoient déjà chancelantes ; vous l'avez
» vu monter au sommet des montagnes et
» distribuer les leçons d'expérience aux
» jeunes agriculteurs. Sa mémoire étoit le
» sûr dépôt des observations faites pen-
» dant quatre-vingt-dix années consécu-
» tives, sur la variété des diverses saisons.
» Tel arbre planté de ses mains, dans telle
» ou telle année, lui rappeloit la faveur

» ou le courroux du ciel. Il savoit par » cœur ce que les hommes oublient, les » morts, les récoltes abondantes, les legs » faits aux pauvres. Il étoit doué comme » d'un esprit prophétique ; et lorsqu'il » méditoit au clair de la lune, il savoit » de quelle semence il devoit enrichir le » jardin potager. La veille de sa mort il a » dit : mes enfans, j'approche de l'Etre, » auteur de tout bien, que j'ai toujours » adoré et en qui j'espère : émondez de- » main vos poiriers, et qu'au coucher du » soleil on m'enterre à la tête de mon champ.

» Vous allez l'y placer, enfans, qui de- » vez l'imiter ; mais avant d'ensevelir ces » cheveux blancs qui de loin imprimoient » le respect et attiroient la jeunesse, voyez » ses mains honorables, chargées de du- » rillons ; voilà l'auguste empreinte de ses » longs travaux ! »

Alors l'orateur prit une de ses mains glacée et l'éleva. Elle avoit acquis un double volume sous l'exercice journalier de la bêche, et sembloit avoir été invulnérable au piquant des ronces et au tranchant des cailloux.

L'orateur baisa respectueusement cette main vénérable, et chacun suivit son exemple.

Ses enfans le portèrent sur trois javelles de bled, l'enterrèrent, comme il l'avoit désiré, et mirent sur sa tombe, sa serpe, sa bêche et le soc d'une charrue.

Ah ! m'écriai-je, si les hommes célébrés par Bossuet, Fléchier, Mascaron, Neuville, avoient eu la centième partie des vertus de cet agriculteur, je leur pardonnerois leur éloquence pompeuse et futile.

CHAPITRE LXX.

Hospices.

TANDIS que vous aviez de l'argent pour bâtir une vilaine muraille qui, en cerclant Paris, affligeoit un bon peuple, et lui faisoit plus de peine que dix impôts, vous n'en aviez point pour remédier au plus grand scandale que pût offrir une ville riche et éclairée. Votre hôpital, surnommé l'hôtel-dieu, qui resserroit et enfermoit quatre à cinq mille malades, accusoit hautement la législation et tous les hommes, témoins insensibles de cette horrible charité.

Le luxe avoit su créer avec somptuosité, des monumens coûteux ouverts à tous les genres de divertissemens et de plaisirs, et tout le zèle patriotique s'évaporoit dans des brochures qui ne sauvoient pas la vie à un infortuné, lequel n'avoit plus la force d'élever la voix, pour dire qu'on ôtât d'auprès de lui le cadavre froid de son compagnon de douleur et de misère.

L'enthousiasme avoit prodigué nombre de phrases éloquentes. On avoit peint sous un point de vue effrayant cet hospice monstrueux, cet effrayant assemblage de toutes les maladies, dont le danger et l'énergie croissoit par leur proximité, ce qui faisoit que sur trente malades, sept à huit expiroient; proportion véritablement épouvantable, et même surprenante, pour peu qu'on la rapproche des victimes que la mort enlève dans les autres hôpitaux.

Les disputes dégénérant en sophismes n'avançoient presque rien, et les travaux des administrateurs, malgré tout leur appareil, furent bien infructueux, puisqu'après cinquante années de réclamation, l'asile des malheureux ne méritoit pas encore le nom d'asile conservateur.

Ce qui le prouve, c'est que l'indigent, entre ses quatre murailles nues, reculoit d'horreur à la vue de cet asile, et il descendoit de son grenier ouvert à tous les vents, non pour aller guérir, mais, disoit-il, pour aller mourir.

Le plus bel établissement que la religion et la pitié eussent dressé de concert, où la

miséricorde ouvroit ses bras à tout infortuné quel qu'il fût, avoit son principal désavantage dans un emplacement unique; et voilà ce qui gâtoit un plan sublime de bienfaisance universelle.

Ayant pesé en silence toutes les objections, nous vîmes et nous reconnûmes qu'il n'y avoit que les établissemens d'hospices séparés, pour donner au bon ordre tout son éclat, et à l'émulation de la charité toute son activité.

Un dépôt commun nous sembla tout à-la-fois un foyer de contagion et un centre d'abus invincibles, parce que les administrateurs d'un seul et vaste hôpital, se montrent tous plus ou moins têtus, opiniâtres, attachés par orgueil ou par habitude à leurs idées étroites; et que c'est de la comparaison des objets et des plans différens, que naît la persévérance du meilleur ordre possible. Un seul emplacement nécessite les désordres physiques et moraux, et les enveloppe de ses ombres; au lieu qu'il n'y a point d'idée juste qui ne résulte des comparaisons.

Nous jugeâmes que si le peuple ne pou-

voit pas confronter telle administration avec telle autre, une seule seroit fautive, despotique, immisériçordieuse, et que ne pouvant pas être redressée par une expérience voisine, par un exemple pris sur les lieux, elle empireroit à coup sûr; que faute enfin d'une observation comparée, les hommes en place s'accoutumoient à juger les plus énormes abus indispensables d'un tel établissement; et d'ailleurs vos administrateurs ne rendant point de compte public de leurs gestions, l'erreur et l'invigilance se cachoient dans les ténèbres. On n'en voyoit que les tristes résultats, et non ce qu'il importoit de connoître, l'origine.

Quand il n'y avoit qu'un seul établissement dont le régime étoit une espèce d'énigme, la pitié voyant tous les moyens presque insuffisans, et la marche livrée, pour ainsi dire, au hasard, se contentoit de gémir et de faire des vœux pour l'amélioration des choses. Elle ne savoit à qui adresser ses plaintes. C'étoit une masse de calamités qui anéantissoit jusqu'à l'espoir du succès; mais dès que nous eûmes divisé cet hospice colossal en plusieurs hospices

séparés, la pratique des bonnes œuvres devint plus facile. Chaque hospice éveilla autour de son enceinte, la bonté, la miséricorde, la charité. On ne craignit plus d'aborder ce lieu de souffrances, parce qu'on jugea que le bien étoit praticable, et que le soulagement pouvoit s'appliquer sur tel individu, sans se perdre dans l'immensité. La charité active se plut à suivre l'emploi de ses deniers et de ses soins; on s'attacha davantage à l'infortuné qu'on avoit sous ses regards.

Nous partageâmes l'hôtel-dieu, cette cité de malheureux, pêle-mêle entassés dans un espace étroit; nous partageâmes, dis je, cette cité infecte en cinquante hospices séparés, afin d'éveiller par-tout les soins compatissans de la charité, et de donner à chaque quartier l'émulation respectable de mieux soigner ses pauvres.

Une administration générale est toujours vicieuse, parce qu'elle s'endort, parce qu'elle se familiarise avec les maux de l'humanité; qu'elle devient sourde aux plaintes et aux réclamations, et qu'elle fait la loi aux magistrats les plus fermes et les

plus éclairés, par la crainte où ils sont que de plus grands abus ne viennent à sortir de leur autorité hautaine, et contrariée. Le juste effroi d'un plus grand mal, fait qu'on temporise avec les vices de cette administration, malgré l'improbation générale et les clameurs des bons citoyens.

Que d'inconvéniens dans un hôpital immense et unique! la maladie du lieu, inévitable pour quiconque y entre, et qu'il échange contre une simple indisposition, un incendie; et n'a-t-on pas vu de votre temps, douze à quinze cents malades devenir subitement la proie des flammes et périr dans l'espace d'une heure? Il auroit fallu quatre mille bras pour sauver ces impotens et ces moribonds. Leur funeste réunion n'a-t-elle pas agrandi la calamité, en menaçant le monstrueux hospice d'un embrasement général. Quand un pareil fléau ne devroit arriver qu'une seule fois dans deux siècles, ne seroit-ce pas assez pour interdire à l'esprit de prévoyance, le plan insensé de placer sur un point unique des hommes qui, à l'approche des flammes

dévorantes, se trouvent dans l'impuissance de sortir de leur lit ?

Et la routine ? Et les préjugés de l'art qui guérit ? Et les systêmes nouveaux et bizarres ? Tout frappe à-la-fois sur une multitude immense ; l'erreur se multiplie avec un seul mauvais raisonnement ; et presque aucun n'échappe à la loi erronée et meurtrière.

En divisant les hospices, vous divisez nécessairement la masse des calamités, ainsi que celle des erreurs. L'entêtement d'un seul ne fait plus le malheur de tous.

Compte-t-on pour rien ensuite le sentiment de cet orgueil généreux et louable, qui se plaît à verser des sommes considérables sur tel établissement privé, lorsque la statue du bienfaiteur, environnée de ceux qu'il a soulagés, est offerte aux hommages perpétuels de la reconnoissance ? Laissons à l'homme, qui s'est distingué par ses bienfaits, la douceur d'exister à sa manière dans le cœur de ses semblables. Qu'il se choisisse sa récompense ; elle devient légitime ; et cette espèce de gloire,

qui en vaut bien une autre, ne sera jamais trop commune.

Une administration générale repousse les bienfaisances particulières ; parce qu'elles vont s'engouffrer dans un abîme de maux, et que l'on perd de vue leurs bons effets. Ils ne sont plus sensibles, et l'on s'accoutume à voir ces grands maux comme étant sans remèdes. Une administration générale enfante une régie compliquée. S'il y a un seul abus, il est indestructible, il est immense ; il s'étend sur tous les points de l'hospice. On ne peut plus l'extirper, dès qu'il s'est étendu en profondeur sur une vaste surface. Et pourquoi ne pas donner un champ libre à des fondations particulières, les plus utiles de toutes ? Pourquoi fondre toutes les attributions et tous les actes de bienfaisance dans la caisse d'un seul et même bureau ? Pourquoi ôter à une foule d'hommes opulens et sensibles, le plaisir journalier d'exercer, sous les yeux attendris, les touchantes œuvres de miséricorde ? Car c'est le succès de sa charité ; c'est la vue du malade ressuscité et souriant de joie à son approche, qui enga-

gera l'homme miséricordieux à prolonger la série de ses bienfaits.

Des établissemens séparés intéresseront d'honnêtes citoyens, qui mettront leur gloire à bien administrer leur hospice; et nous avons vu que l'homme s'attachoit aux travaux les plus pénibles à mesure des succès qu'il obtenoit, et dont il pouvoit s'enorgueillir aux yeux de la patrie.

Si vous saviez ce que les souscriptions particulières nous ont valu, vous seriez étonné du bien que l'homme fait, quand il a la certitude que ses aumônes fructifieront, et ne seront ni dispersées, ni foulées aux pieds; lorsqu'il voit l'individu, objet de sa charité, sa charité s'enflamme; l'homme pleure, et les sacrifices ne lui coûtent plus rien.

Plus il y a d'hospices ouverts (et l'expérience nous l'a démontré), mieux les malades sont soignés, sont traités. La bienfaisance a plus d'étendue et d'activité, quand elle suit journellement le malade, et qu'elle entend ses soupirs et ses gémissemens.

Quels sont ces mauvais spéculateurs qui ne

ne demandent que de l'argent, qui ne veulent que de l'argent? Et le pauvre malade n'a-t-il pas besoin de consolation, de paroles douces, du sentiment de l'espérance? Or ce baume de l'éloquence touchante et persuasive, ne peut se rencontrer que dans les hospices séparés où les fondateurs viendront répandre leur ame, après avoir ouvert leur bourse. Ailleurs ne voit-on pas la mort abattre indifféremment les têtes? Une seule larme a-t-elle coulé sur ces tombereaux de cadavres que l'hôpital vomit avec impassibilité, parce que le nombre des morts est, pour ainsi dire, déterminé, et que l'habitude rend tous les cœurs froids et inexorables. Là le trépas est calculé d'avance, n'émeut personne, et les listes mortuaires n'offrent à la réflexion, ou même au sentiment des hospitaliers, que des proportions annuelles et arithmétiques.

Tous les abus de votre temps provenoient donc d'avoir voulu entasser tous les malades dans un même lieu; ce qui avoit nécessité les vices de l'administration, et ce qui avoit rendu cet asile de

miséricorde un asile plus meurtrier, que celui qu'abandonnoient la misère et la maladie.

Combien votre siècle fut coupable d'avoir prodigué tant d'argent pour le luxe, et de n'avoir pas sû donner un lit à chaque malade !

De leur côté, les architectes ne voyoient qu'un beau monument à élever, comme s'il s'agissoit d'un théâtre, et ils étaloient leurs colonnes corinthiennes, comme s'il s'agissoit d'un temple ou d'un opéra ; car les architectes ne savoient plus rien construire sans colonnades, et ils en mettoient à la porte d'un particulier comme au frontispice d'un palais.

Pour nous, ennemis de la fastueuse architecture de ces artistes incommodes et dangereux, qui n'ont que les antiquités de Rome en tête, à-peu-près comme un poëte de votre temps croyoit tout savoir quand il avoit tracé le parallèle de Corneille et de Racine, nous proscrivîmes tous ces plans orgueilleux et futiles qui ne tendoient qu'à consacrer la renommée de l'architecte, et non le soulagement et la commodité des

pauvres. C'étoit la maladie de votre siècle, de ne mettre jamais aucun accord entre le monument et l'utilité de la chose publique. Nous morcelâmes ce dépôt effroyable et commun, ce rendez-vous de toutes les maladies, ce foyer pestilentiel, où la multiplicité des maux fomentoit l'indifférence; nous dispersâmes aux portes de la ville, du côté des campagnes et en plein air, ces asiles qui méritèrent alors le nom de conservateurs; nous ne voulûmes aucune magnificence dans la construction de ces sortes d'édifices.

Par ce moyen les constructions furent simplifiées. Les comptes des administrateurs imprimés chaque année, et soumis à la révision publique, furent lucides et satisfaisans. Les fonds immenses de cet antique hôpital furent appliqués à ces différens hospices, tant par lit; cette répartition fut applaudie par tous les bons citoyens. Mille commodités imprévues naquirent de l'émulation des différentes paroisses ou quartiers, et les gens de l'art ne s'égarèrent point dans ces longues salles où leurs lumières étoient perpétuellement en defaut

par le nombre des malades, où leur attention étoit perpétuellement fatiguée, sans compter les embarras du service et les *quiproquo* de l'apothicairerie.

Nous eûmes le plaisir de voir les citoyens visiter sans frayeur et sans dégoût ces refuges où l'homme adoucissoit les maux de son semblable, et consoloit son ame souffrante ; l'air salubre, la propreté hâtoient la guérison. Le service n'embrassant qu'un modique espace, étoit sans confusion. Une femme respectable (*a*) avoit prouvé que la dépense d'un malade ne montoit par jour qu'à dix-sept ou dix-huit sous. Ces comptes fidèles et précieux nous ont servi de règle et de document. Nous avons béni la mémoire de cette femme qui avoit su rectifier par la pratique de graves erreurs, et qui avoit donné un exemple solemnel à la charité publique et particulière.

Celui qui se sent ému de compassion à la vue des malades souffrans, ne jugeant plus que ses efforts seroient impuissans,

(*a*) Mme. Necker.

s'attache à ces hospices séparés, et les bienfaiteurs deviennent plus nombreux ; parce qu'ils voient distinctement que l'emploi de leurs aumônes libérales va soulager directement l'infortuné et ne s'égare point dans les rêves ou dans les projets contentieux d'une administration compliquée, qui s'agitoit beaucoup, sans rien avancer.

CHAPITRE LXXI.

Suite du Professeur de politique.

» Les législateurs des anciennes républiques n'ayant qu'à modifier un petit pays, crurent à l'égalité naturelle entre les hommes, qui ne pouvoit subsister que dans une sphère étroite. Leur exemple a confondu toutes les idées postérieures. Ces législateurs avoient établi pour base l'amour de la pauvreté, le mépris des richesses et du travail qui les donne. Depuis, des écrivains qui ne voyoient que des livres, ont crié : *sois pauvre pour être libre* ; ils imaginèrent que pour rendre l'homme fort et heureux, il falloit le priver de tout. Ils ont voulu appliquer le code de quelques pâtres isolés, à des états où se développoit l'exercice des facultés morales et physiques, faute d'avoir su mesurer les limites des états ou leur réaction. Ils se sont rendus admirateurs des anciennes républiques, et n'ayant pour garant et pour autorité que des phrases éparses dans des

livres, ils ont été la dupe de ces mots vagues que chacun entend à sa manière. Il y a une plus grande somme d'injustice dans une petite aristocratie, que dans un grand Etat, proportion gardée.

Les noms qu'il nous plaît de donner aux choses, ne changent rien à leur rapport constant : ce sont ces rapports qu'il nous est important de connoître.

C'est l'abus du pouvoir monarchique qui a fait naître l'idée des républiques ; c'est l'abus de la liberté qui a ramené l'Etat monarchique.

Quand on a voulu fonder l'égalité des hommes sur le partage égal des terres, on a commis une grave erreur, puisqu'un arpent de terre ne ressemble pas plus à un autre arpent, qu'un homme à un autre homme. L'inégalité est une suite nécessaire du premier établissement social, puisqu'il faut des cultivateurs, des laboureurs, des ouvriers, des artisans, pour fournir au besoin du soldat, du magistrat, du prêtre ; car l'extrême égalité produiroit nécessairement une extrême confusion.

Voilà pourquoi les républiques ont eu

tant de peine à s'asseoir sur leur base; c'est qu'avec leur égalité prétendue et chimérique elles choquoient l'ordre établi par la nature : il faut un ressort unique et constant qui tende à agrandir l'existence nationale. Otez le principe vigoureux de cette existence politique, vous ôtez toute l'activité vers le bien que ce ressort doit produire.

Pourquoi a-t-on sifflé à juste titre la république de Platon ? C'est que lorsque vous avez admiré quelques détails, quelques maximes qui vous charment, l'ensemble n'offre rien de satisfaisant à l'esprit, et vous sentez confusément qu'il manque un moteur à la machine politique.

L'orgueil, l'indocilité naturelle, les passions momentanées se révoltent contre ce ressort primitif; et plus les sociétés se sont agrandies, policées, multipliées, plus ce ressort unique et prompt est devenu nécessaire : on n'a point vu que la politique s'égareroit au milieu d'un dédale sans issue, si l'on ne fixoit point l'autorité sur un point central, comme le plus essentiel au bonheur de la société.

Si la contradiction règne parmi les lois, les principes, les usages, c'est faute d'un ressort simple en lui-même, agissant sur tous les individus : car qui ne voit qu'entre deux êtres passionnés, il est besoin du secours d'un tiers pour qu'ils soient à l'abri de l'injustice et de la violence.

On a trop confondu l'égalité avec la liberté naturelle. L'homme n'est pas naturellement égal à son semblable ; parce que les facultés sont naturellement inégales d'un individu à un autre.

Sans une loi constante, aucun système social ne peut exister ; l'ordre est nécessaire, c'est-à-dire le gouvernement. L'auteur de la nature n'a point confié au hasard le sort du genre humain : en nous accordant l'intelligence nécessaire, il nous a donné la faculté de combiner les lois utiles à la société, d'où résulte la science du gouvernement. Il appartient à notre esprit de perfectionner une connoissance aussi essentielle.

L'homme social n'est pas autre que l'homme de la nature. Ses devoirs et ses droits sont un peu plus étendus. Tous les

publicistes ont regardé ces deux états comme opposés, c'est une erreur grave ; la loi politique ne doit qu'expliquer ou appliquer la loi naturelle.

La base de toute morale doit se prendre nécessairement dans l'ordre physique : proposez à l'homme des devoirs opposés à l'attrait de la nature, quelle que soit votre puissance, vous ne serez pas obéi.

La réciprocité des services et des bienfaits a donné l'être à la société ; et quand l'homme a étendu ses rapports avec les autres hommes, ce n'a été qu'une extension de ses rapports avec lui-même.

Mais, rien de plus rare que l'homme doué des grandes vues de la législation (*a*) : les écrits même des philosophes offrent des traces d'une politique absurde et coupable. Il a fallu jadis les circonstances les plus rares pour amener la constitution de l'Angleterre, celles de la Hollande et de la

(*a*) En s'examinant bien, l'homme d'Etat, qui se trouve un cœur juste, se voit, selon l'expression de Montesquieu, autant au-dessus de ceux qui ne goûtent pas ce bonheur, qu'il se voit lui-même au-dessus des tigres et des ours.

Suisse ; la sagesse de leurs lois fut pour ainsi dire l'ouvrage du hasard. Des pâtres, et non des philosophes, animés par le désespoir et la pauvreté, ont fait plus pour la liberté nationale que les plus beaux génies de l'univers. Sous Louis XIV, règne si fécond en grands hommes, le génie ne s'occupa que des intérêts privés des citoyens. On cherchoit plutôt à descendre dans l'arêne de la chicane, qu'à faire aimer, connoître et respecter les lois. Aucun ministre, malgré son orgueil, n'a osé ou n'a su jouer le rôle de législateur. Contents d'exercer un pouvoir étendu, ceux qui tenoient en main la puissance publique des Etats, n'ont pas aperçu combien de lois utiles, une fois promulguées, influeroient sur l'Etat. L'ambition de ces hommes qui sollicitent les grandes places, ne les porta point à développer des talens législateurs : on vit des jurisconsultes et point d'hommes qui se soient élevés au-dessus de cette sphère obscure.

N'est-il pas remarquable de voir dans l'histoire l'empreinte de cette singulière vérité ; que ces grands politiques qui ont

fait des choses extraordinaires, tels que Louis XI en France, Philippe II en Espagne, Charles Quint dans l'Empire, Sixte-Quint à Rome, étoient des personnages d'un génie assez ordinaire ?

Les hommes, qui dans les siècles derniers ont occupé les regards de l'Europe, manquoient évidemment de véritables connoissances politiques. Les préjugés et l'entêtement ont présidé à leurs opérations. La politique est l'art de bien observer le jour, l'heure et la minute ; si au lieu d'être variable, comme les événemens de ce monde, elle est opiniâtre, elle devient mesquine et manque son but.

Quand on arrête attentivement ses regards sur les pages de l'histoire, et qu'on médite les plus grands événemens politiques dans leur origine, on ne sait plus comment autrefois le monde étoit gouverné (*b*), comment les royaumes subsistoient.

(*b*) Un roi se mouroit, et paroissoit inquiet sur la mauvaise conduite de son règne. *Sire*, lui dit son confesseur, *soyez tranquille ; Dieu ne demande rien à l'homme que d'après le talent qu'il lui a*

Il faut qu'il y ait eu une force invisible qui maintînt en paix les souverains et les peuples, et qui, au milieu de leurs guerres, de leurs désastres, de leurs fautes, entretînt l'harmonie publique. Oui, quand on réfléchit aux bizarres contradictions qui agitoient les gouvernemens, aux momens opportuns qu'ils ont perdus pour frapper ensuite le même coup lorsqu'il n'étoit plus temps, on ne sait plus que penser, on ne sait plus qu'écrire ; le hasard jouoit le plus grand rôle ; car les objets envisagés aujourd'hui dans leur vrai point de vue, contredisent les plans et même les détails, etc. »

Telle fut la seconde séance du professeur de politique ; et ma mémoire fidelle a transmis au papier ses principales idées.

---

donné. Or comme de ce côté-là vous n'avez reçu aucune grâce, il ne vous demandera pas compte de ce que vous n'avez jamais eu.

CHAPITRE LXXII.

Liberté de la presse.

La pensée est sans contredit de toutes les propriétés de l'homme, la plus essentielle et la plus incontestable. C'est celle qui le distingue éminemment des autres êtres partageant la terre avec lui. Comment le despotisme a-t-il conçu le projet de dépouiller l'homme de cette faculté qui fait son unique grandeur? Comment lui ôter cet attribut si noble? N'est-ce pas une faculté qui appartient à l'homme, et dont la nature le doue en le produisant? C'est donc le comble de l'outrage, que de vouloir lui ravir une qualité inhérente à son être. Si l'homme ne sauroit posséder de bien qui lui soit plus cher que sa pensée, il n'y en a pas non plus que la loi des nations doive lui conserver avec plus de soin; toutes les autres propriétés ne sont rien auprès de celle-là. Or, c'est véritablement ordonner à l'homme de vivre dans un état de dégradation : c'est le confondre

avec ce qui rampe ou qui végète, que d'interdire à l'homme la pensée, ou même l'abus de la pensée ; car ce qui est faux, mauvais et déraisonnable, tombe bientôt dans le mépris, et il n'est pas permis aux lois de dépouiller l'homme de l'exercice de la pensée, parce que c'est anéantir en lui ce qu'il a de plus propre et de plus personnel (*a*).

Qui n'a pas aperçu la puissance de la pensée, et pourquoi a-t-elle cette force étonnante qui détruit quand elle n'édifie pas, qui agit dans les siècles, qui modifie l'univers moral et bientôt l'univers physique ? c'est que cette force se marie nécessairement à l'intelligence humaine à qui tout est soumis (*b*).

(*a*) L'Arétin se fit représenter sur un trône recevant les tributs des princes étrangers. C'étoit le plus misérable des écrivains, puisqu'ayant su intimider les souverains par sa plume, il la ployoit lâchement devant l'or qui lui étoit offert.

(*b*) L'homme de génie, interprète de la volonté générale, n'a reçu ces précieuses facultés que pour offrir au corps politique les connoissances qui lui manquent. Ses pensées sont à l'univers, et pour

Qui appaisera les factions ? Qui soumettra tous les individus à la loi ? Les lumières du peuple. Elles seront toujours la mesure de la modération, c'est l'ignorance qui livre un peuple à des partis extrêmes ; le repos des gouvernemens existera en raison de l'étendue, de l'universalité des connoissances. Ne faut-il pas que les citoyens pour aimer les lois de leur pays les connoissent ? et en les connoissant, ces lois approfondies par tant d'hommes éclairés, ne deviennent-elles pas insensiblement favorables à la liberté de penser, et aux droits politiques du citoyen ? Plus le peuple aura réfléchi sur les liens réciproques de la société, plus il saura résister aux impressions dangereuses qu'on voudroit lui donner.

Voyez l'Angleterre, les lumières universellement répandues assurent la tran-

---

preuve qu'elles vont à lui, comme les fleuves à la mer, par une pente invisible, insurmontable, c'est qu'il n'est pas au pouvoir des monarques d'arrêter les idées nouvelles qu'adopte un peuple : cette volonté générale qui ne peut plus se manifester en corps, se manifeste par la voix d'un seul homme ; il représente pour la nation.

quillité

quillité de son église et de son gouvernement ; ses politiques ont découvert tout son bonheur, les lois les plus importantes. Cette nation qui se tourmentoit elle-même s'est calmée en s'éclairant. Une heureuse liberté de penser, assignée à chaque corps de l'État, ses bornes légitimes, les mauvais raisonnemens tombent ; parce que le raisonnement y est plus cultivé que par tout ailleurs. Les factieux après s'être agités, sont mis à leurs places. La force de cette république est dans le ressort puissant, qui après avoir éclairé les citoyens sur les avantages de la constitution, fait qu'ils conspirent tous à son bonheur. Otez à ce peuple ces lumières, il perdra de sa grandeur ; c'est aux hommes réduits à n'avoir ni volonté, ni opinion, qu'il faut ôter les connoissances ; mais alors il ne faut plus chercher des citoyens, il n'y a plus que des hommes dégradés (*c*).

(*c*) Malheur à celui qui n'aime point la lecture! On ne peut se lasser de répéter ce que Cicéron a dit de la culture des lettres : les livres sont constamment à nous ; ils nous servent par-tout ; ils nous accompagnent, ils nous consolent dans la solitude ;

CHAPITRE LXXIII.

Suite du précédent.

COMMENT êtes-vous devenus libres ; dites-moi cela ? — Très-aisément. Il ne faut qu'une idée dominante et un point de

---

ils nous déchargent du poids d'une oisiveté ennuyeuse; ils chassent les importuns ; ils émoussent les traits de la douleur, si elle n'est pas profonde ; ils prêtent des ailes au temps, et laissent dans l'âme une satisfaction intime ; ils donnent à la jeunesse de nouveaux plaisirs, à l'âge mûr une occupation agréable, à la vieillesse un amusement doux et profitable; ils nous détournent de la vue des méchans et de l'agitation du siècle, pour nous transporter au milieu des sages, dans un univers paisible. »

L'étude a pour but de nous orner l'esprit, de l'enrichir des connoissances variées de chaque art; mais elle devroit avoir aussi pour objet de nous élever le caractère, de nous fortifier l'ame, de la roidir contre l'adversité ; car l'ame forte est préférable à un beau génie : et de quel poids celui-ci est-il, quand il appartient à une ame ordinaire ; quand la conduite molle dément la plume audacieuse ; quand la crainte et la lâcheté décréditent les traits de la plus su-

maturité ; il ne faut qu'un sentiment naturel qui se propage, pour que tous les membres d'un État entrent subitement en fermentation ; leur sensibilité ressemble alors à celle d'un seul homme grièvement offensé ; et chacun croyant être lésé, il naît du ressentiment de tous un plan de vengeance publique, qu'on pousse aussi loin qu'il peut aller.

Quand le souverain méprise une nation, ou affecte de la mépriser, l'indignation se

---

blime éloquence, et l'exposent au mépris de la multitude ?

Mais on ne trouve dans un ouvrage que ce qu'on a eu soi-même. L'étude, sous ce point de vue, ne devroit appartenir qu'à des ames privilégiées qui sauroient donner à leurs connoissances un but utile au bien public. Mais l'homme que la nature a doué de cette ame forte, supérieure à celle des autres hommes, est aussi rare que celui qui les surpasse par l'intelligence. On ne sauroit blâmer dans aucun individu ce desir d'apprendre, qui annonce la noblesse de notre origine ; et si l'étude des sciences n'élève point tous les caractères, elle devient, peut-être pour le plus grand nombre, le premier, le plus vrai et le plus solide des plaisirs. C'est ce que j'ai éprouvé.

communique avec la force et la vîtesse des corps électrisés ; car tous les rangs sont confondus dans la condition d'hommes avilis.

La Suisse, la Hollande, les colonies Anglo-Américaines ne se sont soulevées que par l'espèce de mépris que les souverains ont fait de leur prétendue foiblesse. Dans toutes les grandes révolutions, les sentimens de l'homme opprimé, sont comme les corps élastiques, dont les forces augmentent à raison des poids qui les compriment. On ne pense alors qu'à s'unir, on confie la direction des affaires publiques à celui qui dit, *je vous conduirai, je vous vengerai.* Si ce conducteur a l'art de faire avancer le peuple révolté, de manière qu'il puisse l'empêcher de reculer, en le plaçant dans la nécessité de vaincre ou de mourir, il vaincra sûrement. Le chef d'un peuple soulevé doit tenir en haleine des hommes qui font les derniers efforts pour recouvrer la liberté. Tous les habiles chefs de partis empêchent alors que leurs plaies ne se cicatrisent avant la consommation de ce grand ouvrage. La politique exige qu'on les laisse saigner,

afin que le dépit et l'animosité n'aient pas le temps de se rallentir. L'union de force, l'égalité de sentiment dépendent d'une sorte de pitié communicative, qui n'agit jamais plus efficacement sur l'homme, que lorsqu'il partage un péril avec plusieurs autres ; voilà notre histoire en peu de mots, et elle n'est pas fort ancienne.

Guise, Cromwel, Guillaume de Nassau, les chefs des insurgens avoient tellement disposé l'esprit des peuples, qu'ils ne pouvoient pas eux-mêmes leur parler de réconciliation. Le seul mot de *trêve* les auroit fait traiter de perfides ; à peine auroient-ils pu échapper à la fureur populaire.

Les Espagnols parurent aux Bataves irrités, pire que les Turcs et les Maures. Les libérateurs de la Hollande n'auroient pas pu calmer les esprits, ni les approcher de ces anciens maîtres des Pays-Bas. Les Hollandais auroient mieux aimé être submergés dans les eaux de l'océan, que de s'unir à cette nation riche et orgueilleuse.

Si au commencement d'une révolte, les premières batailles commencent dans les

rues et dans les culs-de-sac, n'en augurez pas pour cela une guerre foible ou ridicule. La fronde a failli d'aller plus loin que la ligue. La force des sentimens qui animent tous les citoyens, leur fait faire des progrès rapides. L'union helvétique, l'union d'Utrecht, l'expulsion du roi d'Angleterre, la confédération américaine furent l'ouvrage d'un instant. Moins ces grands coups sont médités, plus l'explosion en est prompte et terrible. Un peuple se révolte quelquefois, ainsi qu'une armée se débande. Un outrage fait à la constitution nationale, et quelquefois une injure grave envers un citoyen, emporte tous les esprits du côté de l'indépendance; et le monarque qui fait cabrer un peuple, est un écuyer que le coursier jette à bas. Ajoutez qu'un peuple qui fait effort pour s'acheminer à la république, intéresse nécessairement, et que ses voisins font des vœux pour lui. Il n'y a pas enfin, jusqu'aux souverains, qui n'aiment mieux avoir dans leur voisinage, une république, qu'une monarchie; car ils sont moins inquiétés par les États libres.

Les plantes végètent le plus après des orages et des coups de tonnerre ; ainsi les guerres civiles régénèrent une nation, et un peuple reçoit, par ces utiles secousses, une nouvelle vigueur. La fierté nationale se réveille, et il ne faut qu'une dernière injure, pour développer enfin la sensibilité d'une nation généreuse.

Nous avons conservé la monarchie, mais limitée par des lois fixes ; nous avons retenu le monarque, parce que c'est une pièce nécessaire dans un gouvernement bien ordonné, sur-tout quand la population est nombreuse ; mais l'autorité dont il jouit ne va jamais au détriment de la nation. Maître du glaive, il peut l'armer extérieurement contre les ennemis de l'Etat, qu'il est spécialement chargé de reconnoître et de punir ; mais dans l'intérieur du royaume, il ne peut pas plus attenter à la liberté d'un citoyen, qu'un citoyen ne peut attenter au respect qui est dû à sa légitime autorité. Les droits respectifs rigoureusement déterminés empêchent le sujet de s'écarter de l'obéissance et du devoir, et le monarque de placer

son caprice ou son inimitié à la place des lois fondamentales, garanties par tous les tribunaux du royaume, qui élèvent un même cri dès que le droit public ou particulier est lésé.

Cette salutaire contrainte confirme tout à-la fois la dignité et les vertus de nos souverains ; on les honore, mais on n'a point peur d'eux ; leur conscience est en paix, parce que leur pouvoir est réglé : pouvant moins, ils obtiennent plus, tantôt par l'amour des peuples, si fécond en miracles, tantôt par la force de la raison. Exempts des crimes que le despotisme entraîne après lui, soit pour la satisfaction d'un orgueil momentané, soit pour un intérêt aveugle, leur règne est tranquille, en ce qu'il n'est pas arbitraire ; et songeant, devant la raison universelle des nations, qu'ils sont des hommes, commandant à des hommes, ils ne se perdent, ni dans la vieille logomachie d'une politique tortueuse, ni dans le délire féroce d'un abus de pouvoir ; ils se regardent comme les amis de la nation qu'ils ont l'honneur de gouverner, et le moindre sujet qui leur

crie, *sois juste à mon égard, car tu n'es puissant que pour cela*, leur rappelle le pacte social, le jugement de la postérité, l'intérêt de leur gloire et de leur propre sûreté.

Nous avons retenu la monarchie héréditaire, en réglant l'ordre de la succession à la couronne par le droit de la naissance, en faveur du mâle aîné de la branche aînée (*a*). Cette loi antique et sage pré-

(*a*) Il est de certaines choses dans la politique où l'on ne doit pas consulter purement la raison. La raison ne dit-elle pas que la couronne devroit être la récompense du mérite? Eh bien, ce qui est admirable dans la théorie, seroit détestable dans la pratique. Les principes établis par la raison, produiroient un effet tout contraire à celui qu'elle en attendroit. La couronne seroit disputée les armes à la main; les guerres civiles déchireroient le sein de l'Etat; et cette couronne élective seroit, ou le prix du vainqueur ou le fruit de l'intrigue, ou même elle seroit vendue au plus offrant. L'ambition et l'intérêt sont plus puissans sur le cœur de l'homme que la vertu. Ce droit qu'a la société de se donner un maître, est donc subordonné à l'expérience, loi éternellement vivante, qui fait voir que les couronnes électives n'ont pas affranchi les peuples des

vient à l'avenir tous troubles intérieurs, met la nation à l'abri de se voir déchirée

---

règnes foibles, malheureux, ni des troubles qu'ils craignent tant sous les minorités. Les législateurs ne doivent point s'arrêter au mieux, parce qu'il est impraticable, et combattu par des passions qu'ils ne peuvent dompter. La politique enfin doit proportionner sa conduite à notre nature corrompue. La couronne pourroit être la récompense de la vertu, dans un Etat où les citoyens seroient tous assez vertueux pour couronner le mérite, et assez redoutables à leurs voisins pour n'en point recevoir la loi; mais une pareille société n'existe et n'existera point. Ces lois si pleines de sagesse que Platon forme à son gré dans sa république, ne sont qu'un jeu de l'imagination; on ne peut pas leur obéir, parce qu'elles semblent faites pour une espèce d'êtres supérieurs à l'homme.

Voyez la monarchie aristocratique des Polonais, c'est l'ancien gouvernement des barbares. N'eût-il pas été à souhaiter, pour le bonheur de cette nation, qu'elle eût pu donner sa couronne à un prince qui eût pu la rendre héréditaire, et se servir de la force que lui auroient donnée ses autres Etats, pour repousser les co-partageans qui l'ont mutilée et réduite à l'impuissance de se venger?

On diroit aussi, si l'on ne consultoit que la raison, que la multiplicité des petits Etats seroit

par des factions sanglantes, et attache à la patrie une maison qu'elle a volontaire-

favorable à la tranquillité et au bonheur de l'espèce humaine. L'expérience contredit le raisonnement, et prouve encore que les sociétés étendues sont mieux organisées, pour que le souverain puisse faire sentir par-tout son autorité, et réprimer un grand nombre d'abus. Les grandes sociétés sont moins imparfaites que les petites; elles ont moins d'ennemis, et plus de moyens pour les repousser. Les différentes parties d'un vaste Etat s'entr'aident dans des temps de disette et de calamités. Plus le nombre des sociétés particulières est grand, moins il y a de liens de subordination dans le monde, et plus il y a d'attaques et de guerres. Les petits Etats ne sont encore, s'il est permis de le dire, qu'une ébauche de la société; et cette situation n'est point la plus conforme à la nature humaine. Qu'est-ce qu'un Etat renfermé dans un étroit espace, ou dans les murs d'une seule ville? Les hommes touchent à l'anarchie devant ces frêles et petits magistrats, tantôt humbles, tantôt insolens. On ne sait à qui appartient l'autorité, tant elle est secouée en sens contraire.

Que de maux ne coûta pas aux Grecs l'indépendance de toutes leurs villes, et de combien de malheurs la France n'a-t-elle pas été délivrée depuis que, réunie sous une même puissance, cette foule d'anciens aristocrates ne se font plus la guerre en ra-

ment élevée et qu'elle maintient de tout son pouvoir.

---

vageant tour-à-tour ses provinces, ses villes et ses bourgs ?

Si toute l'Europe ne formoit qu'un seul corps politique, elle auroit évidemment une plus grande somme de liberté, de paix et de bonheur. Mais puisque les passions humaines s'opposent à ce vaste et heureux système, concluons, malgré le raisonnement et d'après l'histoire, qu'il n'y a rien de si orageux que les petits Etats, et que les désordres particuliers y sont infiniment plus grands que dans les grandes sociétés; car si un gouvernement doit assurer deux choses, le bonheur des citoyens au-dedans, et sa sûreté au-dehors contre l'ambition de ses voisins, il est manifeste qu'une domination resserrée dans d'étroites bornes, manque de ressources contre plusieurs pertes consécutives; que, toujours inquiète, la nécessité constante où elle se trouve de remédier à sa foiblesse par une foule de précautions journalières, met sa fortune sur le point de succomber, soit d'après ses débats intestins, soit d'après l'audace de ses ennemis, voisins habiles à calculer la faute qu'elle peut commettre, ou contre sa discipline, ou contre ses mœurs. Elle est perpétuellement obligée de s'étayer d'une puissance qui ne manque pas (tout en la dédaignant) de lui faire payer sa protection.

Mais ce qu'il y a de plus funeste, c'est que

Mais le successeur est tenu de satisfaire à tous les engagemens que son prédécesseur auroit pu prendre, à moins qu'il n'en soit solemnellement dégagé par l'assemblée des états-généraux; car ces engagemens ayant contribué, soit à la puissance de l'Etat, soit à la dignité de la couronne, le monarque héritier ne pourroit, sans s'écarter des règles les plus exactes de la justice, faire avorter la parole royale, faite sans autre examen, pour captiver la confiance publique, et pour représenter la base sacrée des lois et des conventions humaines.

Nous avons conservé le gouvernement monarchique, que nous avons fondu avec les formes les plus précieuses de la république; parce qu'il a l'avantage de ne point tomber, comme les républiques sans chefs,

---

l'aristocratie insolente a son siége immortel dans les petits Etats, et qu'ils ne peuvent se sauver de cette honte, même dans les bras du gouvernement monarchique. Les petits Etats restent exposés aux révolutions ruineuses qu'enfante la démocratie au désespoir. Voilà la vengeance, mais qui ne tarde pas à retomber sur eux.

dans les langueurs de la vieillesse. Il écarte en même temps les lois d'un prince étranger ; de sorte que la nation ne change point son génie.

Nous en avons vu les bons effets. Si notre gouvernement s'affoiblit, il est tout d'un coup remué par un nouveau souverain qui offre un caractère tout différent de celui de son prédécesseur, et la nation ranimée prend la vertu qu'il veut lui donner. Toutes les pertes alors sont réparées : tout est revivifié dans un court espace ; ce qui n'appartient pas à la république sans monarque, en ce qu'elle voit sa décadence sans y trouver d'autre remède qu'une loquacité patriotique, mais insuffisante.

La monarchie, par sa nature, sur-tout lorsqu'elle admet quelque heureux mélange des autres gouvernemens, n'est sujette qu'à des maladies passagères, et elle rétablit d'elle-même son courage et ses principes. Votre Henri IV répara en peu d'années tous les désordres que la guerre civile avoit produits sous le règne de ses prédécesseurs. Quand une république est une fois corrompue, le mal empire ; toutes

les cabales, toutes les factions transforment la politique en une vile chicane ; il faut que cette république, divisée dans toutes ses parties, faute d'un point central, tombe et périsse, pour peu que l'ambition et l'intérêt profitent de ses désordres ; ainsi la méchanceté et la folie des hommes ne permettent pas toujours de réduire en pratique les lois qui paroissent les plus sages dans la théorie.

Si un monarque si redouté des républiques imparfaites, est un grand homme, quelle force, quel éclat pour la nation qu'il gouverne ! Toutes ses qualités héroïques lui appartiennent en propre, il peut les déployer en tout sens ; il n'a plus à lutter, comme dans les républiques, avec les petites et misérables passions qui règnent impérieusement sur la multitude, et qui obscurcissent toutes ses idées. Il frappe au but utile et grand, sans être détourné dans son noble sort. Son génie différent de celui de ses ancêtres, se plie au nouveau besoin de la constitution. Sa place lui commande la vigilance la plus attentive, et il sent le premier, et plus vivement

que tout autre, toute injure faite à la nation. C'étoit là la vertu, la seule vertu de votre Louis XIV. Si le prince n'embrasse pas à-la-fois toutes les parties de l'Etat, il en affectionne du moins quelques-unes d'une manière particulière; en corrigeant les abus d'une de ces parties de l'Etat, il travaille indirectement au progrès des autres : et si son règne n'est pas tout-à-fait glorieux, il est au moins utile. Il prépare le succès et la grandeur d'un règne suivant.

C'est par le génie différent des princes qui se succèdent, qu'un Etat parvient à faire fleurir successivement toutes ses parties, comme la guerre, la justice, la marine, le commerce, les finances, les arts. Ces princes couronnés, plus ou moins jaloux de figurer sur le trône, et d'envoyer à la postérité des noms honorés, sont très-propres à favoriser l'amélioration d'un Etat, et d'une manière rapide. Puis un prince placé sur un trône qui lie plus intimement les sujets aux souverains, et le souverain à ses sujets, n'est-il pas intéressé à veiller spécialement au bien de son royaume, lorsqu'il devient, pour ainsi dire,

dire, le patrimoine de son fils ? Les sentimens de la nature et du sang suppléent à ceux de la politique, ou plutôt se confondent et se soutiennent mutuellement. Le prince dont le règne est un peu foible, en impose encore par la réputation de ses ancêtres ; et quand le peuple n'est pas absolument satisfait, il conçoit une plus grande espérance de sa postérité. La république sans chef n'aura jamais dans son sein ce ressort durable et puissant qui régénère les choses, qui commande aux orages naissans, et qui empêche que les droits de chaque ordre de l'Etat ne deviennent litigieux et bientôt opposés.

Que falloit-il donc ôter à la monarchie ? Sa pente au despotisme, afin qu'elle ne fût point dans la cruelle et dangereuse nécessité de craindre, ou le courage, ou les lumières, ou les vertus des bons citoyens. Il falloit lui donner un frein contre ses propres écarts, afin qu'elle fût constamment chérie et respectée, lorsqu'on ne verroit que sa majesté douce et son autorité utile, propres sur-tout aux grandes et généreuses entreprises.

Sous cet aspect, la monarchie refondue et n'offrant que des proportions nobles, parut le gouvernement le mieux combiné, pour veiller à ce que les hommes toujours prêts à abuser des meilleures lois, n'immolassent point à des passions tumultueuses, l'ordre politique dont la base exige un surveillant doué d'une force prompte et coercitive, dès que le cas l'exige. Ce cas a été prévu par la loi, et l'épée du souverain ne peut plus percer que l'ennemi de l'Etat.

CHAPITRE LXXIV.

Consommation des grandes villes.

Que vous étiez barbares, que vous étiez petits dans vos idées sur l'impôt ! il y avoit des impositions sans nombre, à l'entrée des villes du royaume, sur toutes les différentes espèces de consommation. Elles étoient déguisées sous toute sorte de noms et de formes. Toutes, à beaucoup près, n'étoient pas perçues pour le compte de l'Etat, et l'argent n'en sortoit pas moins de la poche des sujets ; et comme les impositions étoient trop fortes, à bien des égards, il en résultoit une contrebande énorme ; parce que l'espoir du gain étoit plus vif que la crainte des galères. Il falloit des armées de commis, des cachots, des fers, des chambres ardentes, des juges iniques, et tout l'appareil des supplices contre un crime imaginaire ; et comme la conscience se soulevoit devant ces lois arbitraires, la contrebande bravoit le danger et ne voyoit que le profit.

Les frais immenses qu'occasionnoient les contrebandiers, étoient prélevés aux dépens des peuples, et n'enrichissoient point les coffres de l'Etat. On peuploit les galères, mais le monarque n'en étoit pas plus riche.

Les objets de consommation des grandes villes, venant à renchérir trop considérablement par l'excès des impôts, il arriva que les consommateurs consommèrent d'autant moins. Alors les hommes de la campagne, qui cultivent, préparent et apportent dans les villes tous les objets de consommation, n'ayant plus de débouchés pour les produits de leur travail, manquèrent d'ouvrage, tombèrent dans la misère, et il leur fut impossible de payer les mêmes impositions qu'ils auroient supportées sans peine, si des impôts plus modérés eussent conservé un débouché facile à leurs denrées, et au produit de leur industrie.

Nous avons réformé cette mal-adresse extrême et cette absurdité palpable : nous nous sommes attachés à fournir à tous les citoyens d'abondans moyens de subsis-

tance, afin qu'ils puissent consommer davantage ; car s'ils ne consomment rien, ou peu de choses, ils n'acheteront rien ; et si la terre n'est pas cultivée avec un soin tout particulier, et une grande somme d'intelligence, elle ne produira point suffisamment, et le commerce languissant ne donnera aucune activité à la circulation. Or, c'est une circulation active qui diminue le poids d'une imposition, et qui le rend insensible et léger.

Vos détestables fermiers vouloient imposer sur tout ; ils n'étoient retenus par aucune considération : à force d'argent, de ruses et de crédit, ils en extorquoient le droit, parce que, pourvu que les profits du bail fussent considérables, que leur importoit le reste, ainsi que le bonheur de la nation ?

Une administration éclairée a pensé différemment ; elle a promené ses regards sur le passé ; et elle a senti combien il étoit nécessaire d'apporter de prompts changemens dans le système destructeur de la finance. Elle a compris sans efforts, qu'en se déterminant à faire des sacrifices sur le

revenu, elle s'en dédommageroit amplement dans l'augmentation des consommations en tout genre, résultantes des fortunes particulières, qui ne manqueroient pas de s'élever par les suites d'un commerce bien entendu, et protégé avec intelligence.

Et quel est le commerce le plus avantageux, le plus désirable? C'est celui qui multiplie à l'infini les moyens de subsistance : c'est ce commerce excellent dans ses effets, qui emploie le plus grand nombre de bras, et qui nourrit par conséquent, en travaillant la terre, un plus grand nombre d'individus.

Mais il n'y a rien de si bas, de si cruel, de si plat qu'un système financier; il coupe tout, il dévore tout. Les gens de finance plaisent aux ministres qui craignent le travail et qui aiment l'argent; à ces ministres ineptes qui ne cherchent, pour se tirer d'affaire, que des palliatifs momentanés, et qui vous disent effrontément que telle nation est inruinable. Quand les gens de finance ont malheureusement pris une trop grande influence dans les affaires

d'une nation, ils la boursouflent, et une opulence factice cache et déguise ses plaies et ses cicatrices honteuses ; mais bientôt les chaumières des campagnes qui tombent en ruine, et les haillons de la misère qui couvrent un peuple entier, disent que là où règne le système financier, il n'y a plus d'aisance, et que la vie des campagnes disparoît devant leur avide férocité. Notre premier soin fut d'attaquer cette vermine rongeante, très-difficile à détruire, et qui avoit fait un mal incalculable ; mais la fertilité du sol de la France et la nature du climat, ces dons inestimables de la bonne providence, ont réparé peu-à-peu les anciens désastres. Le commerce des denrées ayant repris une haute faveur sur tous les autres objets de commerce, l'heureuse France produisant une infinité de choses utiles et agréables, dont les autres nations sont privées, nos vins, nos eaux-de-vie, nos sels, nos huiles, nos grains, ont augmenté dans le royaume le nombre des moyens de subsistance, en occupant un plus grand nombre d'hommes.

Le commerce débarrassé des formes ri-

goureuses et insupportables des aides, fut par-tout triomphant, et rien ne s'opposa à la perfection dans la culture de la vigne et dans la préparation des vins et eaux-de-vie. La richesse naturelle de la France, l'industrie de ses habitans et sa situation avantageuse sur le globe, furent plus fortes enfin, que la mal-adresse et l'ignorance de ses anciens administrateurs. Ils n'avoient pu détruire de fond en comble tant d'avantages précieux, ils poussèrent de nouvelles racines. Le commerce qui fait vivre le plus grand nombre d'individus, fut celui qui mérita la préférence, ce fut aussi sur lui que le gouvernement français porta sa principale attention. Les financiers expulsés, qui ne raisonnoient que d'après leur manière tyrannique et âpre d'envisager les choses et d'opérer, ne s'opposèrent plus au bon succès des commerces de denrée et d'exportation, communs entre les hommes qui s'y adonnent ; car les uns ne peuvent prospérer, que les autres ne prospèrent aussi.

Ce grand commerce multipliant les moyens de subsistance, les ouvriers se

nourrirent mieux ; ils partagèrent avec les cultivateurs leurs succès ; de même que les cultivateurs gagnant davantage, et se vêtissant mieux, rendirent aux manufactures une partie du profit de leur culture, que le grand débit rend plus industrieuses et mieux entendues. Une infinité d'individus qui manquoient de tout, et qui ne buvoient que de l'eau, burent du vin ; ils furent plus forts et plus gais ; et cet axiome fut démontré sans réplique, que les intérêts de l'Etat et ceux des sujets sont tellement inséparables, qu'il n'en peut arriver à l'un ou aux autres, aucuns bons ou mauvais succès, qu'à l'instant l'un et les autres ne s'en ressentent, et qu'ils n'en partagent également l'événement.

CHAPITRE LXXV.

Luxe.

Ce peuple avoit du luxe ; on l'a dû voir dans le cours de mon récit ; mais expliquons-nous sur ce mot *luxe*, si compliqué et si mal interprêté. On a beau exagérer les malheurs qui accompagnent le luxe, l'homme est plus heureux dans les sociétés où il brille. Les arts de décoration annonçoient ici la culture des arts nécessaires : les arts superflus disoient que les aisances et les voluptés de la vie avoient accru la puissance et le bonheur de ce peuple. Le partage inégal est nécessaire ; mais lorsque la longue culture des arts a donné la subsistance à tous, s'il est encore des indigens, ils sont soulagés. Les richesses nationales diminuent les désordres d'une législation imparfaite, bien-loin de les augmenter. Les biens de la classe opulente arrosent la partie indigente. Si elle souffre de plusieurs privations, on peut dire qu'elle auroit beaucoup plus souffert dans un autre siècle. Ici

la voix universelle demande le soulagement du peuple dès qu'il se plaint, et le peuple est soulagé. L'administration devient toujours plus attentive, quand une foule d'observateurs examinent ses mouvemens.

On a fait une peinture énergique des maux du luxe, qui n'étoit parmi vous que le résultat d'une horrible inégalité des fortunes ; mais parmi nous le luxe est commodité, jouissances presque générales ; par ce moyen il guérit les blessures qu'il fait. Il est sans doute des calamités qui sont absolument indépendantes des lois, et que nous tenons des rigueurs de la nature. Jamais une société nombreuse, quoi qu'elle fasse, ne pourra lancer une félicité égale sur tous les individus ; il y aura toujours une classe d'hommes moins fortunés. Alléger leurs privations, les en consoler, voilà tout ce qu'il est permis à la politique de faire, car elle ne peut pas changer la condition de l'homme. On demande aux lois le bonheur social, également répandu sur tous les citoyens ; les lois peuvent beaucoup, mais elles ne sau-

roient opérer des choses contradictoires.

Les jouissances des riches assurent parmi nous les jouissances des pauvres ; c'est-à-dire de ceux qui n'ont pas les mêmes moyens pour appeler autour d'eux certaines aisances, mais qui ne manquent jamais du nécessaire. Cette table où règne le superflu se débordera nécessairement : tous ces mets seront mangés ; ces meubles, dès qu'ils auront perdu leur éclat, descendront dans les classes subalternes. Toutes les créations du luxe circuleront et passeront de mains en mains. Les commodités de la vie suivent les rafinemens des artistes ; tous ces meubles seront occupés, rien ne sera perdu.

C'est au milieu des délices du luxe que naissent les idées les plus saines ; pourquoi ? C'est qu'il y a une réaction perpétuelle et cachée entre toutes les connoissances, et qu'il est impossible de perfectionner un art sans que toutes les connoissances humaines ne s'en ressentent plus ou moins. La félicité nationale dépend de la félicité de plusieurs particuliers ; il faut qu'ils jouissent pour qu'ils apprennent à faire jouir leurs semblables. Faites dispa-

roître ces avantages particuliers de la civilisation, la totalité des individus sera plus pauvre et plus malheureuse. Si l'on y prend garde, il est impossible que l'homme jouisse seul ; il faut qu'une partie de ses jouissances reflue nécessairement sur ce qui est autour de lui ; et voilà ce qui nous est arrivé. Notre luxe est raisonné ; il n'appartient point à l'orgueil, au faste, au misérable plaisir de la représentation ; il tient aux commodités de la vie : notre luxe n'est pas coûteux ; il ne s'égare pas au-delà des jouissances réelles ; et comme ce n'est pas la fantaisie qui ordonne ses formes, toutes sont pour l'aisance publique ; ce qui met peu de différence entre les plaisirs des citoyens, parce que tous peuvent aspirer à ces jouissances, qui sont devenues faciles et qui n'en sont pas moins fines et délicates : tout dépend de la perfection des arts ; lorsqu'ils nous ont préparé des voluptés innocentes, tout le monde en jouit à peu de frais ; et quand l'homme jouit (nous ne disons pas quand il abuse) il est nécessairement meilleur.

Notre caractère national nous porte à

nous occuper davantage du présent que de l'avenir : de tous temps les Français ont aimé à jouir ; ils ne ressemblent pas à ces tristes spéculateurs que la mort surprend au milieu de leurs inutiles économies ; or, plus les jouissances réelles sont faciles et multipliées, plus elles détruisent les fantaisies bizarres et le luxe d'opinion, et moins le revenu est lésé ; parce que ce qui tient à l'industrie nationale, se paye à la nation, et par conséquent ne ruine personne, vu la réaction perpétuelle des fortunes.

CHAPITRE LXXVI.

De certains nobles.

MAIS le plus beau triomphe politique que nous avons obtenu, c'est de nous être délivrés peu-à-peu de cette noblesse altière et dévorante, qui dans votre siècle avoit accaparé l'honneur, lequel doit être le partage de tous les citoyens.

Nous connoissons la noblesse des sentimens ou des pensées, celle des discours, celle des actions, sur-tout la noblesse de caractère; mais quant à la noblesse de parchemin, quant à ces hommes hautains et paresseux qui venoient vous dire : j'ai tant de quartiers, nous les avons répudiés.

Ne vous disoient-ils pas encore, avec une assurance hardie : les premiers emplois, les premières charges, les premières distinctions nous appartiennent exclusivement, les revenus de la monarchie sont à nous; car nous sommes bien au-dessus des autres citoyens; ils ont beau servir ou honorer la patrie, ils doivent rester dans

un rang subalterne ; c'est un peuple vulgaire, en comparaison de nous autres nobles. Nous ne faisons rien, il est vrai, mais telle est notre glorieuse prérogative. Nous assistons une fois dans notre vie à une bataille ; nous faisons, quand cela nous plaît, deux ou trois campagnes, et nous voilà faits, dès lors, pour tout obtenir. On ne doit rien nous refuser, et la roture qui a versé son sang à grands flots ne doit pas se trouver sur notre passage, parce qu'elle a été pétrie d'un limon tout différent. Tous ces roturiers sont nés pour être marqués de notre mépris, et ces vilains doivent obéir à nos volontés, fournir à nos besoins et satisfaire nos caprices.

Offensés de cet orgueil qui portoit réellement à faux, voyant que ces nobles, bouffis de leurs privilèges, avoient l'inhumanité d'avilir des êtres semblables à eux, nous frappâmes du dernier coup ces petits tyrans, dont l'insolence avoit justement indigné les autres ordres de l'Etat.

Ce mépris injuste fut puni d'un mépris juste ; on leur ôta ces prérogatives qui ne leur avoient été accordées que pour les attacher

attacher étroitement à la patrie, et non pour s'efforcer d'avilir un grand nombre de sujets dont le courage et les talens pouvoient lui devenir utiles.

Y avoit-il au monde quelque chose de plus ridicule que ce dédain affecté ? Et quoi de plus inéquitable que d'appuyer une existence sans mérite sur la vertu ou sur l'heureuse fortune de ses ancêtres ?

Ainsi cette race d'hommes orgueilleux, qui croyoient se déshonorer de communiquer avec des roturiers, qui abusant de quelques droits honteux attachés à leurs fiefs, auroient voulu réduire ou perpétuer dans l'esclavage des hommes utiles et laborieux, nous parurent des êtres foibles, ingrats, vicieux, pervers, mauvais et dangereux citoyens, ennemis de leurs semblables; et nous les traitâmes comme tels.

Leurs vices grossis encore par une vanité impertinente, furent mis en évidence, et tout le monde vit à nu leur déplorable système, qui tendoit à mépriser tout ce qui n'étoit pas eux, à posséder toutes les grâces, et à refuser aux autres le tribut d'estime qui leur étoit dû.

Ces nobles firent horreur, et leur système fut bientôt ruiné par ceux qui, consultant la raison et l'intérêt de l'Etat, s'enflammèrent d'une indignation légitime devant des hommes qui exigeoient tout-à-la-fois, les avantages de l'opulence, le respect d'autrui, les distinctions flatteuses, sans qu'on sût ce qu'ils rendoient, ou ce qu'ils vouloient rendre au peuple et à la patrie, pour cette considération exclusive et personnelle.

Ils eurent beau nous étaler leurs titres, et les archives vraies ou mensongères de leur antique et stérile vanité ; accoutumés à n'estimer les choses que ce qu'elles valent véritablement, occupés des citoyens généreux qui pouvoient faire notre gloire ou notre prospérité, nous brisâmes avec joie et d'un commun accord, cette disproportion qu'un préjugé condamnable et contagieux avoit établie. Nous le jugeâmes, ce préjugé, désavantageux à la patrie, fâcheux et incommode dans la société, frivole dans son principe, nuisible à la vraie vertu, et devant être à jamais effacé dans un gouvernement où la générosité, le

désintéressement, l'indépendance de l'ame, l'égalité de caractère, étoient par excellence les vertus nobles.

Il nous sembla que la bonté de l'homme, inhérente à sa nature, exigeoit qu'on proscrivît hautement des insensés, qui n'appeloient de belles actions que les leurs, et dont les cœurs pétris d'injustice et d'arrogance, n'admettoient aucune vertu, aucune dignité personnelle dans ce qu'ils appeloient la roture.

Méchans dans leur libre offensive, cruels à la chasse, oppresseurs dans les tribunaux, superbement dédaigneux dans nos foyers, ils n'avoient conservé que des préjugés barbares, enfans des siècles de férocité; prodigues de flatteries basses envers les dispensateurs des grâces, qu'ils assiégeoient, les mains ouvertes et insatiables, ils étoient injurieux et mordans dès que leur déraisonnable amour-propre étoit légérement offensé (*a*).

(*a*) Un gouverneur faisoit son entrée avec ses gardes, ses carrosses dorés, et tout l'étalage qui fait dépenser en un jour le revenu d'une année. Le gouverneur sembloit ce jour-là le roi de la

Ces hommes avoient imaginé qu'il n'y avoit de la gloire que pour eux, et la patrie

---

cité. Un beau repas l'attendoit à l'hôtel-de-ville, et l'on sait ce qu'est un repas ordonné par des échevins. Il jetoit, selon l'usage, pendant sa marche et à certains intervalles, quelques pièces de monnoie, et toute la populace de courir, d'environner ses équipages, de hurler, *vive Monseigneur*. Avoit-il prodigué ses largesses dans un carrefour, ce peuple avide se précipitoit dans de petites rues, pour se retrouver à un autre carrefour, où la main du gouverneur devoit s'ouvrir encore. Un courtisan qui étoit à une fenêtre, disoit : voyez cette vile canaille couverte de fange et de sueur; elle se roule dans la boue, en risque de se faire estropier pour ramasser des pièces de douze sous. Voyez ces malheureux! Ils ont l'œil en feu, le visage ensanglanté, les mains noires, et ils se déchirent entr'eux à qui ramassera ce qu'on leur jette. Sont-ce là des hommes? Le soir même le courtisan, lui trentième, courut en poste à la cour, et alla à la chasse avec le roi. Un gouvernement vaquoit, et c'étoit à qui signaleroit son zèle intéressé. Le courtisan, en voulant suivre la chasse, tomba vingt fois dans des fossés, s'ensanglanta les mains, se froissa une jambe, et pour comble de bonheur, un orage affreux étant survenu, il rentra au château, mouillé, percé jusqu'aux os, à peine reconnoissable et dans un état peu différent des polissons qu'il avoit vus le

étonnée de leurs fatigantes prétentions, demandoit ce qu'ils avoient fait pour elle que ses autres enfans n'eussent pas fait d'une manière bien plus désintéressée. On les voyoit, ces hommes avides, se précipiter sur tout ce qui pouvoit satisfaire leur cupidité, frapper, renverser autour d'eux; et la vertu honteuse et timide n'osoit parler de ses services, et alloit se cacher, tandis que leur nullité et leur arrogance marchoient tête levée.

Nous ne nous sommes pas soumis à des idées aussi fausses, aussi extravagantes;

---

matin. Au souper il fit vingt mensonges, et calomnia pour décréditer vingt de ses confrères, qui postuloient comme lui ce gouvernement; et les hurlemens à part, il fit précisément autour du dispensateur des grâces, ce que cette canaille avoit fait autour du carrosse. Mais nous demandons au lecteur sensé, qui fait le métier le plus vil, du malheureux affamé qui se baisse pour ramasser la valeur d'un pain, ou du riche, au-dessus du besoin, qui fait mille bassesses et joue le rôle d'un esclave pour avoir un peu plus d'or à dépenser, sans en savoir jouir? Comme aux yeux de la philosophie tout cela redevient de niveau!

nous n'avons pas péché contre *l'ordre* à ce point. Comme l'estime, les regards et la faveur des hommes sont des biens véritables, nous les avons ôtés à ces anciens usurpateurs, pour les reporter sur des plébéïens familiarisés avec l'exercice journalier de leur devoir. Nous avons méprisé des hommes qui avoient osé si long temps dédaigner leurs concitoyens. Ces nobles pleins d'eux-mêmes et vides des autres, rentrèrent dans le néant, dès qu'on se fut accoutumé à ne rendre des honneurs qu'à ceux qui avoient personnellement fait honneur à l'Etat. L'orgueil criminel des nobles parut bientôt dans tout son jour ; il étoit punissable, il fut puni ; et comme il dégénéroit en pitoyable vanité, il fut encore livré aux ris moqueurs. Des comédies bien philosophiques firent justice de cette fierté déplacée, de cette ostentation insoutenable, de cette arrogance insultante. Ces ballons enflés crevèrent de rage et de dépit de s'être vus dans un miroir fidèle. Cet orgueil avoit été forcé de se nourrir des erreurs et des foiblesses d'autrui ; il périt, parce que de saines lumières apprirent à

tous qu'un noble qui n'étoit que noble, étoit une médaille rouillée, une médaille de cuivre sans valeur, qui n'étoit bonne à rien et qu'il ne falloit pas même toucher.

CHAPITRE LXXVII.

Restauration.

Nous avons restitué aux mots, ainsi qu'aux hommes, une dignité égale. Il n'y a point de condition vile et méprisable parmi nous, pour peu qu'elle contribue à l'utilité publique. Il n'y a point non plus de mots réputés bas. Car si les mots ne sont autre chose que les signes représentatifs des idées, dès que les idées sont nécessaires, l'expression devient nécessaire.

La convention avoit décidé que telle ou telle expression seroit sublime, ou triviale. Une autre convention plus raisonnable a décidé que l'oreille ne seroit pas blessée d'un son plutôt que d'un autre. Les idées peuvent choquer, mais jamais les mots. Nous nous sommes même amusés à composer une langue, où tragédie signifie *farce*, grandeur *petitesse*, huitre *grand sultan*, poésie *inutilité*, médecin *ignorant*, etc.

Il n'y a point de mots vils, comme il n'y

a point de citoyens réputés bas (*a*). L'orgueil de chaque citoyen est ménagé. S'il y a inégalité dans les fortunes, elle ne passe point dans les mœurs, ni dans les manières. Un homme du peuple, quel qu'il soit, n'est jamais humilié par le ton du premier homme de la république. Point de faste, ni de hauteur dans l'expression de l'homme en place. Tous les individus sont contenus à l'extérieur dans la modération ; et passé les assemblées publiques, on a réprimé tout ce qui tendroit à annoncer de la différence entre les hommes. Le pauvre n'a à combattre que la pauvreté, et non le mépris de son semblable, mépris cent fois plus dur et plus insupportable. Le dernier laboureur se présente hardiment avec sa requête devant les premiers magistrats, et il est sûr d'être écouté. Nous respectons l'homme, afin qu'il se respecte comme citoyen, et qu'il ne s'avilisse point jusqu'à donner atteinte à des lois qui font sa tranquillité.

(*a*) Louis XIV, dit-on, n'a jamais adressé la parole sciemment à un roturier ; voilà de la grandeur!

Comme tout citoyen a la permission d'avoir son arsenal domestique, d'après les formes républicaines que nous avons adoptées, il compte tellement sur la modération du gouvernement, qu'il n'use point de son privilège, qu'il croiroit faire injure à l'administration que d'avoir chez lui des armes. Il sait que ses remontrances seront écoutées avec attention, et pesées avec sagesse. Il est dans une parfaite sécurité sur ses biens et sur la propriété de sa personne.

Dans les conditions civiles, les distinctions dépendent de l'estimation générale, qui fait une espèce de loi, et qui est fondée sur la raison la plus pure. Le roulier est plus estimé que l'ouvrier en modes, l'agriculteur plus que le publicain; car nous n'avons pas pu détruire cette plante parasite qui se mêle aux moissons. Le bouvier est plus considéré que le cocher, le charpentier plus que le scuplteur, l'arithméticien-arpenteur plus que le peintre, le manœuvre plus que le décorateur, le mécanicien plus que l'algébriste, le serrurier plus que le lapidaire.

Nous n'avons jamais pu concevoir ce que vouloit dire parmi vous, *immunités ecclésiastiques*. Nous avons aboli de pareils termes. Ceux qui partagent les droits et les avantages de la société, en doivent également partager les charges et les obligations ; le reste est pur sophisme. Des exemptions anciennement accordées, ne sont que des exceptions faites pour être modifiées ; et elles sont nulles, abusives, révocables, quand elles deviennent contraires au *droit naturel*, c'est à-dire, lorsqu'elles ne procurent pas au reste de la société un bien supérieur au mal qu'elles peuvent faire à plusieurs de ses membres, sur-tout lorsque ceux-ci portent le côté le plus lourd du fardeau des impôts, lequel, d'après le *droit naturel* (droit imprescriptible) doit être également réparti. Ce qui est évident.

Nous chérissons la religion, nous respectons infiniment son culte, nous le croyons nécessaire, utile, consolateur ; mais en vérité ce culte étoit cher, trop cher, exorbitamment cher. Jamais aucune nation sur le globe n'avoit payé

avec tant de prodigalité ses cérémonies religieuses.

Quoi, plus de trois cent mille ministres, sous différens titres et tous célibataires, desservoient les autels, priant Dieu pour vous, en disant le *bréviaire* ! N'étoit-ce pas là un clergé nombreux, trop nombreux ? Puis attribuer à ce clergé près de trois cent millions par an pour ses prières et quelques exhortations ! Ne pouvoit-on pas réduire, sans offenser Dieu ni la religion, cette somme prodigieuse ? Nous l'avons pensé ainsi en bons chrétiens, et nous ne concevons pas par quel miracle une si étonnante richesse a pu rester si long-temps dans un corps qui possédoit, *pour prier Dieu*, un revenu presque égal au tiers du produit total du territoire de la France.

Les particuliers payoient en impôts au monarque six cent millions ; le clergé venoit et prélevoit ensuite trois cent millions environ. Nous estimâmes que nous pouvions avoir des prélats à meilleur marché ; et quoique les vertus ecclésiastiques soient d'un prix inestimable, il ne falloit pas

cependant ruiner l'État pour les posséder, parce qu'après tout, le ciel achève là-haut leur récompense.

Nous savions qu'au moindre mot de réforme, le clergé jeteroit des clameurs hyperboliques ; qu'il soutiendroit que la dixme étoit de droit divin, que les richesses de l'église appartenoient à saint Pierre, et que tout ce qui s'écarteroit de ces principes porteroit le damnable caractère du calvinisme et de la philosophie.

Nous le laissâmes batailler avec la parole, et nous fîmes la réforme qui devenoit urgente ; car avec cet incroyable revenu, le clergé, au lieu de participer proportionnellement au fardeau des charges publiques, avoit peine à donner en contingent réel deux millions cinq cent mille livres.

Une lésion aussi énorme des deniers publics, appeloit certes une *restauration*, qui fit grand bien au royaume et soulagea la partie des cultivateurs qui payoient cette écrasante dixme, dont ils furent délivrés à jamais ; et ils en bénirent Dieu sans fâcher saint-Pierre.

Votre clergé *richissime* n'avoit point de dépenses obligées. Donc il ne dut pas paroître extraordinaire à la raison publique et nationale, qu'on revînt un peu sur l'aveuglement des siècles d'ignorance, sur une espèce d'usurpation, sur l'ineptie généreuse de ces bons Gaulois nos aïeux, qui, séduits et trompés, s'étoient dépouillés sans savoir ce qu'ils faisoient, ni ce qu'ils préparoient de maux à leurs descendans, sans songer à leurs besoins futurs, sans estimer enfin le tort irréparable que les générations suivantes alloient souffrir.

Il appartenoit à la justice, aux lumières de la philosophie, à l'intérêt général, et à la dignité même de la religion, qu'on fît rentrer dans des limites sages cette scandaleuse opulence, distribuée encore si inégalement, et qui n'appartenoit pas aux curés des campagnes, à des pasteurs utiles, mais à des évêques qui ne l'étoient pas.

C'est ce que nous avons fait; et nous avons eu l'applaudissement des nations voisines. Les états-généraux assemblés ont soumis cet ordre de citoyens à un régime nouveau, et ils conviennent aujourd'hui

qu'on a sagement agi, et que la prospérité de la France étoit intéressée à cette *restauration*.

Le tiers-état nous a bien secondés dans cette utile opération. Il s'étoit rétabli dans le rang qui lui appartenoit; il avoit fait revivre des droits antiques et non moins raisonnables, que l'ambition, l'ingratitude et l'ignorance avoient éteints, mais que la nature a rendus imprescriptibles.

Le tiers-état, vous le savez, avoit figuré dans les assemblées nationales; il a repris sa place, et cette classe a l'honneur, comme autrefois, d'être la première à dire son sentiment dans l'assemblée des états (*b*);

(*b*) Les premiers temps de notre histoire sont remplis de ces diètes, de ces assemblées générales de la nation française, et de leur grande autorité. C'est dans ces assemblées augustes qu'on faisoit de nouvelles lois, qu'on délibéroit de la guerre et de la paix, et généralement de tout ce qui intéressoit l'Etat. C'étoit encore dans ces diètes qu'on fixoit le jour et le lieu pour proclamer le nouveau roi. Son inauguration consistoit, dans les premiers temps, à le porter sur un *pavois*, c'est-à-dire sur un bouclier. On fit dans la suite plus de cérémonies : on

et qui peut mieux que *le tiers-état* connoître les facultés d'une province, déterminer la quantité d'impositions qu'elle est en état de supporter, les répartir avec plus d'égalité, veiller à la construction ou à l'entretien des chemins publics, si nécessaires pour le débouché de toute sorte de denrées; proposer de rendre ses rivières plus guéables pour faciliter une plus grande communication; parler enfin avec plus de force pour ce qui est le plus utile?

---

placa le monarque sur un trône, à la vue de tout le monde; mais le trône, ou siége royal, n'avoit ni bras, ni dossier, comme pour apprendre au nouveau roi qu'il devoit se soutenir lui même, et ne s'appuyer sur personne. Les diètes, l'oriflamme, les tournois, l'ancienne chevalerie, tout cela a disparu; mais les restes du gouvernement féodal nous tourmentent encore. L'autorité du monarque ne nous a pas entièrement affranchis des orgueilleuses prétentions de la noblesse. Quand on songe que notre gouvernement sort de la même source que le gouvernement anglais, qu'un de nos rois a signé la *grande chartre*, si précieuse à la nation anglaise, comme la base de ses droits et de sa liberté, on voudroit saisir le fil des événemens politiques, qui conduisent les peuples à des résultats si différens.

Nous

Nous avons aussi notre chambre des communes; c'est toujours celle dont les ressorts patriotiques donnent plus de mouvement aux affaires de l'Etat, dont les délibérations réunies font le plus de poids, et disposent mieux la nation à suivre ses résolutions.

Le peuple travailleur est plus utile à un Etat que ceux qui vivent dans l'oisiveté. On peut dire qu'il a aussi les idées les plus saines. Il va droit au but en prenant pour base l'utilité publique. Ses lumières sont sûres, parce qu'elles ne dégénèrent point en finesse, et ils disent aux nobles : *Vous ne vous trompez plus comme vos ancêtres, en prétendant à deux choses aussi opposées entre elles; au plaisir de la paresse et à la récompense de la vertu. La patrie nous a honorés en nous rendant nos droits à l'honneur, qui sembloit n'être institué que pour vous; et nous pouvons aujourd'hui conquérir, par nos travaux, la gloire qui accompagne la vertu; parce qu'on ne peut, au fond, ni la donner, ni la recevoir, et qu'il faut la composer soi-même, par des actions héroïques.*

CHAPITRE LXXVIII.

Canaux.

Les canaux sont un des plus grands ressorts de l'agriculture, du commerce, de la population. Possédez un vaste État, d'ailleurs riche et fertile, si toutes ses parties ne sont pas étroitement liées, si la chaîne du commerce intérieur est brisée ou interrompue, ce royaume, faute de communications, se desséchera bientôt, et cessera d'être florissant.

Les grands corps politiques exigent que les différentes provinces, et les plus éloignées, aient leurs jonctions, sans quoi ces provinces deviennent étrangères l'une à l'autre, et l'industrie des peuples périt par ces décourageans obstacles. Il faut lès lever; c'est à la force publique que ce grand devoir est confié. Il faut que le souverain acquitte, de préférence, cette première dette (*a*).

(*a*) Charlemagne s'est occupé des moyens de faire communiquer l'océan et la mer noire par le Rhin,

Chaque roi de France a mis successivement sa gloire à creuser quelque canal de navigation ; l'un a resserré un fleuve par des levées, l'autre a construit des aqueducs pour l'arrosement des terrains arides ; celui-ci a facilité l'écoulement des eaux, pour la fertilité de la terre et la salubrité de l'air. Ces souverains ont immortalisé ainsi leurs noms. Créateurs de grandes choses (autant qu'il est donné aux hommes de l'être), la puissance publique est devenue entre leurs mains, l'objet des hommages de la postérité.

Par ces moyens généraux, la force du royaume s'est accrue, et le commerce est monté au plus haut degré de splendeur ; or, nous entendons par commerce, celui qui fait naître la plus grande quantité de denrées de première nécessité.

---

la rivière d'Almutz et le Danube. Henri IV a commencé le canal de Briare, et le fameux canal de Languedoc a été entrepris sous Louis XIV.

Plusieurs souverains ont essayé de joindre la mer rouge à la méditerranée ; il faut des rois puissans pour tous ces grands ouvrages ; c'est à eux que cette gloire appartient.

La Picardie, le Berri, la Bourgogne, l'aride Provence, demandoient à grands cris des jonctions tant de fois proposées. Les canaux n'ont plus laissé de déserts dans le sein de la France, et des peuplades misérables sur un sol appauvri.

Vous aviez déjà beaucoup tenté. Nous avons admiré la main de *Riquet*, lorsqu'il ordonna aux bateaux de monter sur les montagnes, d'en redescendre, de pénétrer dans les entrailles de la terre, de reparoître au jour, d'aller d'une mer à l'autre.

Votre canal de Picardie nous a étonnés, ainsi que sur la Manche votre port entiérement créé et capable de recevoir les vaisseaux de haut bord.

Nous rendons justice à vos travaux; vous aviez jeté l'Auron dans l'Yèvre, et l'Yèvre dans la Loire; nous, nous avons réuni le Rhône, le Var, la Loire, la Garonne et la Seine. L'Escaut communique avec la Meuse. Nos marchandises vont de Lyon en Provence, sans passer par les bouches dangereuses du Rhône. Au lieu de guerroyer, nous avons adopté

ces projets patriotiques, qui n'ont demandé que des ingénieurs et du temps.

Nous avons épuisé ensuite, par des saignées, ces rivières errantes et folles, dont les flots dévastateurs dépossédoient les paysans de leurs patrimoines héréditaires. Nous avons forcé ces rivières vagabondes à couler pour la prospérité publique; nous avons rendu à l'homme, à l'agriculture, à la France, ces marais à moitié desséchés. Les canaux sont le lien des peuples, la source, la fécondité, l'ornement de la terre. Si tel canal n'est pas navigable, il sert du moins à l'irrigation des prairies, à leur porter la vie et la fraîcheur; et les propriétaires riverains, qui sont tenus de curer ces canaux, couvrent d'un excellent terreau le sol de leurs héritages.

Nous aimons ces travaux hardis, et nous honorons en même temps les ingénieurs; car nous les regardons comme les auteurs par excellence, comme ceux dont l'invention fait des conquêtes utiles et grandes sur la nature. Sous leur compas, le fleuve fougueux devient canal docile; les rochers

tombent et s'applanissent, les rocs sont percés, et les eaux passent sous leurs obscures voûtes. Les torrens divisés n'ont plus que l'action nécessaire, et sont soumis à la loi du niveau. L'inégalité des terres obéit à leurs ordres; les aqueducs s'élèvent; mille rigoles, dérivées des canaux, abreuvent les prés, les vergers, et portent par-tout l'abondance et la vie.

Voilà de quelle manière l'ingénieur habile recompose le sol, et établit des communications utiles que les élémens respectent. Le fleuve artificiel monte, redescend sous ses lois, et féconde les plaines qu'il traverse. Tout s'embellit sur son cours, et l'artiste, soit en maîtrisant, soit en corrigeant la nature, prolonge ses bienfaits à l'infini. La consommation, la réproduction, et conséquemment la prospérité nationale, naît et ne peut naître que de la circulation; mais vous concevez bien que nous n'avons pas partagé votre incroyable délire, lorsqu'oubliant les premiers principes d'administration, vous aviez eu la sottise et l'extravagance d''assujettir à une taxe les productions de l'intérieur du

royaume, pour passer d'une province à une autre province, comme si toutes deux n'appartenoient pas au même souverain; et vous aviez commis cette insigne faute politique, parce qu'une compagnie avoit acheté, à votre détriment, ce droit ridicule, et défendoit toute exportation.

N'aviez-vous pas encore accordé un privilége exclusif à Marseille pour le commerce du Levant, au préjudice des autres villes du royaume? Nous avons peine à en croire nos yeux, quand nous lisons cette foule d'édits, qui, au lieu de dire, *car telle est notre justice*, prononcent, *car tel est notre plaisir;* c'est un grand plaisir que d'être juste, nous l'avouerons; or, si on l'entendoit ainsi des deux côtés, nous avons tort dans cette remarque.

CHAPITRE LXXIX.

Juifs.

Nous avons eu en Europe un moment d'alarmes que vous n'aviez pas su prévoir; et nous osons même dire que vous n'aviez jamais tourné vos idées de ce côté-là.

Il est des étrangers que l'intérêt, les mœurs, l'opiniâtreté et le culte tiennent à jamais séparés des autres nations de la terre; leur nombre étoit grand et leur dispersion empêchoit qu'on y fît une attention sérieuse.

Bien plus nombreux au dix-huitième siècle qu'ils ne l'étoient autrefois dans le pays de Chanaam, ils avoient pullulé parmi les nations de l'Europe, et les prodigieux essains de ce peuple dispersé couvroient la terre entière.

Ce peuple mu par un fanatisme particulier, inviolablement attaché à ses usages, ennemi né de tout ce qui n'étoit pas lui, n'ayant jamais pu s'infondre avec aucune nation, avoit à venger de longues et antiques injures. La persécution n'avoit fait que

rendre son caractère plus opiniâtre. Réduit à courir de terres en terres, de mers en mers, au défaut de la force, il avoit appelé à son secours les ruses artificieuses du commerce, et les bénéfices voilés d'une usure journalière. Il s'étoit amalgamé, sans aucun attachement, avec tous les gouvernemens, suivant toujours le parti du plus fort, et l'argent qu'il gagnoit le consoloit de l'opprobre et des vexations.

Prodigieusement accrûs par leur ligue étroite, par leur croyance, par leurs coutumes qui les séparoient des autres hommes, reconnoissant tout prince victorieux, et attachés au char de l'heureuse fortune, les Juifs, indifféremment soumis à tout monarque, tenoient entre leurs mains, dans plusieurs États et dans plusieurs villes, presque toutes les richesses du pays. On en comptoit déjà de votre temps, trois millions en Pologne, et dans les provinces qui en dépendoient.

Instrumens vils, mais utiles à quelques gouvernemens relâchés (*a*), on ne confis-

(*a*) On leur doit l'invention des lettres de change,

quoit plus leurs biens, comme on avoit fait jadis avec une injustice révoltante. On n'exerçoit plus contre eux ces cruautés qui ont déshonoré la mémoire de tant de princes chrétiens. Mais ces Juifs se souvenoient qu'on s'étoit joué d'eux dans presque tous les siècles, qu'on les avoit chassés de tel royaume, puisqu'on les y avoit laissé rentrer pour de l'argent. Martyrs perpétuels de leur croyance, constamment dévoués à leur vieille religion, ne combattant jamais, et se mariant très-jeunes, adonnés au commerce, ils prirent un accroissement presque surnaturel sous le mépris des nations, qui devinrent si tolérantes à leur égard, qu'ils crurent enfin qu'il étoit temps de ressusciter la loi mosaïque, et de l'annoncer à l'univers par

---

qui protège le commerce contre toute violence, qui le maintient dans toutes les parties du monde; mais aussi depuis cette invention, le négociant, l'homme riche, n'ont plus de patrie; ils transportent leur fortune où bon leur semble; et le cosmopolite, qui a tous les moyens de faire écouler ses richesses, n'enfante et ne nourrit aucune idée généreuse ou patriotique.

tous les moyens que leur donnoit une grande opulence à la suite de leur genre de vie sobre, appliquée et austère.

Les politiques sensés n'avoient pas su prévoir les suites fâcheuses que pouvoit avoir l'explosion soudaine d'un peuple nombreux et inflexible dans ses opinions, dont les idées contrastant fortement avec celles des autres peuples, devenoient cruelles et fanatiques dès qu'il s'agissoit de leur loi et des promesses pompeuses, qui remontoient à l'origine du monde; car la terre leur appartenoit, et les autres peuples n'étoient à leurs yeux que des usurpateurs.

Les Juifs se regardant comme un peuple antérieur aux Chrétiens, et créés pour les subjuguer, se réunirent sous un chef auquel ils attribuèrent soudain tout le merveilleux fait pour ébranler les imaginations, et les disposer aux révolutions les plus grandes et les plus extraordinaires.

Il composoit alors en Europe une multitude éparse, qui pouvoit monter à douze millions d'individus; et les Juifs répandus dans l'Occident, en Afrique, à la Chine,

et même dans les parties intérieures de l'Amérique, accourant, ou envoyant leurs secours, la première irruption fut violente : il fallut réparer l'invigilance politique des siècles précédens, et nous eûmes besoin de sagesse, de constance et de fermeté, pour décomposer ce fanatisme ardent, pour appaiser cette fermentation dangereuse, et réduire les Juifs, comme ci-devant, à gagner leur vie dans une tranquillité absolue.

Ils avoient travaillé dans tous les siècles, et dans tous les instans, avec la soif de la cupidité et l'ardeur que donne l'insouciance pour tout autre objet. Toujours avides, toujours heureux en spéculations basses ou intéressées, grossissant éternellement leur bourse, leurs énormes richesses leur avoient donné une audace fanatique, et le titre de *Roi des Juifs*, donné à un ambitieux, avoit occasionné un orage politique, dont les secousses ne laissèrent pas que de nous inquiéter. Nous ne voulions pas répandre beaucoup de sang, et ce peuple, de son côté, étoit disposé à renouveler toutes les horreurs

qu'offre son histoire, et dont il a été l'agent ou la victime.

Vous aviez laissé dormir ce ferment, qui pénétroit en silence tous les pays de l'Europe où règne le commerce; ce ferment s'est développé d'une manière presque inattendue. Il a fallu user d'un moyen décisif pour réprimer la superstition féroce de plusieurs d'entre eux, qui, à force de répéter depuis trois mille ans que la terre leur appartenoit, étoient venus à bout de se le persuader à eux-mêmes. L'ardente opiniâtreté de ce peuple reparut de nouveau avec tout le cortège de ses vices intolérans; on n'avoit vu que son extrême avarice; sa fureur nous épouvanta, car on eût dit qu'il n'auroit voulu laisser subsister sur le globe, d'autres hommes que les croyans attachés à la loi de Moïse.

Vos ancêtres les avoient traités cruellement, tandis que le christianisme et que la raison condamnoient également ces proscriptions sévères et violentes; mais vous, oubliant à votre tour les vices inhérens à ce peuple, fermant les yeux sur sa corruption morale et profonde, sur sa doc-

trine détestable, sur la haine aveugle et invétérée qu'il portoit aux autres nations, vous n'aviez pas deviné que tôt ou tard son ancien caractère perceroit, et qu'il y avoit quelque danger à ne pas mieux surveiller une nation fanatique, avide et cruelle, qui abuseroit tout-à-la fois de ses idées religieuses et des nôtres, c'est-à-dire, de notre douceur et de notre humanité, pour provoquer enfin notre vengeance, en même temps que la résurrection de plusieurs lois, trop légèrement mises en oubli, vu leur opposition constante aux mœurs générales (*b*).

(*b*) Le peuple Juif est presque le seul qui ait conservé l'adoration d'un être unique, incréé, éternel, sans mélange dogmatique. Quel dommage qu'une religion si pure, si auguste dans son origine, ait été défigurée; que le peuple le plus sage en morale, ait été le plus odieux par son fanatisme, et qu'il ait rendu méprisable un nom qu'un culte antique et sacré auroit pu rendre respectable à toute la terre! Au reste, les Juifs ont ils été méprisables, parce qu'ils furent méprisés, ou bien leur profession méprisée les a-t-elle rendus méprisables pendant le cours de tant de siècles? Le vrai résultat, c'est qu'ils n'au-

CHAPITRE LXXX.

Armées.

Ce dont nous pouvons nous vanter et nous glorifier, c'est d'avoir trouvé enfin le secret de diminuer les crimes de la guerre, et en général, nous avons recueilli les fruits de notre amour pour l'humanité, car nous avons joui d'une paix assez durable; elle a régné quelquefois pendant un siècle.

Tous ces grands corps militaires qui fatiguoient jadis l'Europe, tous ces soldats armés qui agissoient les uns contre les autres, ces constitutions militaires si mal calculées qui s'imitoient réciproquement et ruinoient l'État, qui enlevoient enfin à la population la plus belle espèce d'homme; ce système destructeur en tous sens a changé depuis trois siècles.

roient pas été proscrits sans cesse de chaque pays, si l'avarice, la dureté et la mauvaise foi n'avoient pas formé la base de leur caractére indélébile.

Mais comme les secousses politiques sont quelquefois inévitables, et que les États peuvent être considérés comme des masses qui s'ébranlent et qui se heurtent, il nous a fallu être sur la défensive en cas de besoin. Nous avons un corps d'armée peu nombreux; car à quoi servoit ce grand nombre de soldats? C'est l'esprit militaire qui enfante les armées invincibles.

Ces puissances qui traînoient avec elles jusqu'à *six cents pièces* de canon, s'affaissoient sous leur propre mouvement nécessairement déréglé. S'il faut des soldats, il faut qu'ils soient vaillans, robustes, intrépides. Quand les armées sont immenses, les attirails, les embarras, les détails de la subsistance, le munitionnaire en compliquant le systême, font de l'art militaire un jeu de hasard, et les travaux trop multipliés rendent nulle la science du général.

Dans nos armées tout est nerf; c'est un corps agile et musculeux dans tous ses points. Nos soldats ne sont plus un ramas des dernières classes de la société, qui embrassent par famine la profession des armes

et

et qui ont balancé entre le métier de soldat et celui de brigand.

Vos soldats, dit-on, étoient méprisés par vos valets, qui s'estimoient fort au-dessus d'eux, comme étant mieux habillés, mieux nourris et bien moins maltraités. On ne voit plus parmi nous ces hommes traînés de force dans les combats, qui jettent des cris douloureux dès que le sort les nomme défenseurs de la patrie, ni ces parens qui poussent des clameurs lamentables, comme si on menoit leurs enfans au supplice (*a*).

Des armées immenses dévorent les États, et ne marchent que pour peupler les hôpitaux et engraisser les sillons d'une terre ennemie. L'extension démésurée de ces

(*a*) Dans les beaux temps de la république Romaine, on ne choisissoit pour soldats que des hommes exempts de mauvaises mœurs, au-dessus de l'indigence, et qui tenant à l'État par quelque propriété, donnoient, pour ainsi dire, un gage de leur fidélité.

Ce fut Marius qui le premier appela sous ses drapeaux la lie de l'Empire, c'est-à-dire, ce ramas d'hommes à qui il est indifférent d'être brigands ou soldats.

colosses les rend difficiles à mouvoir. Les vivriers et les infirmiers forment eux-mêmes un régiment, et ces machines compliquées présentent toujours un plus large flanc aux désastres.

Une armée peu nombreuse, mais choisie, éprouvée, exercée, devient une arme prompte et subtile, qui se meut avec vîtesse, qui coûte moins à nourrir, et qui perce par-tout; tandis que l'inertie enchaîne les grandes armées, et que mécontentes et découragées au premier revers, ces masses se rompent d'elles-mêmes à proportion de leur multitude.

Nous n'avons pas plus de quarante mille hommes; mais chaque soldat est un héros. Ils combattent à l'arme blanche, et ils vont chercher l'ennemi au sein de ses fortifications. Nous pouvons compter des miracles en ce genre. L'artillerie est beaucoup, mais le courage est encore au-dessus. Moins de mathématiques et plus de bravoure exaltée par l'honneur.

Quand nous sommes obligés de faire la guerre, nous le disons en gémisssant, nous la faisons d'une manière terrible et prompte;

nous ne connoissons point de temporisation ; nous allons droit au but, qui est de faire à notre ennemi le plus grand mal possible, afin de l'amener à la paix.

Lorsqu'une fois la guerre est déclarée, les démarches lentes et timides sont mal vues, dangereuses, et ne font que prolonger les malheurs de la guerre. La guerre entraîne avec elle tant de maux de toute espèce, qu'il faut sans doute qu'elle ait le but de ramener promptement la paix pour justifier toutes les calamités qui en sont inséparables. Ainsi tout ce qui tend à rendre la guerre décisive, est légitimé par l'importance du retour de la paix (*b*).

Nous ne divisons pas nos forces, nous

(*b*) Le sang des hommes seroit épargné, si lorsque deux nations sont dans un état de guerre ouverte, au lieu de se ménager réciproquement et de se faire des politesses, elles employoient les moyens les plus prompts et les plus énergiques pour rétablir la concorde. Pourquoi les grandes nations feroient-elles pendant la paix des dépenses énormes, si ce n'étoit pour frapper à propos un grand coup, pour rétablir vigoureusement le droit des nations, et pour venger les injures faites à un gouvernement.

les portons toutes sur un même point ; nous frappons un coup violent, afin de n'être pas obligés d'y revenir une seconde fois. Nous devançons, nous prévenons l'ennemi, et nous faisons cesser les horreurs de la guerre, en annonçant que nous la regardons comme une opération terrible, mais nécessaire, où il faut couper, trancher, tailler pour guérir.

Ce système expéditif abrége les désastres et laisse un souvenir redoutable qui fait frémir les nations au seul nom de la guerre ; car la plus horrible n'est pas celle qui commence avec vigueur, mais celle qui fait couler goutte à goutte le sang des hommes, et qui se prolonge pendant sept à huit campagnes, comme de votre temps.

Si dans votre longue et cruelle guerre de mil sept cent cinquante-sept, les armées françaises eussent ravagé l'électorat d'Hanovre, ainsi que les États du roi de Prusse et ceux de ses alliés ; si au lieu de perdre un temps infini sur le Bas-Veser et auprès d'Halberstad, elles avoient dévasté tout-à-coup les villes et les campagnes, et amené en France tous les chevaux et les bestiaux

du pays, la paix auroit été conclue dès la première année. On eût ôté des moyens de subsistance à des armées qui se sont aguerries peu-à-peu, et qui ensuite ont été capables de balancer, et même d'anéantir la supériorité incontestable des armées françaises en Allemagne.

Par ce système de guerre (prompt et véhément), la France auroit épargné une foule de revers, nés les uns des autres; elle n'auroit pas vu naître à leur suite ces édits bursaux, qui livrant le royaume à la merci des gens de finance et à leur rapacité (*c*),

(*c*) N'est-il pas prouvé que les plus grandes fortunes qui existent de nos jours viennent de ceux qui ont eu quelque part au maniement des finances?

Les financiers se trouvent nécessairement liés avec les plus grandes affaires de l'Etat. Cela ne change-t-il pas l'ordre des choses, relativement au système de la monarchie? Les peuples demandoient la régie. Le monarque a mieux aimé le contrat. Vous trouverez un bureau des fermes dans chaque bourg, et la compagnie tient école dans la capitale du royaume, de l'art de pressurer le peuple.

Les sommes qui constituent le revenu du roi, n'entrent point au trésor royal, elles se précipitent tout-à-coup vers les charges de la couronne; ce

ravagèrent les fortunes particulières, et corrompirent des maximes jusqu'alors respectées.

Si dans la guerre pour la liberté des colonies Anglo-Américaines, où vous cherchâtes à vous venger de l'orgueil de l'Angleterre, vous eussiez réalisé le projet (tant de fois formé) d'une invasion dans la Grande-Bretagne, au lieu de courir les mers vaguement et de vous aheurter au rocher de Gibraltar (*d*) (que vous auriez

---

qu'on appelle le trésor royal, est presque une chimère.

Un chef de muletiers donne des fêtes aux généraux de l'armée. Un munitionnaire dépense plus lui seul, que tous les brigadiers généraux. Le commis des vivres achète un château, et après deux campagnes, il habite sa terre; et ce qu'il y a de plus incroyable, c'est que c'est avec l'argent du trésor royal, que le munitionnaire a fourni l'armée.

(*d*) Dans une espèce de gazette imprimée en 1756, on lit ces mots : l'Espagne a entre les mains un projet infaillible pour prendre Gibraltar, que l'Anglais croit inattaquable; cette erreur est si grande, qu'on ne peut attribuer les délais de la conquête de cette place, qu'à la modération de l'Espagne; cette puissance n'a qu'à établir une

pu prendre dans la Jamaïque) ; ce projet terrible, sérieusement conçu, auroit épouvanté vos ennemis. La menace seule avoit jeté la plus profonde terreur dans un pays dépourvu de forteresses et de troupes réglées : vous auriez pu échouer ; mais quand le succès n'eût pas été complet, la nation anglaise auroit frémi dans toutes ses fibres et fibrilles, et vous auriez donné à ce peuple une leçon nécessaire qui auroit imprimé, enfin, dans son cerveau la très-grande supériorité de la France, quand elle

---

école d'artillerie vis-à-vis Gibraltar, et décider qu'elle y restera jusqu'au moment qu'il ne sera plus. En supposant qu'il faille pendant huit mois jeter dans cette place huit cens comminges par jour, nous trouvons une dépense bien médiocre pour l'anéantir ; deux cent mille bombes doivent suffire pour cette opération ; c'est un objet de deux cent mille louis, en cavant au plus fort ; pareille somme pour payer l'extraordinaire de l'armée qui formera ce siège : le tout ne se monte qu'à huit millions huit cent mille livres au plus pour la destruction de ce boulevard. »

Il est curieux, je pense, de rapprocher ces phrases imprimées en 1756, de ce qui s'est passé en 1784, aux yeux de toute l'Europe.

voudra user complètement de toutes ses forces.

Plus l'Angleterre chérit sa liberté, plus elle auroit tremblé de l'attaque soudaine, au point peut-être d'en perdre le jugement par la chaleur même de son patriotisme. Comme cette nation avoit beaucoup à perdre de la moindre atteinte portée au centre de ses forces vitales, l'effroi auroit multiplié les dangers, et le courage du désespoir se fût avenglé lui-même; car plus la patrie est chère, moins on sait la défendre dans ses grandes calamités; et quand le péril est immense, il trouble à coup sûr les idées républicaines.

Le pavillon Britannique, jadis si hautain, ne règne plus despotiquement sur cette mer qui baigne de ses flots les côtes de nos provinces. Le port de Cherbourg, signal de l'abaissement de l'Angleterre, a restitué à la France ses avantages et ses ressources naturelles.

Mais notre politique n'est pas d'entretenir un état militaire considérable, qui nous coûteroit énormément en hommes et en argent, qui mineroit notre population et

qui établiroit dans nos finances un état de confusion et de désordre ; Dieu nous en garde.

Le rôle de la France est aujourd'hui celui d'un gouvernement noble, généreux et modéré ; nos richesses naturelles et intarissables, nos ressources multipliées, notre industrie constante ont établi et maintenu notre prépondérance. Nous sommes jaloux de la considération générale, nous rejetons les moyens injustes et malhonnêtes ; mais dès que nous sommes provoqués, insultés, la foudre n'est pas plus prompte que le jet de nos soldats. Ils en méritent tous le nom, ils s'honorent de marcher sous les enseignes de la patrie, et de lui offrir le généreux sacrifice de leur sang. Ils s'élancent, parce que nous avons trouvé le grand art d'exalter les cœurs et de transformer la bravoure en ivresse de gloire : ce principe d'énergie et de grandeur se déploie dans ces occasions importantes ; et ces soldats chez qui on a respecté la vertu guerrière et l'honneur, son premier mobile, ne reviennent s'exposer à nos regards, qu'après avoir terminé la guerre par une paix solide et glorieuse.

Le système d'attaque est notre système favori. Nous portons toujours le théâtre de la guerre chez notre ennemi ; en débutant ainsi, nous lui prouvons qu'il n'y aura ni repos, ni trève. Et c'est en offrant la guerre sous les couleurs qui la font détester, qu'on a horreur du monstre, et qu'on cherche à mettre un terme prompt à ses épouvantables fureurs.

Vous pensez bien que de tels soldats ne sont pas menés avec le bâton au temple de la gloire. Cette discipline abjecte et barbare introduite chez les Français par un ministre ex-jésuite, étoit seule capable de briser le ressort national (*e*), d'anéantir la bravoure

(*e*) Le bâton ou plat de sabre (ce qui est bien la même chose) convient au peuple Allemand, ou à tel autre qui craint le mal que fait le coup ; mais une nation fière et douce qui ne craint que la honte du coup, n'est-ce point l'avilir gratuitement que de la soumettre à un châtiment que n'endure pas le dernier des valets ! Il falloit respecter cet heureux préjugé, auquel tenoit le noble sentiment de l'héroïsme. Un dos battu n'offre plus sa poitrine à l'ennemi avec le même courage. Le dévouement tient à un enthousiasme belliqueux ; et qui marche au-devant de la mort, ne doit pas être frappé en ca-

en détruisant un sentiment respectable, source de plusieurs vertus et qui ne permet pas à un Français d'endurer toute marque de mépris, mais qui lui ordonne au contraire d'abandonner sa vie plutôt que son honneur.

Ces marques honorifiques affectées aux militaires, nous ne les avons pas prodiguées pour en affoiblir mal-adroitement l'auguste empreinte. Cette récompense du mérite guerrier ne s'égare point jusqu'à descendre sur des hommes qui, loin des périls de la guerre, devoient parmi vous à la faveur, un attribut dont ils n'osoient avouer l'origine.

Nous prodiguons encore moins les titres *d'officiers généraux*. Cette surabondance anéantissoit la constitution militaire, laissoit les grades inférieurs sans espoir, et tandis que les hommes supérieurs dans la guerre étoient très-rares, les titres d'honneur étoient follement prodigués. Quoi,

---

clave. Pourquoi vouloir faire du Français une machine allemande? Est-ce parce que le caporal *Schlag* aura dit que cela étoit facile?

la richesse donnoit le commandement ! Quoi, la richesse passoit avant les services réels! Quoi, il y avoit presque autant d'officiers que de soldats ! Cela nous paroît vraiment incompréhensible.

Mais ce qui nous a indignés le plus dans votre histoire, c'est de voir vos officiers généraux traîner le luxe de la table jusqu'à la tranchée, vouloir un festin sur un champ de bataille ; et tandis que le soldat mangeoit un pain grossier, se faire servir des ragoûts dans de la vaisselle plate. La tête du général étoit beaucoup plus embarrassée des marmites que des boulets, et des cuisiniers que de ses dragons. L'officier gourmand secouoit la tête et entroit en colère sous la tente, dès qu'il ne retrouvoit pas près d'une batterie de canon, une table servie et décorée : il lui falloit, au milieu des drapeaux, des fusils et des piques, les commodités ruineuses que le faste étale dans les villes. Et comment pouviez-vous suffire à cette extravagante consommation? Que de magasins ! Que de convois ! Que de dépenses excessives ! Que de temps perdu ! Quel appât pour l'ennemi ! Les

officiers généraux sembloient n'être venus à l'armée que pour y manger délicatement, et ils paroissoient n'être sous les armes, que pour protéger les provisions et sauver la cuisine (*f*).

Parmi nous, la frugalité, ce mot que vos militaires avoient rayé de leur code, a reparu dans le nôtre. Nos armées subsistent sans dévorer en huit jours ce qui peut les nourrir six mois. Nous évitons par cette vie sobre de grands désastres, comme pillage, surprise, etc. Le temps que vos officiers généraux donnoient à la table et à une pénible digestion, ces momens précieux qui quelquefois décident des destinées du royaume, sont employés à l'application qu'exige le métier important de la guerre. Il commande une vigilance éco-

(*f*) Tandis qu'ils vivent dans les festins, comme pour s'abandonner à des distractions riantes sur le sort des combats, le malheureux fantassin, maraudeur par nécessité, est pendu pour un chou. L'embonpoint des officiers contraste avec la disette et la maigreur du soldat, qui voit de loin la grasse fumée des cuisines, tandis qu'il va se plonger, le ventre creux, dans la fumée de l'artillerie ennemie.

nomique ; et lorsqu'on a entre ses mains, le salut et la gloire de l'Etat, est-ce le temps de vouloir goûter les délices qui appartiennent à la paix dans le sein paisible des villes délivrées du fer de l'ennemi (*g*) ?

(*g*) L'état militaire soutient l'état monarchique, mais c'est aussi son plus grand ennemi. Il faut perpétuer les prérogatives accordées aux gens de guerre ; il faut les soudoyer d'une manière coûteuse ; il faut enfin les contenir et les caresser tout-à-la-fois.

La cour Ottomane ayant manqué d'équilibre, a tenté inutilement de réprimer l'audace des janissaires. Le rôle qu'ont joué les soldats prétoriens, doit constamment alarmer les Etats dont la force nationale seroit absolument fondée sur l'état militaire. Mais l'union des diverses principes qui veillent à ce que le corps militaire ne soit pas coupé en deux, me paroit ce qu'il y a de mieux combiné dans les gouvernemens modernes. C'est une opposition savante, et une fonte imperceptible. La politique en ce sens est un chef-d'œuvre. Cet art m'a souvent fait rêver ; il triomphe aujourd'hui de manière qu'il corrige à l'instant les moindres dérivations, et cette science (utile ou fatale) ne fut jamais mieux perfectionnée que de nos jours. Toutes les révolutions politiques sont dues aux hommes qui ont trouvé le secret (par réflexion ou par hasard) de couper subitement en deux le corps militaire ;

CHAPITRE LXXXI.

Versailles (*a*).

J'ARRIVE, je cherche des yeux ce palais superbe d'où partoient les destinées de

mais cette scission est impraticable aujourd'hui, vu la force d'adhérence que la politique moderne a su imprimer à toutes les parties du corps militaire; et c'est ce que nos devanciers ne connoissoient pas aussi parfaitement que nous. Il faut avouer en même temps que la découverte de la poudre à canon, a mis une énorme différence entre les diverses insurrections, si on compare les modernes aux anciennes, où le fer croisoit le fer, et décidoit seul la querelle.

(*a*) Jusqu'où ne vont pas les excès de la flatterie! Ici l'on veut persuader à Alexandre, que les mouches nourries de son sang héroïque, deviennent plus vaillantes et piquent plus vigoureusement. Là, on proteste à Adrien qu'on a vu l'ame d'Antinoüs, prendre sa place dans le ciel comme un astre nouveau. Un courtisan voyant Démétrius fort enrhumé, le louoit de tousser et de cracher avec harmonie. Enfin Boileau a dit à Louis XIV:

Et qui seul sans ministre, à l'exemple des dieux,
Connois tout par toi-même, et vois tout par tes yeux.

Louis XIV sans ministre! cela est fort: on reconnoît bien là le versificateur qui fourroit ou effaçoit

plusieurs nations. Quelle surprise ! Je n'aperçus que des débris, des murs entr'ouverts, des statues mutilées ; quelques portiques à moitié renversés laissoient entrevoir une idée confuse de son antique magnificence (*b*) : je marchois sur ces

---

des noms dans ses ouvrages satyriques, à mesure qu'il s'étoit brouillé, ou qu'il s'étoit réconcilié avec ceux qui les portoient.

Le foible Mecène eut un beau moment dans sa vie, et qui seul l'emporte sur le bien qu'il fit aux poëtes de son temps. Un jour Auguste, en jugeant des causes criminelles, commençoit à se laisser emporter aux calomnies des accusateurs. Mecène arrive sur ces entrefaites, et ne pouvant fendre la presse, il lui envoya, de main en main, ce fameux billet : *surge, carnifex*. Quel style noble et hardi ! Mecène étoit véritablement attaché à la personne de l'empereur, et non à sa faveur. Il est plus heureux d'avoir un tel ami, que de posséder l'empire du monde.

(*b*) Louis XIV brûla de sa main les comptes de dépenses du château de Versailles et dépendances, afin qu'il n'en restât aucune trace. Il fut épouvanté le premier du *total* effroyable. Qui calculera, qui osera calculer tout l'argent que le peuple, en France, a donné au trône, depuis cent cinquante années seulement ?

ruines,

ruines, lorsque je fis rencontre d'un vieillard assis sur le chapiteau d'une colonne. « Oh ! lui dis-je, qu'est devenu ce vaste » palais ? — Il est tombé ! — Comment ? » — Il s'est écroulé sur lui-même. Un » homme dans son orgueil impatient a » voulu forcer ici la nature, il a précipité » édifices sur édifices ; avide de jouir dans » sa volonté capricieuse, il a fatigué des » milliers de ses sujets. Ici est venu s'engloutir tout l'argent du royaume. Ici a » coulé un fleuve de larmes pour composer » ces bassins dont il ne reste aucuns vestiges. Voilà ce qui subsiste de ce colosse » orgueilleux et fragile, qu'un million de » mains avoient élevé avec tant d'efforts. » Ce palais péchoit par ses fondemens ; il » étoit l'image de la grandeur de celui qui » l'avoit bâti (*c*). Les rois ses successeurs,

(*c*) On loue ces magnifiques spectacles donnés au peuple Romain. On veut inférer de là la grandeur de ce peuple. Il fut malheureux dès qu'il commença à voir ces fêtes fastueuses où étoit prodigué le fruit de ses victoires. Qui bâtit ces cirques, les théâtres, les thermes ? Qui creusa les lacs artificiels où toute une flotte manœuvroit comme en

» ont été obligés de fuir, de peur d'être » écrasés. Puissent ces ruines éloquentes » crier à tous les souverains, que ceux » qui abusent d'une puissance momenta- » née, ne font que dévoiler leur honte » et leur foiblesse à la génération sui- » vante..... » A ces mots il versoit un torrent de larmes, et regardoit le ciel d'un air contrit..... « Pourquoi pleurez-vous, lui » dis-je? Tout le monde est heureux, et » ces débris ne font qu'annoncer la félicité » publique?.... » Il éleva sa voix et dit : « Ah! malheureux! sachez que je suis ce » Louis XIV, qui a bâti ce triste palais. » La justice divine a rallumé le flambeau » de mes jours, pour me faire contempler » de plus près mon fastueux et déplorable

---

pleine mer? Ce furent ces monstres couronnés, dont le tyrannique orgueil écrasoit la moitié du peuple, pour réjouir les yeux de l'autre. Ces énormes pyramides, dont se vante l'Egypte, sont les monumens du despotisme. Les républicains construisent des aqueducs, des canaux, des chemins, des places publiques, des marchés; mais chaque palais qu'éleve un monarque, est le germe d'une prochaine calamité.

» ouvrage.... Que les monumens de l'or-
» gueil sont fragiles !.... Je pleure et je
» pleurerai toujours.... Ah ! que n'ai-je
su ! (*d*) ..... » J'allois l'interroger lui-

(*d*) Placé au milieu de l'Europe, dominant sur l'océan, et par la longue étendue et les détours de ses côtes, sur les mers de Flandres, d'Espagne, d'Allemagne, tenant à la méditerranée, ect. Quel royaume que la France ! Et quel peuple sembleroit avoir plus de droit au bonheur !

On aime à contempler le berceau d'une si puissante monarchie ; car *Pharamond* sur le pavois et *Louis quatorze* bâtissant Versailles, les druides et les chanoines de Notre-Dame, les Celtes ou Gaulois à la voix tonnante, à la taille colossale, et ces courtisans fluets montant dans les *carrosses du roi*, n'ont pas entr'eux, à ce qu'il paroît, une exacte ressemblance. Le manteau ducal néanmoins est encore un vestige de la peau de bête fauve dont se couvroient alors les grands seigneurs de la nation, lorsqu'ils figuroient aussi majestueusement que représentent aujourd'hui les chefs des Hottentots et des Caraïbes.

Or, curieux sujets de Louis XVI, successeur de tant de rois, portant face diverse, vous parlez tous les jours de ce *Pharamond*, de *Clovis*, de *Ferréol*, de *Robert-le fort*, et d'un *Théodomir* que vous ressuscitez ; vous les regardez comme les

même, lorsqu'une des couleuvres, dont ce séjour étoit encore rempli, s'élançant

---

fondateurs de la monarchie française, et vous ignorez que ces rois descendent tous de *Toot!* Vous ne savez pas que cette filiation est bien et duement justifiée par un oracle sibyllique que les Francs apportèrent avec eux dans les *Gaules*. En voici la traduction :

De *Toot*, le fondateur de l'empire des Francs,
Au plus grand de ses fils couleront cinq mille ans.
De celui-ci les descendans
Régneront, pendant cinq mille ans,
Sur plusieurs peuples, nos enfans.

Disons donc désormais les fils de *Toot* pour désigner nos premiers rois. Le même oracle annonce bien autre chose; il promet aux *Francs* la destruction de l'empire du prophète de l'Arabie.

Sur les cinq mille ans promis à la monarchie française par les sibylles, n'en voici que deux mille quatre cents environ d'écoulés, car le berceau de la monarchie française remonte à cette époque. Il a fallu du temps, vous en conviendrez, lecteurs, pour amener sur le terrain conquis par les Francs (titre qui signifioit *germains libres et indépendans*); il a fallu du temps, dis-je, pour y amener le *grand opéra* et *l'opéra comique;* mais si cette invention est à nous, nos lois en récompense sont à nos ancêtres, vainqueurs et barbares; c'est dans l'origine des mœurs de la nation, encore aveugle et féroce,

du tronçon d'une colonne, autour de laquelle elle étoit repliée, me piqua au cou, et je m'éveillai.

---

qu'il faut chercher les coutumes qui nous résistent impérieusement aujourd'hui. La loi salique, les donations considérables faites au clergé, le point d'honneur, le duel, l'attitude hautaine et fière du noble, etc. datent de ces temps reculés, que quelques amateurs regrettent, quand les druides, grands moralistes, faisoient brûler des victimes humaines dans des figures d'ozier, ou bien lorsque la tête d'un archevêque étoit à un plus haut prix que celle du roi.

Tous les crimes contre la société étoient alors achétés au prix de l'argent, et l'on croyoit gagner le ciel en faisant force dons à l'église; voilà la source pure des richesses ecclésiastiques, et il est clair qu'il faut qu'un abbé en jouisse et se divertisse au dix-huitième siècle, de ce qu'ont donné jadis aux prêtres des hommes souillés de crimes pour les absoudre de leurs brigandages. Oh! qu'elles sont respectables les anciennes coutumes!

Mais voilà bien mon *livre rêveur* annoncé par les sibylles, avec toutes les futures générations royales. L'empire français doit durer encore deux mille six cents ans, pour compléter les cinq mille ans : je me trouve placé par ma naissance presque au milieu de cette durée, comme pour embras-

ser les deux bouts de la chaîne, et si l'on veut ensuite considérer que *l'an de grâce* 2440 arrivera avant cette époque, on conviendra que, sans fatiguer ma vue à plonger plus avant, j'ai découvert les futurs et fortunés contingens de cet empire, comme dans un miroir prophétique et fidèle; et pourquoi, comme l'a dit Fontenelle, après avoir épuisé toutes les sottises, ne voudrions-nous pas goûter de la sagessse et de la raison? En vérité, il y a quelque plaisir à s'ennoblir à ses propres regards, à chérir l'ordre et l'harmonie politique, et en perfectionnant son intelligence, en soignant ce divin attribut, à se revêtir un peu de la dignité humaine. Eh bien, goûtons de cette volupté avant que nos arrières-petits-enfans ne la goûtent, et ne leur donnons pas le chagrin de soupirer sur nos malheurs, ou la satisfaction de rire à nos dépens.

Fin du rêve, s'il en fût jamais.

CHAPITRE LXXXII

et dernier.

Post-Scriptum.

Je suis réveillé et je m'afflige, *quando hæc erunt, dii visa nostra secundent!*

Hélas! la félicité publique seroit-elle un vain nom? Nos vœux et nos efforts seroient-ils à jamais impuissans? Il faut l'écarter, cette idée fatale, car elle porte le froid de la mort sur les cœurs les plus sensibles.

Cependant une espérance généreuse, assez bien fondée sur les lumières universelles, nous dit que comme dans des îles inhabitées il faut brûler les vieilles forêts pour épurer l'atmosphère, pour balayer les exhalaisons infectes qui séjournent dans la profondeur des bois; ainsi, avant d'établir de bonnes lois, il faut purger les mauvaises coutumes, les sottises anciennes, les lois vicieuses.

Et à quel signe les reconnoîtra-t-on? Quand elles seront proscrites par la partie

qui enseigne ; parce que cette portion d'hommes vivant au milieu de la multitude, sent mieux que le gros du peuple ce qu'il lui faut, ce qu'il a droit de demander, ou d'exiger.

Les lumières sont tellement le phare conducteur d'une nation, qu'il ne faut qu'un préjugé sot et ridicule pour détruire son nerf et sa puissance. Le fol orgueil de l'Espagnol, par exemple, a décidé qu'il étoit noble et magnifique de ne rien faire, et l'oisiveté a gagné conséquemment tous les Etats. Raclant une mauvaise guitarre, ou dormant sur une paillasse, n'ayant entre la famine et lui qu'un morceau de pain, l'Espagnol, nu sous son manteau, est pauvre et superbe, et asservi aux pieds des moines, fait des rêves sur sa dignité indigente (*a*).

(*a*) Voyez la monarchie Espagnole, qui naguères menaçoit d'engloutir tout, frappée d'une langueur mortelle, se défendre à peine contre des voisins qu'elle vouloit envahir. La Hollande s'est détachée de ce grand corps ; le Portugal et ses dépendances lui ont échappé ; la Catalogne a cherché à secouer le joug. Les armes françaises ont inondé les Pays-

Le climat lui interdit peut-être de longs travaux ; mais des idées salutaires, répan-

---

bas ; les colonies n'attendoient que l'approche de l'ennemi pour changer de maître. Quel a été le plus grand ennemi de la nation Espagnole ? Ce n'est pas Richelieu, c'est son gouvernement. Il a nécessité la dépopulation, l'abandon de l'agriculture, le désordre des finances. Le despotisme sacerdotal insulta à la liberté et à la raison de l'homme, il humilia la nation, et transforma son énergie en fanatisme.

Les terres de ce royaume étoient cultivées par huit cent mille descendans des anciens Maures. Un édit cruel chasse ces sujets précieux pour ouvrir un grand nombre de cloîtres à l'oisiveté superstitieuse. Le plus méprisable des préjugés fait regarder les travaux de la campagne comme des travaux avilissans, et les moines, conduisant des victimes humaines au bûcher, sont honorés.

Les impôts s'accroissent d'après les terres incultes et les manufactures abandonnées. Le despotisme des rois pèse sur une nation indolente et fière, qui du mépris de l'agriculture passe à celui des arts mécaniques. Les gouverneurs, tyrans subalternes, excitent la haine et amènent le démembrement des Provinces-Unies. Les mêmes causes de dépérissement subsistent parmi les lumières qui éclairen le reste de l'Europe. Les mines de l'Amérique ne

dues par des plumes éloquentes, revivifieroient sans doute ce royaume, et effaceroient la tache dont il est tout couvert. Ce n'est que par un tel mouvement qu'on pourroit le retirer de sa léthargie ; mais tant que ce peuple sera soumis à la vile superstition, ses maux politiques iront en croissant.

Aussi les maux des États sont évidemment connus, et le remède qui leur conviendroit, est pour ainsi dire indiqué : c'est la foiblesse de la partie qui gouverne, qui manque la guérison, ou qui la dédaigne, malgré la réclamation générale. Le sentiment vif qui naît à la suite de la pensée a prononcé le mot *vrai essentiel* (*b*) ; il

---

furent exploitées que pour enrichir l'Anglais, le Hollandais et le Français. Cette vaste monarchie ne s'étonne pas elle-même d'une décadence si prompte et si frappante. Elle semble aimer le double joug sous lequel elle languit.

(*b*) On observe que les meilleurs citoyens, et que tous ceux qui écrivent, vantent en France le gouvernement républicain, tandis qu'en Angleterre ces mêmes hommes favorisent l'accroissement de la prérogative royale. C'est qu'en France on souffre

s'est répété jusque parmi le peuple, et j'ai entendu autour de moi des pâtres juger de la constitution des empires, tout aussi bien que les hommes les plus éclairés ; il y a même des proverbes universellement répandus qui caractérisent les nations, et qui peignent jusqu'aux traits de leur physionomie ; c'est parce que la vérité n'a pas été dite une bonne fois, que toutes les prétendues vérités déchirent le sein des sociétés ; et néanmoins on charge les

---

des abus du pouvoir arbitraire, et en Angleterre des abus de la liberté. Or, il est donc essentiel que les bons écrivains, ou les écrivains bons, c'est-à-dire généreux, modèrent dans l'un la toute-puissance ministérielle, et dans l'autre la licence effrénée du peuple. C'est en suivant ce système, que les raisonneurs et les déclameurs même, parviendront à perfectionner ces deux gouvernemens, à leur enlever peu-à-peu ce qu'ils ont de défectueux. Un écrivain doit donc vanter la monarchie quand il est chez les républicains, et vanter les républiques quand il est à Paris, ou sous la main des gouverneurs et intendans de province. Ce n'est point là une contradiction, c'est un aperçu très-fin, très-judicieux de ce qu'il doit au genre humain lorsqu'il tient la plume.

amis de la vérité, de l'inculpation, de tous les désordres qui naissent de ces vaines controverses du droit politique-religieux.

Que signifient ces ténèbres, ces mystères, ces paroles magiques, ces sens détournés ?

Le philosophe peut se tromper ; mais il n'est jamais trompeur : il ne veut point séduire par une autorité vaine, mais par la seule valeur que la raison donne. Quand la philosophie, c'est-à-dire, la réunion des lumières s'éclipse, les hommes se meuvent dans les ténèbres.

Toute vérité est bonne à dire aux hommes pour le bien et la postérité des Etats, pour la paix de l'univers (*c*).

Quand les hommes seront devenus robustes par la nourriture succulente de la philosophie, on n'aura plus rien à craindre des prestiges qui ne pourront soumettre alors que les enfans foibles.

(*c*) Et la vérité n'est vérité que quand elle devient *pont-neuf;* il faut la mettre en couplets de chansons, pour qu'elle fructifie universellement; il faut qu'elle descende de nos livres pour être habillée en opéra comique ou en vaudevilles, etc.

A l'aspect de ces dépositaires de l'autorité, le philosophe pèse chaque jour l'usage qu'ils en font; et quand il se promène dans le palais de ceux qui gouvernent (sous quelque nom qu'ils règnent), savez-vous quelle singulière conformation prend tout-à-coup son œil ? Il ne voit plus ni cordon, ni jarretière, ni sceptre, ni diadême, ni turban; son œil perce jusqu'au cœur; si ce cœur est noble, grand, généreux, il s'arrête avec respect, et lui rend hommage; mais si ce cœur vide ne médite rien pour le bonheur public, soudain le monarque est détrôné dans son imagination, le prince et l'icoglan se confondent. En vain les tambours, les trompettes, les cris des hérauts retentissent, et disent : *place à la souveraineté;* le philosophe ne voit plus qu'un fantôme, qu'un corps sans ame, qui va et qui vient du palais à la mosquée, et qui, mort à la gloire, l'est au genre humain. *Dixi.*

L'HOMME DE FER,

SONGE.

Rendormons-nous.

I.

Je rêvois que, parcourant à pied les montagnes de la Suisse, je découvris au milieu d'une chaîne de rochers fort élevés, et bordés de précipices, un antre tapissé d'une verdure noirâtre. Je ne sais quelle curiosité, qui me tourmente la nuit comme le jour, me dit d'y entrer.

Je grimpai avec effort vers un endroit roide et escarpé, en m'aidant des pieds et des mains, et je vis que quelqu'un avoit été aussi curieux et aussi hardi que moi ; car on avoit attaché un crampon de fer et une grosse poulie au rocher qui servoit de dôme au passage de l'antre.

L'entrée en étoit difficile ; je m'élevai pourtant à l'aide de la poulie et du crampon, et je me vis aussitôt sous une voûte basse et pierreuse qui formoit une longue enfilade.

Le suc qui distilloit du rocher se pétrifioit en tombant, et figuroit des colonnes, des siéges, des tables. Je m'avançai, et j'entendis dans le lointain un bruit sourd, comme celui d'un torrent qui se précipite du haut d'une colline.

Je ne me trompois point, car m'étant avancé, je vis la source d'un grand fleuve qui couloit avec impétuosité dans un espace resserré. Aussitôt une voix formidable me cria : *téméraire, qui t'a donné l'audace de venir dans ce lieu redoutable? Si tu veux éviter la mort, plonge-toi dans le torrent écumeux.*

Et tout-à-coup j'aperçus un géant armé d'une lourde massue, qu'il levoit sur moi, et la voix répétoit : *plonge-toi dans le torrent écumeux.* A peine y fus-je plongé, que je sentis que tout mon corps se durcissoit par degrés, et que j'étois devenu de *fer* des pieds à la tête.

Un être dont la grandeur et la majesté étoient au-dessus de l'humain, vêtu d'une robe d'azur, couronné d'amaranthes, me dit : *tu es la force, cours le monde; tu es la justice personnifiée, agis; je t'ai*

doué de ce qu'il te falloit pour en exercer les fonctions augustes.

Mes muscles d'acier avoient conservé leur souplesse ; mon bras d'airain étoit doué d'une force extraordinaire. D'un coup je renversois une muraille ; ma main étoit une catapulte qui lançoit au loin des traits énormes ; j'ébranlois des masses prodigieuses, et rien ne résistoit à mon impulsion, qui s'accroissoit par tout effort contraire.

II.

Quoique de *fer*, je sentis battre plus vivement dans ma poitrine les mouvemens de la pitié et de la commisération. Mon cœur étoit encore plus échauffé d'amour pour mes semblables ; le sentiment de l'équité y devint plus vif, et ma tête me parut illuminée d'un nouvel entendement.

Je marchois dans les rues, et voyant un homme qui en frappoit un autre, je le frappai a mon tour. Tel qui ne relevoit pas son camarade, tombé par accident, je le couchois par terre avec instante correction ; je punissois l'injure et la violence, et

et j'allois de tous côtés redressant l'ordre par-tout où il étoit blessé.

III.

Tous les usages absurdes, abusifs ou cruels, je les attaquois sans miséricorde, et mon bras, quoique de fer, étoit las le soir de redresser cette foule d'abus antiques. Le prélat, l'homme de cour, le valet du prince, n'obtenoient aucune faveur de ma rigide équité. Depuis le courtisan qui escamote les charges et les postes lucratifs, jusqu'à l'escroc qui vole les mouchoirs, tous recevoient en face une semonce salutaire, et quelquefois un geste expressif, si le cas l'exigeoit.

IV.

Le fripon, le fourbe et le méchant se détournoient de mon passage ; mais j'avois leur signalement, et dans mon heureuse vélocité, je les saisissois pour les punir.

Je rencontrai un procureur au ventre hydropique, chargé d'un sac de papier, dont il demandoit *mille louis ;* j'en pris un d'un volume égal, et je le fis payer à l'in-

satiable sangsue qui osa murmurer, et que je livrai jusqu'au solde entier à la discrétion de ses clercs affamés.

L'usurier eut aussi sa part de ma justice distributive. Du bout du doigt j'effaçai le billet du jeune dissipateur, qui avoit promis de payer *le double* de ce qu'il avoit reçu ; et quand je rencontrois dans les rues un de ces succulens dîners que le libertinage, la prodigalité et l'hypocrisie apprêtent, je me plaisois à le faire porter dans des greniers, où des indigens sans pain, attendoient, pour manger, les secours de la charité.

V.

Je vis un homme qui avoit trahi la patrie ; je le fis descendre de son équipage devant son nombreux domestique, et je le marquai au front ; un autre qui avoit reculé une époque heureuse par une insouciance criminelle, je lui gravai *trois lettres* sur la joue gauche. Le poltron recevoit un coup de pied au derrière, et le lâche qui avoit conseillé des infamies lucratives, voyoit pendre ses deux oreilles sur ses larges épaules.

J'ouvris subitement les prisons, tout assassin étoit mis à mort dans un instant indivisible ; je fustigeois rudement le voleur, et je l'envoyois aux travaux publics; le calomniateur étoit puni de même.

VI.

Ma métamorphose m'avoit donné de la justesse dans l'esprit, de la droiture dans le cœur, et de la fermeté dans l'ame. J'étois le prompt redresseur des abus les plus invétérés, et j'avois conséquemment beaucoup à faire ; car ma justice étoit tout-à-la-fois rémunérative, punitive et civile.

Mais comme c'étoit souvent *la loi qui faisoit le péché*, j'effaçai tous ces vieux édits déjà frappés du mépris public, et que les tribunaux eux-mêmes n'osoient réveiller, de peur d'attirer sur eux le blâme universel.

VII.

Jamais lieutenant de police, je l'assure, ne fit mieux son devoir ; mon bras élastique me tenoit lieu de soixante commis : je voyois tout par moi-même ; car mes jambes étoient aussi infatigables que mes deux

bras, et je courois depuis le salon doré jusqu'à la taverne obscure. Ici, j'arrachois les cartes de la main forcenée du joueur; là, la bouteille de la bouche de l'ivrogne; point de sentence tardive, le châtiment suivoit de près le délit; une de mes chiquenaudes valoit les cent coups de bâton qu'on applique à la Chine par le commandement d'un mandarin.

Mon oreille étoit douée d'une exquise sensibilité. J'entendois de trois lieues de distance quand on m'appeloit, et j'arrivois plus vîte que la maréchaussée courant au galop. Mon œil, qui lançoit l'éclair, faisoit pâlir le coupable. Il étoit à moitié puni par ce regard atterrant.

Quand je traversois les rues, je distinguois l'homme oisif qui marchoit pour consumer le temps, et je lui imposois une tâche.

Quiconque passoit étoit obligé de me regarder en face, et de me dire quel étoit son emploi. N'en avoit-il point, il étoit fustigé d'importance (*a*).

(*a*) L'ame du paresseux n'est pas malheureuse-

VIII.

J'approchai d'une forteresse renfermant des prisonniers qui n'étoient ni assassins, ni voleurs, ni séditieux. Je vis un homme de quarante ans, qui, livré à ses réflexions, étoit détenu dans une oisiveté profonde, et plus insupportable que tout le reste. Je lui demandai quelle en étoit la raison ; *c'est pour avoir remué le bout de la langue*, me dit-il ; *ce qui n'a pas fait tomber un cheveu de toutes les amples perruques qui ont décidé ma captivité.* Un autre avoit remué trois doigts de la main, dont un étoit un peu noirci d'encre, ce qui n'avoit pas occasionné dans tout le royaume la chute d'une tuile, et il étoit gardé sous trente verrous. Je les fis sortir tous deux de leur cachot, levant les épaules de pitié de ce que l'orgueil des hommes en place osoit

---

ment dans une inaction absolue ; elle fait le mal ou des misères. Il faut que l'ame exerce toujours, de manière ou d'autre, ses facultés ; et il n'y a pas de milieu entre le bien et le mal ; qui ne s'occupe pas de l'un, fait l'autrre.

attenter à la liberté des citoyens, sur des prétextes aussi frivoles.

IX.

J'aperçus le palais de la justice, j'y attachai ces vers :

La justice est des rois le plus noble partage ;
Elle est de leur grandeur le plus ferme soutien :
Par elle ils sont de Dieu la véritable image,
Et leurs autres vertus sans elle ne sont rien.

X.

Etant entré dans une maison à colonnes, je vis de petites roues et des hommes en robe et en rabats qui les environnoient. Je demandai ce que c'étoit : c'est *un jeu*, me dit-on, qui s'exécute devant ce qu'il y a *de plus grave*.

Aussitôt parurent des enfans, aux joues arrondies, qui avoient des gâteaux et grand appétit. Ils alloient les manger, lorsqu'une voix s'écria : *Ne mangez point vos gâteaux, mes amis ; donnez les moi ; car pour un gâteau je vous en rendrai quinze ; pour deux, deux cent soixante-dix ; pour trois, cinq mille cinq cents ; pour*

quatre, soixante-quinze mille; et pour cinq, un million de gâteaux.

Les enfans ouvrirent de grands yeux, et répétant, *un million de gâteaux!* combattirent et domptèrent leur appétit. Cette magnifique promesse étoit si flatteuse, qu'ils entrevirent dans ce jeu la perspective d'un goûter splendide pour le jour même, pour le lendemain et pour tous les jours de leur vie.

Ils sacrifièrent donc la jouissance du moment, et s'étant cottisés, ils donnèrent cent gâteaux. Leur regard étoit attentif au mouvement des roues, et brilloit de la plus vive espérance. Les roues tournèrent sous l'œil réfléchi et composé des graves magistrats; et il ne revint aux pauvres enfans, dressés sur la pointe de leurs pieds pour mieux voir, que *quatre gâteaux;* de sorte que l'impitoyable égoïsme, moteur de ces perfides roues, en avoit dévoré arithmétiquement *quatre-vingt-seize.*

Comme les enfans pleuroient, la voix magistrale, pour les consoler, disoit: *Jouez constamment cinq ou six cent mille fois de suite, et vous aurez à coup sûr des*

chances heureuses : jouez encore, mes petits amis, pour ce jeu là on vous le permet.

Effrayé de l'inégalité de ce jeu barbare et dangereux, je brisai toutes les roues, afin qu'il ne fût plus question de cette méchante coutume, qui enlevoit aux pauvres enfans déçus par l'espérance, les gâteaux qu'ils auroient mangés avec un sensitif appétit ; ce qui les auroit fait grandir pour le service de la patrie. Ils restèrent rabougris, les jambes grêles ; et les *quatre-vingt-seize gâteaux* passèrent sur des tables, où étoient assis des gens qui touchoient les mets d'une dent superbe et dédaigneuse, qui ne sentoient pas le besoin de la faim, et qui donnèrent les gâteaux volés à leurs valets et à leurs chiens.

XI.

J'allai à une fameuse sépulture où gissoient des cadavres royaux ; je dis comme l'Egyptien, *sors, cadavre impie, que tu sois jugé :* il se leva tremblant. Les peuples, les assistans qui le reconnurent, crurent qu'il étoit ressuscité, et poussèrent

un long cri de douleur (*b*). Je dis à ce cadavre ; *debout, entends-tu les malédictions que tu as méritées ? Tu serois enfermé dans les superbes pyramides que les Egyptiens ont bâties ; tu serois environné d'obélisques et de monumens chargés de trophées, que ta mémoire seroit la même. Retombe dans la mort avec l'opprobre qui doit accompagner ton nom. Ne donnerois-tu pas présentement toute ta grandeur passée, pour une seule vertu ?* Le cadavre poussa un long gémissement, et retomba dans la mort et l'opprobre éternel.

XII.

Je devins sur-tout l'ennemi de ces bureaux multipliés qui gênent et vexent le commerce, fatiguent le voyageur et lui font maudire les belles routes du royaume.

Je chassai, avec une volupté rare, avec un contentement moqueur, avec une satisfaction inexprimable, ces commis griffonnant un papier ruineux. Je brisai leur canif

---

(*b*) Il s'agit de Louis XI. Voyez le drame historique, intitulé, *la mort de Louis XI.*

plus malfaisant que le poignard ; je desséchai leur détestable encrier, et il ne fut plus question de ces scribes désœuvrés et voraces, *omnes sedentes in telonio.*

Pour signe de triomphe, je donnai à manger à quarante paysans, sur le même tapis verd où l'on avoit médité ces systêmes insidieux, si féconds en rapines.

Tel malheureux qui pour une poignée de sel, ou pour une livre de tabac, avoit été traité comme un des plus grands ennemis de la société, eut du sel et du tabac, et le monarque en fut plus riche.

Les tribunaux qui avoient rendu ces étranges sentences n'existèrent plus. Je fis si bien, qu'il y eut plus d'argent dans le coffre royal, et que personne n'alla aux galères pour avoir éternué, ou pour avoir salé son pot.

XIII.

J'en voulois à d'autres commis qui font les importans, et dont le mince savoir se pavane dans une foule d'opérations équivoques.

Ils avoient tous le despotisme dans la

tête et dans le cœur. Absolus dans leurs futiles idées, ils se faisoient un plaisir malin d'appesantir sur tout mérite, la massue du pouvoir dont ils disposoient quelquefois pendant quelques instans. Ils auroient voulu qu'on les crût dépositaires de toutes les lumières politiques ; et ils s'enorgueillissoient puérilement, lorsqu'avec des moyens énormes, ils avoient opéré de très-petites choses.

Jaloux de tout ce qui n'émanoit pas de leur *minerve*, il ne tenoit pas à eux qu'on ne crût leurs travaux le dernier effort d'une science profonde et mystérieuse ; et leur ignorance des vrais principes étoit voilée sous un amas de mots dont ils se payoient eux-mêmes pour comble de ridicule et d'ineptie.

XIV.

Comme je détestois ces frivolités, ce luxe insolent de quelques particuliers, dont le superflu soudoyoit, du nécessaire de tant d'infortunés, cette troupe d'artistes inutiles à toute la terre ; je mis en fuite ces petits architectes, ces peintres, ces déco-

rateurs, etc. qui avoient mis à la mode ces cages vernissées, ces boudoirs orduriers, ces rotondes, tous ces colifichets enfin, d'un agrément futile, et véritablement faits pour scandaliser les regards de tout homme sensé.

XV.

A la vue de ces fondemens jetés de toutes parts et en tous genres, qui attendent et attendront long-temps la dernière main de l'architecte, je vis que la patience étoit la vertu la plus rare et sur-tout chez les Français. La science des grands hommes a toujours été d'estimer l'exécution des dessins, d'après leur grandeur, et leur grandeur d'après le temps.

Je rappelai les hommes en place à ces principes; car les projets n'ont plus ni profondeur, ni maturité, quand on veut tout précipiter, et qu'on ne sait rien donner au temps.

Et je gravai sur un marbre : *qui que tu sois, ne commences rien qu'avec la certitude de pouvoir le finir; sois jaloux de finir plutôt que d'entreprendre.*

XVI.

La moindre réforme occasionnoit de la part des intéressés les clameurs les plus fortes : l'un subjugué par sa paresse ne vouloit pas examiner la question. Il auroit fallu se mettre au fait, c'est ce qu'il ne vouloit point ; l'autre avoit entendu dire à son aïeul que toutes les nouveautés étoient dangereuses : celui-ci examinoit tout avec le télescope de l'intérêt personnel (*c*). Alors l'ignorance, la méchanceté, l'envie, l'avarice prodiguoient à tout propos, les titres de *projets idéals*, *chimériques* ; et les termes de *novateurs*, de *visionnaires* n'étoient pas épargnés.

Mais *mon bras d'airain* remédioit à tout. Je chassois de sa place l'homme apathique, indolent, qui ne voyoit que les revenus de son poste, qui ne trembloit que de les perdre ; son inaction plus long-temps pro-

(*c*) Celui-là fait une action vertueuse qui fait un effort sur soi-même pour combattre une action qui seroit funeste à autrui, et qui renonce à un intérêt personnel, pour l'intérêt de son voisin.

longée auroit augmenté le ferment corrupteur, et tout se seroit trouvé vicié, quand sa retraite tardive auroit découvert les plaies introduites par sa négligente timidité.

XVII.

En allant au spectacle, je vis des bustes en marbre, qui ne me parurent pas devoir figurer parmi les grands hommes dont la nation se glorifie ; un *Regnard*, peintre des filoux, un *Piron* qui n'a fait qu'une pièce, un *Quinault* fade, un *Crébillon* sanglant, me parurent trop indignes de cet honneur. Je les fis porter dans un salon particulier. Je sus pétrir la tête de *Jean Racine* de manière que, de profil, on apercevoit distinctement la physionomie d'Euripide.

Je coupai la main droite à une autre figure assise sous le vestibule, parce que cette main avoit tracé des turpitudes, et une foule de pages irréligieuses, destructives de toute morale. Lorsqu'un génie supérieur est vicieux, quel fléau !

XVIII.

Un homme ayant dit que les créanciers

de l'Etat n'avoient point d'autre débiteur que *le roi*, et d'autre garant que *sa volonté*, je lui donnai un soufflet et je m'écriai : un contrat fait au profit de l'Etat et fondé sur la foi publique, doit être national et tenir à l'Etat qu'il a alimenté, comme les entrailles tiennent au corps humain. Qui me contredira là-dessus sentira la force de mon bras.

XIX.

Je distribuai en très-grand nombre les *quatrains suivans ;* je les mis entre les mains de tout le monde ; je les donnai aux passans avec la même profusion que certains charlatans prodiguent leurs annonces mensongères et intéressées.

L'homme a, de s'entr'aider, reçu la loi suprême.
Qui veut vivre pour soi, doit vivre pour autrui.
L'ingrat peut oublier ce qu'on a fait pour lui ;
Mais le prix du bienfait est dans le bienfait même.

Contre la conscience il n'est point de refuge :
Elle parle en nos cœurs, rien n'étouffe sa voix,
Et de nos actions elle est, tout-à-la-fois,
La loi, l'accusateur, le témoin et le juge.

Nous tenons tout de Dieu, jusqu'à la vertu même.
Que ne devons-nous pas à cet être suprême, (*d*)
Qui, par l'amour du bien et de la vérité,
Daigne associer l'homme à sa divinité?

(*d*) Je sens qu'il y a un Dieu, et je ne sens pas qu'il n'y en ait point. Je conclus que Dieu existe, parce que cette conclusion est dans ma nature. Je m'en tiens de cœur et d'esprit à la doctrine de Socrate, qui a dit : *que Dieu est unique et simple de sa nature, né de soi-même, seul véritablement bon et non mêlé avec aucune matière, ni conjoint à rien de passible.*

L'Etre infini qui a précédé les temps, qui existe par lui-même, ne peut sortir de sa sublime grandeur pour se laisser embrasser par notre pensée. Notre pensée ne peut connoître ce qui est au-dessus d'elle ; et nous ne pouvons entrevoir Dieu que sous les traits de l'intelligence et de la sagesse, empreints sur les globes et sur l'atome.

Froid matérialiste, qui calomnie l'homme, le vois-tu se complaire dans son état d'abjection et de misère, embrasser une volontaire ignorance? Vois, au contraire, cette immensité de desirs qui fermentent dans son sein ; vois les traits de grandeur sur ce front qu'environne l'infortune ; vois l'élévation de sa pensée à côté de la foiblesse de son bras.

Et ce qui atteste sa sublime origine, c'est qu'il

Non,

Non, l'homme ne meurt point; c'est une erreur grossière,
C'est un blasphême affreux de le croire mortel;
Puisqu'un jour, affranchi de sa vile poussière,
Cet hôte inattendu doit posséder le ciel.

Te crois-tu seul, pour être solitaire?
Non; Dieu te suit, t'entend, te regarde en tous lieux.

---

adore, c'est qu'il se prosterne devant la vertu, tandis que sa volonté pour le bien, se dépravé à l'appas d'une foible sensation.

L'homme qui dans le silence des nuits contemple tous ces mondes roulans, la foule de ces astres semés dans l'étendue, la base, la grandeur, l'immensité de ce merveilleux édifice, toutes ces étoiles brillantes, liées à son humble rétine, peut-il s'empêcher de remonter jusqu'à la main qui a fabriqué et qui soutient ce dôme magnifique?

L'ame ne sent-elle pas le souffle de la divinité répandu dans le monde animé? Une feuille d'arbre est le séjour d'une république de petits êtres qui goûtent les plaisirs de la vie et de la réproduction. Et cette profusion d'existence accordée à cette multitude infinie d'insectes, n'est qu'une effusion de cette bonté inaltérable, qui forme le plaisir, et qui le verse dans le cœur du ver de terre, comme dans le cœur de l'homme.

Voyez l'article de *Dieu* dans mon ouvrage intitulé : *mon Bonnet de nuit*, tome 4, édition de Lausanne.

Crains qu'en ton cœur quelque honteux mystère
N'insulte à sa présence, et ne blesse ses yeux.

Ce n'est pas à nous seuls qu'appartient notre vie;
De ces momens si courts que le ciel nous départ,
A la sainte amitié nous devons une part,
Et le reste est à la patrie.

De nos biens, de nos maux, l'incertaine mesure
Est dans l'opinion plus que dans la nature.

Quel est le plus beau teint?... Celui de la pudeur,
Qui grave sur le front l'innocence du cœur.

Franc d'ambition et d'envie,
Pauvre mortel! passe une envie
Que la mort talonne de près.
Peu de chose suffit au sage;
Et pour faire un petit voyage,
Il ne faut pas de grands apprêts.

On est roi quand on se maîtrise,
Quand on se soumet ses passions,
Quand des folles ambitions
On ne se sent point l'ame éprise,
Et quand d'un vain peuple on méprise
Les vaines acclamations.

XX.

Plus les sens reçoivent de délices, moins l'ame a d'idées. Ces plaisirs vifs et fréquens

enlèvent à la raison les perceptions fines et profondes; il faut à l'homme une vie frugale pour que son entendement demeure sain. Celui qui mange trop délicatement ne peut plus manger au bout de quelques années. Si la volupté vous domine, bientôt vous serez son esclave, et vous ne ferez plus que vous ennuyer... Voilà ce que je dis à un prince qui ne me comprit point; j'en fus fâché, car il étoit aimable.

XXI.

Un autre prince m'avoua qu'au milieu des délices des sens, il avoit rencontré des vides affreux. Je lui conseillai de se mettre à faire du bien tout à l'entour de ses domaines. Il y étoit disposé, mais hélas! il n'y avoit plus assez d'étoffe pour qu'il fût véritablement sensible, pour qu'il pût pleurer, pour qu'il goûtât cette joie vive et douce qui suit et récompense une belle action, pour qu'il sentît enfin cette ivresse qui accompagne l'état d'un sentiment sublime.

Quand c'est la réflexion et non le sentiment qui dit à certains princes qu'il y a des

malheureux, alors leurs vertus sont en pure perte, et ils n'éprouvent pas que le plaisir de la générosité et de la bienfaisance a quelque chose de divin ; ce qui ne peut être bien senti que par des ames exercées à la bienfaisance, et pour qui la *bonté de l'ame* n'est pas un mot vide de sens.

Un poëte fait dire à un prince ces deux beaux vers :

Les plaisirs, les grandeurs n'ont pu remplir mes vœux ;
Un instant de vertu vient de me rendre heureux.

XXII.

Je vis un phénomène bien étonnant, c'étoit un ministre de la guerre tout occupé de faire la paix. Il ne manquoit plus que de voir un contrôleur des finances renoncer enfin aux emprunts, qui ruinent nièces et neveux.

Mon pouvoir ne s'étendoit pas jusques-là ; les hommes abusent tant qu'ils ont de la marge....

XXIII.

Toutes les lois furent énoncées en termes

clairs et précis. *Il faut que la loi soit courte*, dit Sénèque, *afin que les ignorans en saisissent plus facilement l'esprit.*

XXIV.

En voyant cette foule de demoiselles nubiles qui peuplent les sociétés, qu'on rencontre par-tout silencieuses et froides en présence de leur mère ; ce régiment oisif me déplut, et la gêne et la contrainte qu'il éprouvoit passèrent dans mon ame.

Rien ne me parut plus ridicule que ces grandes demoiselles attachées aux jupons de leur mère, et qui vont tournant avec elle. Ces momies blanches portoient sur leur visage l'empreinte de la dissimulation. Cet esclavage sans fin, imposé à des filles nubiles, si fréquemment victimes de leur complexion, me parut injuste et contraire aux lois et aux avantages de la société. Quiconque croit pouvoir étudier le caractère de sa maîtresse sous les yeux d'une mère, se trompe absolument. Les demoiselles n'osent rien, tandis que leurs mères se permettent tout. Quoi de plus propre à faire naître la fausseté et la très-dangereuse

idée de ne regarder le mariage que comme une porte ouverte à la liberté licencieuse ?

Je pris sous ma protection ces aimables créatures à qui on refusoit l'usage du sentiment, dans l'âge où le sentiment se développe, où il est le plus actif et le plus fécond en vertus.

J'enlevai à ces mères jalouses et altières, ces esclaves sensibles dont elles se pavanoient, et sur lesquelles elles exerçoient leurs innombrables caprices. Je voulus que ces intéressantes créatures cessassent d'être inutiles à elles-mêmes et aux autres. Je portai une loi qui licencia toutes les filles à l'âge de *vingt-un ans*, et qui à cette époque (où il n'y a plus d'enfances) les rendit indépendantes et absolument maîtresses de leur personne ; car la nature a donné aux femmes, dans un court espace, tant de souffrances, que le plaisir leur appartient dans leur jeune âge, qui s'écoule, hélas ! si rapidement pour elles, et comme l'a dit un philosophe, *elles sont en quelque sorte forcées à se presser de vivre ;* parce que bientôt la douleur, la perte de leurs charmes, la solitude qui en est une

suite, vont consumer une vie qu'il a plû à la nature d'abréger. Cette rigueur du sort ne sauroit être corrigée, qu'en leur laissant du moins les beaux jours marqués pour leurs jouissances, jours passagers, et qu'il seroit inhumain d'immoler à des conventions arbitraires, lorsque leur sensibilité est dans toute sa fleur, et répand ses parfums autour d'elles (*e*).

(*e*) Le rôle de fille, au milieu des mœurs et des institutions modernes, est le plus cruel rôle du monde. Qu'une jeune personne soit mélancolique, elle est tourmentée, dit-on, du desir et du besoin d'avoir un amant. Est-elle gaie, folâtre, cet enjouement touche à peu de réserve; elle ne peut ni rire, ni soupirer. On veut qu'elle soit fille et qu'elle ne le soit pas.

Le sentiment qui part d'un cœur neuf, vaut mieux que le sentiment qui dissimule; et ces jeunes filles, qui ne peuvent jamais dire un mot de ce qu'elles sentent si bien, sont plus près de leur chute, que celles qui font leurs aveux naïfs du plaisir qu'elles ont à voir leur amant.

Ces innombrables demoiselles qui couvrent la France entière et qui ne peuvent se marier, ni vivre dans le célibat, qui, à vingt-cinq ans, habitent et surchargent encore la maison paternelle, comme si elles n'avoient que dix ans, forment un

Les filles de vingt ans n'ont point notre ambition, nos affaires, nos spéculations, nos voyages et nos fatigues. Il faut donc les laisser libres dans le sentiment qui les occupe. Leur imagination est plus vive et moins distraite que la nôtre ; elle se concentre par conséquent sur un seul et unique objet. Le lit conjugal est presque le seul endroit où l'honnête femme jouisse sans dangers et sans remords ; c'est là son empire et son trône, d'où elle ne descend qu'avec regret. Ne l'en blâmons point ; elle achète assez cher le plaisir, quand elle

---

spectacle tout-à la-fois attristant et risible. Que font ces grandes filles auprès de leur mère, lorsqu'elles pourroient elles-mêmes être mères de familles? Quelle figure font-elles devant leur père? Il sent tout aussi bien qu'elles, combien elles sont déplacées. Tout moraliste sent la nécessité d'une loi ou d'une coutume propre à réformer nos institutions civiles, qui follement amalgamées avec des idées religieuses et rétrécies, rendent la moitié des femmes invinciblement malheureuses. Il y auroit donc un livre neuf, piquant, curieux et philosophique à faire, intitulé : *des Demoiselles*. Je le ferai peut-être un jour ; en attendant, qu'on ne me vole point mon titre.

remplit ses devoirs Toutes les grandes demoiselles, auxquelles on avoit enlevé impitoyablement leur jeunesse, c'est-à-dire, leur vie, qui se desséchoient lentement, et mouroient de chagrin et d'ennui, grâces à moi, eurent la liberté d'aimer à leur gré, et de transformer, d'après leur choix, un amant en époux. Le bonheur fut à leur portée, tandis que l'insouciance de la jeunesse le leur permettoit. L'on ne vit plus ces intéressantes créatures perdre leurs plus beaux jours, en étalant dans la société les petites et puériles idées qui naissent d'un esclavage absolu ; car il détruit à la longue le sentiment et même les vertus.

XXV.

Le plaisir entre dans l'essence de l'homme et dans l'ordre de l'univers. Le plaisir est l'aimant de notre nature, l'ame de nos actions. Tous les animaux le cherchent et s'y livrent. Le goût du plaisir réglé sert l'intérêt de la société, au lieu d'y nuire.

Je voulus que le peuple eût des fêtes, des jeux. Défense de troubler ses récréations, et j'aimai mieux alors le voir un

peu turbulent, que dans la morosité de la contrainte.

Je fis servir la musique à ses divertissemens. La musique est un cinquième élément pour plusieurs ames sensibles ; elle donne des sensations à ceux qui n'en ont point.

La danse ne fut pas oubliée. L'indolence d'un muscle l'oblitère, et il est puni de son inaction en perdant la solidité et le jeu dont l'avoit doué la nature. Tous les muscles du peuple allèrent bien, très bien ; et ce tableau animé formoit, sous mes regards, le plus intéressant de tous les spectacles.

XXVI.

Beaucoup de choses relatives au bien public sont ordinairement négligées, parce qu'on les possède en commun. *Communiter negligitur quod communiter possidetur :* et le proverbe dit :

L'âne de la communauté,
Est toujours le plus mal bâté.

Je nommai un inspecteur qui me donnoit avis de toutes les dégradations qui pou-

voient occasionner une incommodité publique ; car la police n'est faite que pour aller au-devant de tous les dangers.

XXVII.

Persuadé que la nature a dans ses magasins des trésors d'un très grand prix, qu'elle nous réserve au moment que nous y penserons le moins, que plusieurs sont sous nos yeux, et que nous ne les voyons pas, que les importantes découvertes ont été le fruit du hasard, plutôt que de l'expérience ; je récompensai tous ceux qui interrogeoient la nature, et la moindre expérience bien faite ou bien suivie, l'emporta sur des volumes systématiques.

XXVIII.

Qui pourra expliquer la formation de la substance du cerveau qui, molle et ductile, conserve dans ses plis, et avec le plus grand ordre, les images de tout ce que nous avons vu, entendu, appris dès notre plus tendre enfance. Idées, réflexions, sentimens, tout est net et distinct. La représentation d'un objet vient après soixante

années, nous frapper aussi vivement que s'il étoit encore présent. Les idées que nous voulons chasser, sont celles qui reviennent avec des couleurs plus vives; qu'y a-t-il de plus étonnant que la structure de cet organe, siége de la pensée?

Je fis ces réflexions en voyant un anatomiste disséquer un cerveau; je les fis pour lui, car il cherchoit une *fibrille*, et il s'impatientoit de ne la pas trouver.

Chaque sens de l'homme offre un tissu de miracles; et quand on songe à l'enchaînement incompréhensible qui les lie, il n'y a plus de langue pour célébrer.

XXIX.

Qu'un prince doit faire pitié, lorsqu'il se regarde sérieusement comme pétri d'un autre limon que le reste des hommes! Un orgueilleux de cette espèce, est un ignorant qui ne peut jamais être vraiment bon. Il n'est guère d'ames généreuses que celles qui sont sensibles, c'est-à-dire, qui ont médité sur le néant des grandeurs et sur la réalité des vertus; c'est la pratique des

actions nobles qui nous apprend à sentir et à penser.

L'intelligence épure le cœur, le forme, l'assujétit à la vérité, et l'enlève à l'arrogance, qui n'est qu'une usurpation faite par une imagination dépravée sur le bon sens naturel. Héraclite l'a si bien dit :

L'estime de soi-même est une épilepsie.

Je coulai ce petit chapitre dans une certaine poche, souhaitant fort qu'il fît son effet.

XXX.

Plus on bâtit de temples dans une religion, plus elle est près de sa chute. Il ne faut qu'un temple dans une ville, afin qu'il conserve cette pompe mystérieuse qui en impose à l'imagination. Ces dépenses énormes pour des édifices sacrés me parurent fastueuses et onéreuses au peuple qui ordinairement en faisoit les frais ; aussi les temples, au bout d'un demi-siècle, n'étoient pas encore achevés. Il y eut moins de temples, ils furent plus simples, et la ferveur religieuse s'en augmenta.

Donner aux hommes le frein de la reli-

gion, c'est déjà une admirable institution. Mais approprier le dogme et le culte à la réforme des vices particuliers d'une nation, ce seroit là le chef-d'œuvre du législateur religieux.

Le culte intérieur est l'hommage que toute créature doit rendre à l'Etre suprême. C'est le culte par excellence et digne d'être offert à celui qui est esprit et vérité ; mais comme l'homme n'est pas isolé, il doit publier sa reconnoissance publiquement.

L'intérêt du genre humain exige qu'un Dieu soit reconnu et adoré.

XXXI.

Un plaisant disoit devant moi qu'il souhaitoit fort que les contrôleurs-généraux des finances ressemblassent aux bibliothécaires du roi, parce que ceux-ci, gardiens d'un grand trésor, prenoient bien garde de ne point en faire leur profit particulier; ce qui n'arrivoit pas à ceux qui manioient les finances de sa majesté. Je ne pus m'empêcher de rire, et je fis un don léger à ce plaisant, car les bons mots ont leur prix.

XXXII.

Je fis rétablir dans une place publique la statue que Lycurgue avoit dressée au Rire. Quoi de plus innocent que le rire ingénu de l'homme de bien ?

La fonction de *Momus* étoit d'épier les actions des dieux et d'en blâmer les *absurdes*. Comment ne pas se divertir de ce que l'on voit. Le dieu porte-marotte faisoit sonner tous ses grelots, et il fut licite à chacun de rire tout à son aise.

Oui, l'on dit plus de choses excellentes et rares sur une affaire politique qui est cachée, que n'en imaginent ceux qui en savent le secret.

Pour l'honneur des actions les plus considérables (dit quelqu'un) il est important que les causes en demeurent soigneusement cachées.

XXXIII.

C'est au moyen de l'imprimerie que le génie parlera à la postérité jusqu'à la fin du monde. Qui êtes-vous donc, ennemis de l'imprimerie ? Vous la craignez ! vous

serez mis à jour par elle ; elle ira fouiller la vérité jusqu'au fond de vos entrailles. Liguez-vous, méchans et imposteurs, liguez-vous des quatre coins de l'univers ; l'imprimerie vous brave, son anéantissement est hors de votre pouvoir.

Vous ne voyez pas le ressort prodigieux de l'esprit humain, sa puissance sûre, quoique lente, sa tendance perpétuelle à ramasser de toutes parts les matériaux phosphoriques de la vérité ; il faudra peut-être encore épuiser quelques siècles, mais enfin la maturité des idées vous détruira, vous, misérables adversaires de la raison humaine, et l'édifice de la philosophie reposera sur une base inébranlable, tandis que vos noms seront livrés à l'opprobre.

Voilà ce que je me permis de dire à des hommes qui, pour un méprisable calcul d'intérêt personnel, retardoient *tous les grands coups de pinceau*, et empêchoient l'observateur philosophe de s'élever à la sublime fonction d'homme d'Etat et de législateur, comme si en l'opposant sans cesse à l'activité salutaire de la philosophie, on n'ôtoit pas au siècle son énergie,

à

à l'entendement humain ses trésors, à l'homme de bien ses jouissances intimes ; car tout est grand dans un siècle et chez une nation philosophe, et l'on ne saura point agir avec grandeur et dignité, si l'on n'a point appris préalablement à penser et à parler avec dignité. Vils ennemis des pensées imprimées, c'est vous qui anéantissez la grandeur nationale ; vous voulez que tout soit mesquin, petit, dur et personnel comme vous ; mais vous n'échapperez pas à la plume qui burinera votre ineptie. Vous pâlissez déjà, vous devinez votre histoire..... Les gens de bien seront vengés.

XXXIV.

Il fut un temps (et ces préjugés de Visigots n'étoient pas entièrement détruits), il fut un temps, dis-je, où la profession des armes étoit la seule distinguée, où les arts qui font l'aisance, le repos, les commodités, la gloire, les plaisirs, la nourriture de l'homme, étoient regardés avec mépris. Je vis qu'un reste d'imbécillité barbare, subsistant encore dans quelques

esprits, refusoit de mettre le magistrat (*e*), le négociant, l'artiste renommé, sur la même ligne que le militaire. Je les en dédommageai, et je fis ensorte que des idées saines et utiles à la politique, ne rencontrassent plus des yeux fermés ou fascinés (*f*).

XXXV.

Je fabriquai une pipe, d'une structure rare et nouvelle, et je la mis dans la main de ceux que travailloit un principe inté-

---

(*e*) Le militaire risque sa vie, mais ce n'est que l'affaire d'un moment. L'homme de loi, en se privant de tons les plaisirs, en se dévouant à l'étude la plus sèche, sacrifie la sienne à chaque minute.

(*f*) Que d'idées ridicules en fait de noblesse dominent encore! Un gentillâtre vous parlera avec un ton très-sérieux de ses huit quartiers; il vous dira que l'empereur des Turcs n'est pas gentilhomme du côté de sa mère, et que s'il lui prenoit fantaisie de se faire *baptiser*, et de se faire *chanoine*, il ne seroit pas reçu dans un *chapitre d'Allemagne*. Il faut quelquefois entendre de pareils raisonnemens.

Qu'importe dans quel sang on ait puisé la vie;
Le plus noble est celui qui sert mieux la patrie.

rieur de vanité ; or, de toutes les prétentions orgueilleuses accumulées dans le foyer, il n'en sortoit, comme d'une coupelle, que des crêtes et des plumes de paon. L'homme voyoit tous ses projets ridicules ou insensés, s'enfuir et s'évanouir dans le petit nuage de fumée.

XXXVI.

Comme il y a des ressemblances dans les familles, il y en a dans la même nation. Un usage ne peut donc passer d'un pays dans un autre, sans modification. La température qui influe sur les traits du visage, peut influer sur les organes délicats et secrets qui enveloppent la substance pensante; de là, le caractère distinctif de tout ce qui vit et respire. Les races tiennent au climat; leur empreinte est visible, et quelquefois insurmontable.

Je voulus que le sentiment de l'honneur fût toujours l'ame des Français, qu'aucun soldat ne fût frappé, qu'aucun citoyen ne fût avili, que l'on respectât en eux cette précieuse sensibilité qui les mène à toute espèce de gloire. Je voulus que la nation

fût toujours conduite par son propre génie, et non par ces idées étrangères, qui tuent à-la-fois le courage et le génie. Je laissai aux Français le vaudeville, la chanson et même la petite brochure ; parce qu'ils n'avoient plus de fiel dès qu'ils avoient ri ; et que rien n'appaisoit mieux une affaire quelconque, que de laisser les bons et les mauvais plaisans s'exercer et s'épuiser sur elle.

XXXVII.

Un degré d'industrie équivaut à soixante degrés de travail. L'industrie n'est autre chose que le secret d'amasser le plus d'unités physiques, avec le moins de bras qu'il est possible. Il faut donc encourager les *mécaniciens* qui rendent à la culture des terres, cette foule de bras employés aux arts de luxe. Et c'est ce que je fis.

XXXVIII.

Des sentences rimées naissoient toutes formées dans ma tête, et je versifiois ces maximes tout comme *Pibrac*, parce que les pensées se retiennent plus aisément, quand elles ont une tournure mesurée.

Ces quatrains étoient pour le peuple, voulant inspirer de bonne heure à la jeunesse la haine du vice, et l'amour de la vertu ; car, quoique ce soit là une phrase vulgaire, tout se réduit là.

Je vis un jeune homme inexpérimenté qui se glissoit chez une femme qui ne portoit pas le nom de courtisanne, mais qui étoit cent fois plus dangereuse. Je remis au jeune homme ce quatrain :

Plus le vice est profond, et plus il a d'appas ;
Il va toujours en masque, et n'est rien que feintise.
C'est, aux écueils, qui ne paroissent pas,
Que le navire neuf se brise (*g*).

Une statue qui représentoit *le Temps*, sortoit de l'atelier du sculpteur, il y manquoit une devise, j'y attachai celle-ci :

Temps ! sous qui les plus forts sont enfin abattus,
Que tes rigueurs nous sont propices !
Quand tu nous ôtes les délices,
Tu nous fais aimer les vertus.

(*g*) Si les courtisannes ne faisoient que ruiner un jeune homme, ce ne seroit rien ; mais elles l'accoutument à parler et à penser comme elles.

Un jeune peintre venoit d'achever un tableau où se trouvoit la figure héroïque et sainte de la *tempérance*, je lui donnai ces vers pour mettre au bas :

Les lois qui règlent nos plaisirs,
Ne sont pas des lois inhumaines.
La nature et le ciel ne bornent nos desirs,
Que de peur d'accroître nos peines.

XXXIX.

Je vis une statue environnée d'inscriptions mensongères, et qui insultoient à la crédulité ou à la foiblesse du peuple, je les effaçai; et comme celui à qui l'adulation avoit érigé cette statue n'avoit point mérité de la patrie, je tournai sa tête du côté du dos, je repliai les jambes et rendis la figure hideuse; elle ressembloit alors à sa mémoire.

XL.

J'appesantis mon bras sur les infidèles dépositaires des fonds publics. Il y avoit un grand nombre de gens puissans qui étoient fort intéressés à ce que l'ordre de comptabilité du royaume fût enveloppé de ténèbres. Des gens en place distribuoient l'ar-

gent avec profusion, sous le nom de *dépenses secrètes*, dont ils ne rendoient point de compte à leur département, soit afin d'en augmenter leur fortune particulière, soit afin d'acheter des créatures. J'examinai rigoureusement l'emploi des fonds que chaque homme en place devoit fournir à chacun des départemens. Je défendis l'argent du roi, comme une lionne défend ses petits; j'empêchai le désordre, les gaspillages, les dépenses inutiles, les friponneries, les doubles emplois, et ma tête eut besoin de toute sa force pour s'enfoncer dans cette épouvantable arithmétique. Cette partie mécanique de l'administration des finances, fut ce qui me coûta le plus. Il fallut me livrer à un travail opiniâtre; mais je dévorai ce travail pénible et dégoûtant par amour pour les intérêts du prince et de la patrie, et au bout de cette tâche importante, je donnai des chiquenaudes incisives au nez de tous les fripons; ce qui annonçoit à toute la terre qu'ils avoient volé le roi et l'État. Oh! que de nez camus!

XLI.

Un homme qui demande l'aumône à un autre homme, et dont la subsistance, par conséquent, est fondée sur ce qu'on lui accorde, ou ce qu'on lui refuse, mérite l'attention du gouvernement.

Je n'eus pas la cruauté de rendre les mendians beaucoup plus à plaindre qu'ils ne l'étoient; car il faut les châtier, et non les faire périr dans des *dépôts*. Je les renvoyai chacun dans leur paroisse, au lieu de leur naissance, et là, comme on connoissoit, plus qu'ailleurs, leurs revers ou leurs vices, des préposés leur imposoient la tâche à laquelle ils étoient propres. Une correction sévère les obligeoit au travail, et quiconque d'entre eux sortoit du district de sa paroisse, y étoit ramené forcément pour subir la peine due à sa désobéissance. Par ce moyen il n'y eut plus de vagabonds.

XLII.

Je fis observer les lois qui attribuent au chef de la maison, l'empire sur tous les individus qui la composent; car partager la puissance me parut la plus grande des

erreurs, la plus propre à fomenter les discordes. La puissance physique des femmes est déjà très-grande : si la loi leur donnoit autant d'autorité qu'aux hommes, ceux-ci ne seroient-ils pas bientôt dans la dépendance la plus abjecte ? Tout mari devint maître absolu dans sa maison.

XLIII.

Comme mon haleine devenoit dévorante lorsque je voulois la faire servir au bien de l'humanité, d'un souffle je volatilisai (et plus promptement que le creuset du chimiste) tous ces diamans qui infestent la France, et qui font payer tous les maux qu'ils ont occasionnés, pour les extraire des mines et les apporter en Europe. Ce luxe puéril et ruineux excita puissamment ma vigilance et mon indignation, et je crus rendre un service essentiel à la patrie, en ne laissant aucune trace de ces brillans perfides, achetés du sang des hommes, et qui ne servoient qu'à alimenter de toutes les vanités connues, la plus creuse et la plus misérable.

Funestes diamans ! criai-je tout haut,

vous deviez faire aux hommes tout le mal possible ; parce que vous avez causé dans l'origine tous les maux possibles à l'humanité. Hélas ! au Brésil, pour conserver aux rois le monopole des diamans, cinquante lieues carrées autour des mines sont désertes, et l'on pend au premier arbre quiconque est trouvé dans les environs, s'il ne prouve qu'il y avoit affaire. Lapidaires ! diamantaires ! je vous dévoue à l'anathême. Que vous et vos marchandises disparoissent de dessus la terre.

XLIV.

Je défendis la chasse à ces gentillâtres, qui s'en faisoient un droit pour porter préjudice aux gens de la campagne, n'étant pas juste, que pour le plaisir d'un chasseur, des laboureurs ou vignerons souffrissent quelque dommage ; et je déchirai (avec une sorte de fureur, je l'avoue) le code absurde et féroce de ces lois pénales, qui régloient la chasse pour le plus fort du canton, et qui avoient osé égaler la vie des bêtes à celle des hommes.

La chasse punit, il est vrai, celui qui

s'en fait une occupation, au lieu d'un simple délassement. Il devient sauvage et farouche; il perd les idées morales; il ne connoît plus d'autre plaisir que d'errer dans les bois et dans les campagnes; il ne sait plus parler que des événemens de la chasse, et il perd les jours les plus précieux dans ce violent exercice, qui rend robuste son estomac, mais pour affoiblir d'autant plus sa tête, et la rendre peu pensante : il finit, ce déterminé chasseur, par vivre avec des chiens et des piqueurs, et par mettre au rang des prouesses, un sanglier blessé, et au rang des accidens notables, un gibier qu'il a manqué. Les entreprises du lendemain, sont d'abattre des perdrix et de massacrer des lièvres. Eh! qu'a-t-on besoin, dites-moi, d'une ame raisonnable pour franchir des fossés, pour grimper des collines, pour braver le froid et le chaud, pour pousser des clameurs et des huées extravagantes à la piste des animaux, pour se transporter de joie, si l'on a fait quelque capture, ou pour se frapper le front de rage et de colère, si le gibier a échappé?

Déchirer par passe-temps d'innocentes créatures ; se faire un jeu de leurs souffrances, et cela pour hâter une digestion un peu laborieuse ; trouver une volupté dans les terreurs et les angoisses des pauvres animaux fugitifs, sans que le besoin ou la faim vous presse ; sont-ce là des jeux dignes de l'homme qui devroit respecter le créateur des êtres sensibles, jusques dans les animaux qu'il a soumis à la douleur ?

Optez, cruels chasseurs, m'écriai-je, embrassez le système de *Descartes*, lequel contredit ouvertement la raison, ou jugez-vous friands d'un plaisir féroce. Vivez dans les bois, impitoyables et durs chasseurs ; chérissez de préférence la compagnie des chiens et des lièvres ; oubliez toute autre affaire ; et quand vous aurez perdu, à courir les bois et les broussailles, les heures les plus intéressantes de la vie, faites encore le soir l'histoire d'un jour que vous aurez si dignement employé pour la patrie et pour vous-mêmes.

Chasseurs ! si, semblables à Nembrod, à Hercule, vous dirigiez vos attaques contre

les bêtes féroces qui dévastent les troupeaux, et dévorent quelquefois les bergers, vous feriez une noble guerre aux monstres que la crainte et la foiblesse sont forcées à respecter ; mais vous ne tuez pas ces animaux, vous poursuivez les plus craintifs, lorsqu'ils se sont gorgés des choux, de la salade et des graines des malheureux paysans, obligés de supporter encore cet impôt, plus funeste que l'intempérie des saisons ; et ces *dévorés* ont souvent à défendre leur vie contre la férocité d'un garde-chasse assassin, et qui l'est, (ô honte! ô douleur !) qui l'est impunément.

Maudite chasse ! Les barbares qui inondèrent l'empire vers le commencement du cinquième siècle, ont ennobli cet exercice, parce qu'il étoit de leur goût ; et il faut que nos terres fertiles soient ravagées pour l'amusement privilégié de quelques êtres oisifs, incapables d'apprécier le prix du temps et les devoirs de l'humanité.

XLV.

Je rencontrai un pauvre auteur qui couroit de toutes ses forces, et qui couroit

après le directeur de la librairie. J'ai un *mandat*, crioit-il, je m'en vais au Marais, on me dit qu'il est au faubourg Saint-Honoré ; je croyois que tout étoit fini, lorsque le *censeur* avoit approuvé ; oh ! point. L'homme en place défend tous les livres ; il m'a *rayé*. — C'est que c'est plutôt fait et plus facile que tout le reste, lui répondis-je, ceux qui ne lisent point n'aiment point les livres.

Je tirai de ma poche de quoi dédommager ce pauvre auteur, et je lui remis ce quatrain, pour qu'il le portât au directeur de la librairie, de la part de *Théocrite* et de M. *François de Neuchâteau.*

Eh ! pourquoi voulez-vous qu'on pense et qu'on écrive,
Lorsque l'ame est contrainte et la plume captive ?
Ce qu'il faudroit écrire, un censeur le proscrit.
Ce qu'il ne proscrit pas ne doit pas être écrit.

XLVI.

Un homme disoit à un autre : « Vous êtes un sot, avec tout votre esprit, vous ne réussissez point. Depuis que je vous connois, je ne vous ai point entendu une seule fois parler de vos talens. On cessera

bientôt d'y croire. Voyez un tel, il se loue intrépidement lui-même dans les feuilles périodiques. Mais, répondit l'homme modeste, c'est une vanité méprisable que de parler de soi ; et je pense qu'on n'en impose à personne. — Vous vous trompez, répartit l'autre, on commence par se moquer de celui qui préconise son mérite ; on finit par oublier que les louanges que l'on a entendues sont sorties de sa propre bouche : on les attribue à un autre, et on loue enfin, avec la multitude, celui que l'on tournoit hier en ridicule ; un éloge répété est l'eau qui tombe goutte à goutte, et qui perce, comme le dit Quinault, le plus dur rocher. »

J'écoutois ce dialogue. C'étoit deux auteurs qui conversoient ensemble, et qui portoient, comme on le voit, un caractère bien différent.

J'arrêtai l'auteur orgueilleux, et je lui dis devant tout le public : *tu ressembles parfaitement au coq-d'inde : quand on s'arrête pour regarder cet animal, il se gonfle, fait la roue et rougit sa crête jusqu'à être prêt à en crever.*

XLVII.

Je ne suis jamais gai quand j'entends de la musique tendre, dit *Shakespear :* on fait mieux alors que d'être gai, on est ému, touché, attendri. On en peut dire autant d'une composition théâtrale qui remue l'ame. Qui craint de s'attendrir, a dit quelqu'un, craint d'être bon.

Je fus de l'avis de *Shakespear*; je donnai le prix à la musique sentimentale et aux drames, dont on pouvoit dire, *pectora mollescunt.*

XLVIII.

La tragédie française me fit beaucoup rire, sur-tout de la manière dont elle étoit jouée. J'assistai à *la Mort de César*, par Voltaire. Quelle œuvre mince ! Quel cadre étroit ! Quel misérable enfantillage, substitué à la majesté de l'histoire ! On ne pouvoit pas défigurer plus complètement le chef-d'œuvre de *Shakespear;* Voltaire n'avoit pas su lire son superbe, son admirable original. Des acteurs encore plus ridicules que la pièce, mirent en jeu une bonne

bonne humeur, qui se termina par une sincère pitié sur la pauvreté réelle du *théâtre français*.

Le poëte tragique, livré à la froide symétrie, s'étoit presque toujours écarté du tableau historique qui, dans son ensemble, avoit sa vérité. Il l'avoit coupé mal-adroitement, pour le faire entrer forcément dans le cadre des règles. Ainsi, il s'étoit privé des scènes les plus neuves et les plus intéressantes ; car c'est le sujet qui doit modifier l'action théâtrale. La resserrer lorsqu'elle doit être étendue, lorsqu'elle doit exposer de grands mouvemens, c'est manquer à l'art, à l'intérêt, à la vérité ; c'est sacrifier les plus grandes beautés, à des règles desséchantes qui ne font que détruire l'illusion, en ôtant un libre essor aux mœurs et au caractère de chaque personnage.

La tragédie française ensuite étoit, pour la multitude, un effet sans cause, et qu'est-ce qu'un ouvrage moral dont le but ne sauroit être saisi, et qui ne peut rien dire à la multitude? Eh! parlez-lui de ses mœurs, de sa fortune, de sa position actuelle, elle vous entendra.

Quelle étude plus digne du poëte que de bien connoître ce qu'il doit enseigner à son siècle, et d'approprier son drame aux circonstances !

Mais au lieu d'un tableau vivant et animé, le poëte tragique avoit métamorphosé Melpomène en un mannequin, dont l'attitude étoit perpétuellement bizarre et ridicule. Cette carricature étrange offroit d'ailleurs le même moule dramatique pour tous les peuples, pour tous les gouvernemens, pour tous les événemens terribles ou touchans. Serviles adorateurs de ce qui s'étoit fait, et absolument dépourvus d'invention, les poëtes oubliant la grande destination de l'art, avoient fait des pièces factices en voulant les ajuster à celles des anciens. Toujours le même protocole, toujours des tableaux de pure fantaisie, et le goût le plus faux qui ait jamais existé chez un peuple, détruisoit incessamment la vérité historique, et comptoit la remplacer par une vaine élégance.

Je chassai les pitoyables acteurs tragiques, avec l'éternelle famille d'*Atrée* et d'*Agamemnon ;* je fis la guerre à ce mau-

vais goût, à cette déclamation emphatique, froide et forcenée, le son le plus désagréable qui puisse frapper une oreille sensible. Je mis en fuite, du même bond, ces auteurs qui vont pillant des pièces de théâtre dans de vieux recueils, pour les offrir ensuite gonflées de rimes nouvelles et sonores; et puisqu'ils étoient impuissans à nous donner le tableau fidèle des mœurs et des gouvernemens anciens et modernes (*h*), je leur défendis de toucher aux sujets nobles et graves, émanés de l'histoire. Le peuple qui s'ennuyoit étrangement de tout ce fatras, me remercia d'avoir fait disparoître cette charge grotesque, que des journalistes et des académiciens lui avoient dit d'admirer. *Tragédie française* (*i*) et *farce*

(*h*) Cromwel et Guise ont une toute autre physionomie que Xipharès et qu'Hypolite, et je pense que ces nouveaux personnages exigeroient une autre forme dramatique que celle du *divin Racine*.

(*i*) Il est indubitable que les tragédies de *Racine*, de cet excellent versificateur, ont un défaut bien caractérisé; défaut qui vient du courtisan et du *galantin* de la cour de Louis XIV. Que ce défaut soit insensible pour plusieurs littérateurs et

devinrent synonymes; le spectacle national, entièrement changé et refondu, offrit de l'intérêt, de la gaieté, de l'instruction; et l'emploi d'écrivain dramatique, pour la première fois, fut connu et chéri de la nation entière (*k*).

XLIX.

Un auteur crioit : Je suis injurié, gros-

---

académiciens, chez qui un préjugé de goût devient le préjugé le plus difficile à détruire, soit; mais il est d'autres hommes qui ne sont pas tout-à-fait subjugués par l'illusion des beaux vers. Je citerai l'impression que me fit la première fois la tragédie de *Mithrydate*. Jamais aucune pièce ne m'avoit autant intéressé que les premières scènes de cette tragédie. Le héros paroît; il prononce ce beau : *je suis vaincu*, digne de *Corneille* : l'admiration est au comble. Il dit enfin qu'il est *amoureux*, et tout disparoît; je ne vois plus que de la misère, de l'intrigue, de la sottise, de l'enfantillage en très beaux vers. Ceci n'est pas du raisonnement, lecteurs, prenez garde, c'est du sentiment.

(*k*) Voyez l'ouvrage que j'ai publié sur cet objet en 1773, intitulé : *du théâtre, ou nouvel essai sur l'art dramatique*, qui me valut alors de la part des journalistes, pas un raisonnement, mais bien de grosses injures.

sièrement injurié par un serpent sorti d'un autre serpent, dont le nom est encore infect. — Comment est-il fait ce serpent? — Il est de médiocre grosseur; il porte un *rabat* au cou; il mord une *férule* qu'il couvre d'écume; il a pour repaire un *collége*, où il est connu et honni sous le nom de *Geoffroi*. — Eh! laisse le serpent siffler; il rentrera bientôt dans son trou. L'injure qu'on méprise tombe d'elle-même; si on s'en fâche, on la fait valoir. Va, bon jeune homme, il n'est point de critique plus dur que le pédant, qui ne mérite pas même d'être critiqué; les Geoffroi, les abbé Aubert, toute cette race marche sur le ventre; hé! méprise la race méprisable, ou bien prends pour devise cet hémistiche d'un vers grec :

Moque-toi du moqueur.

L.

Un homme en place crioit tout aussi douloureusement que mon jeune auteur : je veux anéantir tous les livres; oui tous, parce qu'on a fait un *pamflet* contre moi, et qu'on en médite un autre. Pourquoi des

livres, puisque je ne lis pas ? A quoi servent les livres ? à faire raisonner le peuple, et je ne veux pas, moi, qu'il raisonne : c'est à lui de suivre le mouvement qu'on lui imprime. Destruction des livres ! Guerre aux livres ! Un earmée d'espions, de commis et d'exempts pour empêcher l'approche d'un livre, car ces maudits livres font le tourment de ma vie et m'obligent de mesurer mes actions ; puis ces livres disent tout, et révèlent les actions les plus secrètes. On n'est jamais tranquille avec ces livres babillards. Au feu, au pilon, au cachot tous les livres (*l*), si l'on ne peut y mettre tous

(*l*) J'ai vu sur les frontières les commis des fermes saisir un roman, un Télémaque, un bréviaire, un livre d'évangiles, et les envoyer ficelés et plombés à la chambre syndicale de Paris, gouffre d'où rien ne sort. *Ce sont des livres*, crioient-ils, *et une lettre ministérielle nous enjoint de saisir tous les livres quelconques ; arrangez-vous à Paris avec les ministres prohibiteurs.* Ainsi ces misérables donnoient une extension ridicule et forcée à une simple lettre, qui n'avoit pas forme de loi. Ces pauvres attentats font que les étrangers nous méprisent. Il n'y a point en politique d'action indifférente.

les auteurs. C'est un crime que d'écrire. — C'est un droit inhérent à l'homme, repris-je, puisqu'il a celui de penser. Or, penser, parler, écrire sont synonymes; car cette opération intellectuelle est la même. L'imprimerie est un don visible de la divinité, par lequel elle a voulu contrebalancer les maux que les tyrans pourroient faire à l'espèce humaine. L'imprimerie est une défense auguste et légitime, qui n'a ni violence ni cruauté. — Mais je crains la satyre. — Je le crois. — Mais je suis fort. — Frappez donc; mais apprenez qu'il n'y a point d'action sans réaction.

LI.

Je fus l'exécuteur d'une loi qui me plut beaucoup. Elle convenoit à un siècle où l'on dévore ses capitaux, où un jeune prodigue est à peine en possession de son bien, qu'il dissipe en deux ou trois années la fortune de ses ancêtres. Cette loi portoit, *interdiction de vendre son héritage*. On l'a reçu de ses aïeux; on le doit à ses descendans.

Mais si le gouvernement lui-même est

prodigue, s'il veut toujours jouir sans mesure, s'il mange l'avenir, détruit le passé, dessèche le présent ; s'il a donné aux particuliers l'exemple fatal d'anticiper sur ses revenus, et de dévorer le fonds de ses richesses. . . . Que deviendra la loi, l'excellente loi ? Je fis mon devoir, je la publiai, parce que je plaignois la génération future ; elle sera plus pauvre que jamais, si l'argent va toujours se réunir à la masse fatale de ceux qui en possèdent déjà beaucoup.

LII.

Tout ce qui concerne les travaux de la campagne et la reproduction des végétaux fut si bien protégé, honoré, encouragé, que le siècle s'appela le *siècle agriculteur*. Ce titre en valoit bien un autre.

Les agriculteurs distingués portèrent trois épis entrelacés à la boutonnière de leurs habits.

Le paysan, vu comme agriculteur, pasteur, pêcheur et chasseur, doit être considéré comme le véritable Atlas, portant le globe de la terre sur ses robustes

épaules ; car c'est par lui que le genre humain subsiste.

LIII.

J'établis un tribunal où des juges du point d'honneur prirent connoissance de ces injures personnelles qui mettent un citoyen dans le cas de désobéir aux lois, ou de porter la conscience d'un affront non effacé. J'étendis cette juridiction sur tous les ordres de citoyens ; parce que je voulus que l'honneur fût le premier des trésors, et qu'il fût en sûreté contre cette multitude de délits qui blessent et qui offensent si vivement les ames délicates et sensibles.

LIV.

Un homme avoit fait une mauvaise action, il se disposoit à parler ; je lui dis : *Tu vas faire mille mauvais raisonnemens pour pallier ta faute ; reste avec la première.*

LV.

Je condamnai un athée à vivre seul. Qu'est-ce qu'un athée ? C'est un homme qui s'est isolé, qui s'est fait le centre de

l'univers, qui ne peut plus avoir ni desirs élevés, ni espérances consolantes : c'est un égoïste, qui n'a détruit un Etre suprême que pour se faire l'être par excellence. Il faut qu'il vive seul, ainsi qu'il sera un jour ; car l'enfer sera d'être seul, seul... Cette idée fait frémir.

LVI.

Je vis que les esprits commençoient à s'échauffer sur les intérêts publics, et que la nation portoit son activité sur des objets enfin dignes d'elle. Tant mieux, m'écriai-je ; car l'oubli des principes de la morale et de la politique conduit nécessairement un empire à sa ruine. Qu'on se rapproche le plus que l'on pourra de la nature ; elle fait toujours des lois plus heureuses que celles que nous nous donnons.

LVII.

Il y a, dit Montaigne, des condamnations plus *crimineuses* que le crime. Je fus de son avis, et je fis brûler des procédures honteuses ; parce qu'il n'étoit pas

bon qu'on gardât la mémoire de certaines iniquités.

LVIII.

Les crimes commis par les fanatiques ne leur inspirent point de remords. Ils dorment tranquillement sur leurs forfaits ; leur conscience ne leur dit rien ; c'est en-vain qu'ils ont outragé la nature. La religion qu'ils croient avoir vengée, leur assure une paix affreuse, mais réelle pour leur cœur. Ne voilà-t-il pas le sentiment le plus horrible qui puisse dénaturer le cœur de l'homme ? Toutes les idées morales vont s'éteindre dans une frénésie religieuse. Alors le fanatique frappe aveuglément ; il devient le plus monstrueux des êtres.

On m'avoit dit qu'il n'y avoit plus de fanatiques, j'en déterrai quelques-uns à qui il ne manquoit que les circonstances pour épouvanter de nouveau la terre. Je les châtiai si rudement, que tout en s'appelant *martyrs*, ils furent obligés d'appeler à leur secours quelqu'un qui fermât leurs cicatrices, et ce soin dérangea pour quelque temps leurs idées atrabilaires et cruelles.

LIX.

Les charges de judicature ne furent plus mises à l'encan ; ce qui faisoit dire à Sénèque que les magistrats, après avoir acheté la justice en gros, trouvoient du profit à la revendre en détail.

LX.

Je dis à un homme qui venoit de faire une dédicace : Pauvre sot, qui t'attaches à louer les grands, tu ne sais pas que leur amour-propre est blâsé comme leur palais ; ils ne sentiront pas plus la louange la plus fine et la plus délicate, que la sauce exquise que doit leur servir ce soir leur maître-d'hôtel ; tu perds ton temps et tes paroles.

LXI.

J'aperçus un château fameux, il manquoit une inscription au frontispice ; j'y mis ces vers :

Mange dessous un dais, dors dedans un balustre ;
Sois petit-fils de mille rois ;
Si de l'humanité tu méconnois les lois,
Tu ne seras qu'un criminel illustre.

LXII.

Quel vaste champ de vérit
découvrir dans la morale, la
la géométrie! Nous sommes e
bord d'une immense carrière, et vous vous
donnez le nom de savans, messieurs de
l'académie. Savans! Oh! renoncez à ce
titre.

LXIII.

J'entrai furtivement dans la chambre d'un poëte, disciple de Voltaire; il composoit une tragédie, et lisoit attentivement tous les poëtes tragiques; il en enlevoit des hémistiches, qu'il écrivoit à part sur un cahier qu'il enfonçoit dans un tiroir reculé de son bureau. Je lui criai aux oreilles : *Tu pilles!* Puis je disparus.

Je rencontrai un autre poëte qui, sur douze tragédies, n'en avoit fait qu'une qui n'avoit pas été sifflée. C'étoit par-là qu'il se pavanoit et qu'il s'estimoit un grand homme, et qu'il se mêloit d'apprécier les défauts de tous les ouvrages imprimés, à l'exception des siens.

Je le condamnai à parler dans une chaire, sur le génie, sur l'éloquence, sur la grace et la vie du style, c'est-à-dire sur tout ce qui lui étoit étranger; ce qui amusa le public et fit rire quelque temps.

LXIV.

Je trouvai que les places des spectacles décens étoient à un prix trop haut. Quand on a accoutumé un peuple à de certaines jouissances, c'est un crime d'abuser de son goût en les lui faisant payer cher (*m*). Il y a des habitudes que l'on doit respecter.

Et j'embrasssai, sous le nom de *jouissances*, tabac, sucre, aromates, parfums, etc.

(*m*) Le parterre de la comédie française, qui étoit à 20 sous, a passé subitement à 48 sous. On n'a obtenu pour ce haussement de prix, qu'une banquette étroite, incommode; les issues sont gênantes; je ne connois pas de situation plus penible que celle de se voir enfermé dans ce parterre; mon plus grand étonnement, c'est de le voir rempli.

LXV.

Les corvées alloient mal ; je les fis bien aller ; je payai les travailleurs qui ci-devant travailloient mal, et faisoient de mauvaise besogne, parce qu'ils travailloient malgré eux et sans profit. Il n'en fut pas de même lorsque je portai un sac d'argent sous mon bras ; je n'eus besoin alors que de la moitié des travailleurs. Libres et payés, ils abrégèrent le temps, et les chemins furent bien construits. Il falloit auparavant recommencer les chemins avec de nouvelles dépenses ; il ne fut plus question de cela. C'est qu'il n'y a que la bonne volonté qui fasse bien aller les bras ; et tant que vous contraindrez, vous n'aurez pas seulement de bons piocheurs.

LXVI.

J'aperçus une vilaine muraille, empreinte humiliante de servitude, qui coupoit désagréablement et gâtoit de belles promenades, qui interceptoit l'air et la vue, et parquoit des citoyens comme on fait des moutons. Jadis la Chine éleva une muraille

contre l'invasion des Tartares. Ici c'étoit les Tartares qui avoient bâti la muraille odieuse. Or, comme un système financier est toujours petit, puéril, misérable; qu'il n'y a rien de si bas, de si cruel que cette espèce d'hommes qui apportent les plus grands obstacles à la tranquillité et à la prospérité nationale, je condamnai tous les gens de finance à démolir cette muraille, qui chagrinoit un bon peuple, lequel étoit assez soumis, et donnoit assez d'argent pour qu'on lui épargnât cette douloureuse humiliation; car il la regardoit comme un malheur et comme un outrage. Or, pourquoi faire de la peine à un peuple qui ne demande qu'à aimer, et qui paie avec gaieté, pour peu qu'on lui dérobe la vue des chaînes qu'il porte, ou qu'on les lui décore de quelques fleurs?

Cloîtrer une ville immense et extrêmement peuplée, le centre et l'appui de toute la puissance royale et de toute sa grandeur, c'étoit déshonorer une capitale antique, flétrir les monumens qu'elle renferme dans son sein, diminuer l'admiration des étrangers, qui soupiroient comme

les

les nationaux, en rencontrant sur une ligne circulaire les éternelles traces de l'impôt accablant. S'il faut qu'il existe, pourquoi du moins ne pas cacher aux yeux ce qu'il a de triste? pourquoi lui donner une surface aussi effrayante ? Si le citadin sortoit pour aller respirer l'air pur de la campagne, il rencontroit une clôture immense qui ne lui permettoit d'entrer dans les champs qu'après avoir trouvé difficilement l'issue rare ou étroite d'où l'impôt rigoureux sembloit lui crier encore par la bouche des commis : *tu sors, en rentrant tu seras fouillé.* Je partageai l'affliction du peuple, et ce ne fut pas infructueusement, grâces à mon bras.

Celui qui avoit donné le plan et le projet de cette *muraille*, ayant dégradé le titre d'académicien, son nom n'en devint pas moins une injure, et signifia dans la langue publique, l'*ennemi du bon peuple.*

LXVII.

Un boucher alloit tuer un veau, et son garçon levoit un coutelas pour éventrer un agneau. J'arrêtai leurs bras, et leur dis :

Qui t'a permis de tuer l'espèce-enfant? Si on te l'a permis, moi je te le défends; aucun de vous ne tuera ni veau, ni agneau; personne donc ne lit dans l'avenir; on ne donne pas le temps à la nature de réparer ses pertes. O prévoyance, prévoyance! que tu es rare parmi les hommes! Ils ne songent point à la propagation de l'espèce, comme si la nature pouvoit suffire à leur avidité. Le Caraïbe vend son lit le matin, ne prévoyant pas qu'il en aura besoin le soir; et l'homme en société, étourdi et sans prudence, ne prendra pas la moindre précaution pour conserver l'espèce. Il mangera les veaux, les agneaux, les poulets, et puis il s'étonnera de n'avoir ni bœufs, ni moutons, ni poules. Ne ressemble-t-il pas alors au Caraïbe qui pleure le soir, parce qu'il n'a pas su prévoir le matin qu'il devoit se coucher à la fin du jour?

LXVIII.

On confond quelquefois le devoir avec la vertu; parce que cela se ressemble. On couronnoit en ma présence une fille sage qui avoit fui les garçons; une autre qui

avoit soulagé son père, on la donnoit en spectacle. Rien ne prouvoit mieux la morale du siècle. Un prédicateur célébroit encore en chaire ces vertus, ignorées de celles qui les possédoient; la vertu devenoit une représentation théâtrale. C'étoit bien, si l'on veut, mais cela ne me satisfit pas. Je respectai le seigneur, la rosière, le peuple qui l'environnoit. Cette fête pouvoit ramener au devoir, et cela suffisoit pour qu'elle ne fût point interrompue; mais la vertu est au-delà du devoir. Je ne dis mot, car j'avoue que je n'avois pas assez de connoissances morales pour peser dans le dix-huitième siècle le devoir et la vertu. Tout ce que je sais, c'est que la vertu est au-delà du devoir, et qu'une rosière, n'eût-elle fait dans toute sa vie qu'une bonne action morale, est bien au-dessus d'un gagne-prix d'académie.

LXIX.

Je vis un adolescent d'une physionomie intéressante, et je lui demandai : Qu'apprenez-vous dans cette grande maison où je vois des grilles, des portiers, de longues

robes noires ? — J'apprends du latin, me dit-il. — Ensuite ? — Du latin encore. — Quoi ! pas autre chose ? — Quelquefois quelques mots grecs. — Et c'est pour cela, mon petit ami, que vous avez quitté la maison paternelle, et les salutaires exercices de la campagne ?

Je m'adressai aux robes noires et je leur dis : Qu'enseignez-vous à ces enfans qui sont dans l'âge de croître et d'apprendre ? Du latin, me dirent-ils, et un peu de grec, quand ils ont de la mémoire. Mes yeux étinceloient de colère : Pédans ! m'écriai-je. — On ne nous paye que pour cela, me répondirent ils en tremblant. Hé quoi ! dis-je, du latin ? N'y a-t-il plus ni art, ni métier, ni science exacte, ni membres à développer parmi cette jeunesse ? Que feront tous ces enfans de cette langue à-peu-près inutile ? Et les exercices du corps, et l'équitation, et l'art de nager, et les langues vivantes, et la connoissance des plantes usuelles, où tout cela s'apprend-il ? Les pédans restèrent muets.

Quoi ! voilà donc l'instruction publique ? Du latin ! L'instruction publique est restée

au même point depuis nombre de siècles, et l'on pensionne des régens qui font leurs classes comme les chanoines disent leur office, et qui bornent à des phrases latines et insignifiantes tout ce qu'on peut enseigner dans le dix-huitième siècle. Quoi ! un établissement national s'est borné à ces petites idées pédantesques, et l'on parle de Rome à des enfans nés à Paris ! Que leur fait Rome ? Qu'y a-t il de commun entre les devoirs de la vie civile et cette ancienne cité ? Que peut deviner le fils d'un bourgeois sur cette ancienne maîtresse du monde, et que rapportera-t-il pour son bien-être de la fréquentation de ces auteurs latins ? Il perdra sa santé dans ces études stériles, et il sortira du collége avec cette sottise présomptueuse qu'il aura reçue de ses maîtres.

Soudain, je fis un geste et je fis venir des écuyers avec des chevaux, des menuisiers, des charpentiers, des serruriers et quelques dessinateurs. Les enfans bondirent de joie en quittant la plume pour le marteau et le compas. Ils s'élancèrent sur les chevaux, et leur visage triste s'anima des

plus vives couleurs. L'escrime, le pugilat ne furent pas oubliés (*n*). Je donnai un métier à chacun de ces pauvres enfans, et ils n'entendirent plus parler de ce bas flatteur, de ce biberon nommé *Horace*, que les régens n'entendent pas eux-mêmes et qu'ils expliquent toujours, dans l'intervalle de leurs exercices. Un peu d'histoire

---

(*n*) Le mot *virtus*, le mot *vir* dérive de *vis*, force, courage; c'est l'appanage du sexe viril, pour braver les périls, pour vaincre tout obstacle.

Dans les ouvrages les plus ordinaires, il faut joindre la force à la dextérité; par exemple, pour graver en taille-douce, pour broder des habits à l'aiguille, les maîtres et marchands brodeurs que j'ai vus à Lyon, emploient plus volontiers des garçons que des filles, quoique celles-ci leur coûtent un grand tiers de moins. *Vir magis patiens laboris quàm fœmina.*

Nulle vertu sans la force du corps et celle de l'ame. Les sémi-talens ne sont tels que faute de courage et de force. Un Charles XII étoit tout nerf. Un Pierre le Grand avoit un corps robuste, un esprit plus inflexible que tout autre, un cœur plus ferme, plus constant, une volonté plus forte, une intelligence plus active que tous les Russes ensemble.

Comme on n'obéit qu'à la force, donnons-la donc au corps et à l'ame. Le courage se peut enseigner, je crois, comme l'équitation.

naturelle amusoit ces jeunes gens, et disposoit leur esprit à voir les merveilles de la création.

On étudioit leur goût, et dès qu'ils montroient un penchant décidé pour une science ou pour un art, on les livroit à des maîtres particuliers; ils étoient obligés, à vingt-deux ans, de voyager jusqu'à vingt-six, de s'éloigner de la capitale, et tous les huit jours ils devoient écrire ce qu'ils avoient vus; et c'étoit sur ces rapports qu'ils étoient jugés pour obtenir les places de la vie civile.

Les régens demeuroient stupéfaits autour de moi; et comme j'avois abattu leur chaire, ils attendoient de moi un dédommagement. Peu leur importoit l'instruction, mais bien le revenu d'icelle. Et quelle histoire enseignez-vous à ces pauvres enfans? — Les histoires grecques et romaines, où il est dit à chaque page qu'il faut détester tous les rois, comme autant de tyrans; qu'on a bien fait de chasser Tarquin, de tuer César; que tous les conspirateurs furent de grands hommes; que Caton, Brutus, qui se tuèrent, firent en

cela de très-belles actions. — Et c'étoit le roi de France qui vous payoit pour enseigner à tous ces enfans le fanatisme d'une liberté imaginaire ? pour préconiser deux fois par jour les anciennes républiques ? pour rendre aux jeunes habitans de la bonne ville de Paris la royauté odieuse ? pour imprimer dans leur cerveau des idées absolument contraires au gouvernement sous lequel ils doivent vivre ? Ah ! si vous n'aviez pas été des maîtres ennuyeux et plats, que seroient devenus vos disciples avec des principes si opposés à la monarchie? Mais heureusement ils n'ont pas entendu les auteurs que vous traduisiez (*o*).

(*o*) On lit dans l'histoire de Florence un fait qui mérite d'être connu. Un régent de collége en 1476, ayant pour souverain Galeas, duc de Milan, s'étoit prévenu jusqu'au fanatisme en faveur du gouvernement républicain. Sa tête exaltée par la lecture des auteurs grecs et latins, vantoit à ses écoliers l'avantage d'être né dans une république, et déploroit le malheur d'un sujet soumis à un souverain. Il échauffa tellement de ses idées trois de ses disciples, qu'ils firent serment entre ses mains de délivrer la patrie du duc leur souverain, dès qu'ils seroient plus avancés

J'armai mon bras, et tous les colléges furent détruits pour faire place à des gymnases, où rien ne contrarioit la liberté de l'enfance, le développement de ses forces physiques et encore moins de sa jeune raison avide et curieuse.

LXX.

Trois armées dans une vaste plaine alloient combattre et s'égorger. Comme de toutes les extravagances humaines, celle-ci me paroît la plus forte, et que j'appelle démence et frénésie ce prétendu courage; comme l'esprit militaire me paroît être le souffle infernal sorti de l'abîme du péché et des crimes, pour souiller et flétrir les habitans de la terre; comme j'exècre cette abominable fureur, je soufflai vîte sur les enseignes et sur les drapeaux, et tous devinrent d'une couleur uniforme.

---

en âge : ce qu'ils exécutèrent dans une église. Deux périrent sur-le-champ, le troisième qui n'avoit pas plus de vingt-deux ans, fut condamné à mort, et il répétoit pendant son supplice, qui fut long, les vers et les passages latins que son régent lui avoit enseignés.

Alors, ces insensés voulant se battre, ne le parent plus ; car c'étoit la couleur des drapeaux et des enseignes qui les portoit aux massacres et au carnage ; et c'étoit pour cette couleur qu'ils alloient offrir leurs poitrines nues à des canons chargés à mitrailles.

Quoi ! voir des meurtres et des assassinats dans un climat doux, au coin des bois revêtus d'une verdure éternelle, à côté des fleurs qui naissent au milieu d'un air parfumé ! Quand tout respire la vie et la volupté, voir des hommes qui se cherchent pour se donner la mort, s'égorger sur les fleurs du printemps ! Quel contraste ! Et comment l'homme repousse-t-il à-la fois les bienfaits de la terre et ceux du ciel, pour s'abandonner à la cruelle vengeance ?

Mes bras d'airain n'étoient pas assez forts pour étouffer le monstre de la guerre ; et sa force est tellement opposée à celle qui édifie les lois et les fait respecter, que je ne pus que la maudire et la dévouer à l'exécration des sages et à la justice céleste (*p*).

(*p*) Je voudrois du moins pouvoir rappeler ces

LXXI.

Une foule de danseurs, de bateleurs, de musiciens subalternes peuploient les petites villes de province; une foule d'ouvriers inutiles, de coëffeurs, de perruquiers, etc. pullu loient jusque dans les bourgs; et voici que les campagnes n'avoient point de chirurgiens, ou, ce qui est pis encore, en avoient de mauvais. Quoi! tous les secours pour la capitale? Les gens de l'art réunis,

---

combats fréquens en Italie, où il n'y avoit qu'un seul homme de tué, quoiqu'on se se fût battu pendant sept à huit heures : ainsi l'on faisoit encore la guerre en 1460. De bonnes armes défensives couvroient les soldats; un homme n'étoit pas tué aisément, et le suprême danger étoit de tomber de cheval.

Ces batailles non sanglantes n'en étoient pas moins décisives. Elles duroient un demi-jour : on se chassoit réciproquement du champ de bataille à coups de lances. Force contusions, peu ou point de sang répandu. Eh bien! ces batailles philosophiques que l'on doit regretter, que je regrette, opéroient en politique tout ce que font aujourd'hui canons, bombes, fusils, et le massacre de vingt à trente mille hommes couchés dans une boue sanglante.

pressés sur un seul point, il n'y eut plus de secours pour l'infortuné paysan, et l'art de guérir n'existoit pas pour lui. Les chirurgiens de campagne faisoient tout à leur aise des veuves et des orphelins; les accoucheuses estropioient les mères; il falloit dans certains cantons, faire huit lieues pour aller trouver un esculape barbare, qui, avec six volumes poudreux, quatre bouteilles de poison, une scie, une lancette et des grains d'émétique, faisoient marcher de front la médecine et la chirurgie! La moindre épidémie devenoit désastreuse; la gangrène accompagnoit les moindres accidens, et l'humanité succomboit tantôt sous le scalpel remis entre les mains de l'ignorance, tantôt sous la lancette infatigable, tantôt sur un purgatif banal et violent.

C'étoit véritablement une désolation dans les campagnes, que cette disette des gens de l'art; il n'y avoit de guérison que pour les villes opulentes. Un oisif des cafés, poids inutile de la terre, échappoit, dans une grande ville, à une maladie, qui, en le tuant, n'auroit causé aucun vide dans

l'État ; il étoit sauvé, parce qu'il avoit pour voisin un homme de l'art ; et le robuste cultivateur étoit enlevé à l'agriculture, à sa famille, faute des secours les plus nécessaires. Les maladies des gens de la campagne étoient livrées au hasard, ou à des chirurgiens sans livres et sans médicamens. La mendicité honteuse devenoit la ressource de plusieurs orphelins, qui bientôt dans l'âge des passions, se faisoient brigands. Les bourgs étoient dévastés. Point de médecins que dans la capitale, ou dans quelques villes peuplées. Quand ils arrivoient à la suite du fléau qu'avoit annoncé la renommée, la mortalité avoit consommé ses ravages.

Cet inconcevable oubli me frappa d'indignation, et fit monter à mes yeux les larmes de la douleur. Quoi, des académies et point d'élèves ! Quoi, tant de médecins, et point de sauveurs pour les campagnes ! J'appelai à moi tous ceux que ces abus devoient frapper, je leur criai : les hommes, les hommes utiles sont dans les campagnes, ils meurent ! Courez à eux, les lumières bienfaisantes reposent dans les villes, les

ténèbres homicides enveloppent les bourgs et les villages ; répandez-vous, hommes instruits. L'art qui guérit n'est-il donc fait que pour les riches?

On accourut à ma voix, ma douleur étoit si profonde, qu'elle passa dans toutes les ames. On plaça un chirurgien d'une capacité reconnue, de quatre lieues en quatre lieues ; on lui assigna cent écus, qui furent pris sur les caisses des comédiens, baladins, histrions, sauteurs, voltigeurs et montreurs de marionnettes, par tout le royaume ; et quand on vouloit ouvrir un bal dans une ville, on commençoit par mettre dans la bourse des chirurgiens et médecins des campagnes. Ce titre fut mis en honneur. Les médecins et chirurgiens des campagnes portèrent même un habit particulier, afin qu'on les reconnût et qu'on pût réclamer leurs secours : les médecins de la capitale faisoient ensuite chaque année, une petite tournée dans différens cantons, pour surveiller les opérations les plus importantes à l'humanité et les plus inséparables du salut de l'Etat.

LXXII.

Je rencontrai le frère d'un homme qui la veille avoit monté sur l'échafaud : ce frère étoit un homme de bien. Accablé de ce coup, il marchoit tête baissée et n'osoit lever les yeux. *Je suis avili*, disoit-il. — Qu'est-ce que *l'avilissement* pour une faute qui n'est pas la tienne, lui criai-je ? Quoi ! quand l'opinion aura étendu son bras sur les malheureux humains, ceux-ci plieront le cou servilement, et se croiront dégradés ? Ils méconnoîtront leur dignité, leur liberté, leur indépendance ; ils se croiront vils, parce que l'injuste opinion d'autrui les aura souillés ! Ame humaine, image de ton Dieu ! les fautes sont personnelles ; ne dis pas, je suis vile ; car tu n'es pas *vile* pour le crime d'autrui. — Les hommes m'ont flétri. — Les hommes ! Relève-toi, relève-toi ; les hommes n'auront plus aucun pouvoir sur toi. Brave l'opinion qui choque la justice éternelle et la raison. On ne partage pas plus la honte de son frère, qu'on ne partage ses vertus. C'est une servilité que d'obéir à un tel préjugé ; il est aveu-

gle, il est nuisible ; qui voudra l'anéantir, l'anéantira ; ne dis pas *je suis avili*, et tu ne seras point *avili*.

LXXIII.

Si tu avois pu t'approprier tout l'air salubre qui flatte les délicieux coteaux de la Seine et de la Loire, toi tu l'eusses fait. Et toi, si tu avois pu renfermer le beau et vivifiant soleil dans ton parc et dans ton palais pour ton seul usage, tu l'eusses renfermé, et tu n'aurois laissé à ce peuple, dont le sang (à ce que tu crois) est différent du tien, que la lueur du crépuscule ; tu aurois voulu ensuite qu'on vantât ta noble clémence.

Et heureusement que toi, tu n'as pu dérober ni l'air, ni la lumière, ni les rayons argentés de la lune, ni les brillantes étoiles du firmament ; et toi heureusement encore que tes longues et avides mains ont été trop courtes pour embrasser le globe de la terre ; car il auroit fallu que la terre dans son ensemble fût pour les desirs impérieux d'un seul homme fou et superbe....

Mais qu'importe, la terre est envahie ; tout

tout est pris. Grands ! vous la possédez et la partagez exclusivement. Il n'en reste que des lambeaux pour préserver de la disette la plus grande portion du genre humain (*q*).

Hauts et puissans larrons, sangsues opiniâtres, propriétaires durs, inexorables ! par quelle fatalité faut il que vous ayez tout, et que les autres hommes n'aient rien ? Vous êtes maintenant applaudis, vous possédez l'abondance sans remords, en voyant la misère et l'indigence à travers les glaces transparentes de vos volup-

(*q*) Il y a, selon moi, contradiction entre *naissance* et *non-propriété*. Celui qui en naissant sur terre n'a pas un endroit pour reposer sa tête, est nécessairement l'ennemi de ceux qui possèdent. Un Lapon en naissant a du moins pour appanage un renne ; on lui assigne un second renne quand les dents lui percent ; mais il y a en Europe des millions d'hommes qui viennent au monde sans pouvoir dire avoir un arbre en partage. Il y auroit un terrible livre à faire sur le mot *propriété*.

Les hommes les plus pauvres sont encore chargés de nourrir et d'élever les hommes, qui, pour un modique salaire, serviront un jour la partie opulente. La société est un prodige.

tueuses demeures ; vous faites ouvrir sous les pas de vos rapides coursiers qui jettent l'écume, la foule have et maigre qu'on voit fuir de peur d'être écrasée ; vous menacez à chaque minute les jours de vos concitoyens, pour marier plus promptement les heures de vos délicieuses jouissances : mais ce temps sera de courte durée ; la mort venge le genre humain : bientôt vos indignes ames s'envoleront nues, et toutes hideuses des crimes de votre insensibilité, elles s'envoleront pour répondre de toutes ces tyrannies publiques et particulières, infâme tissu d'une vie personnelle ; vos ames dures et froides rétrograderont loin du regard de la haute et adorable puissance qui compte les actions de chaque créature humaine, et qui retire son souffle divin aux méchans qui ont méprisé ou opprimé leurs semblables. Le maître, seul grand, seul adorable, vous précipitera dans le cercle de l'animalité ; parce que vous aurez oublié la destination de l'homme, et que sa vie doit être *amour, tendresse, charité.*

J'adressai ces paroles aux égoïstes du

siècle, et je leur dis encore : vous n'avez pas voulu que tout le monde vive, et que chacun vive heureux ; eh bien, vos ames seront flétries par la langueur et par l'ennui dans le sein même de l'opulence ; puis elles frémiront un jour des basses actions où elles se seront plongées. Le temps fuit ; demain votre orgueil sera confondu ; demain vous ne serez plus homme ; jettés parmi les derniers êtres de la création... J'ai lu votre arrêt dans le livre de la *justice éternelle*, dont je ne suis que l'ombre ici-bas.... Frémissez de la sentence qui vous rejettera de la vie sentimentale.....

LXXIV.

C'étoit à qui viendroit autour de moi se plaindre de quelque imposture, ou de quelque vexation. L'élasticité de mes muscles d'airain, étoit dans une action perpétuelle, soit pour protéger les foibles, soit pour arrêter ou pour punir les prévaricateurs, lorsque la foule des coupables augmentant, ils firent un complot contre mon individu justicier.

Il étoit invulnérable ; rien n'affoiblissoit

son ressort et ne retardoit sa marche. Mais que fit la multitude des méchans ? elle s'ameuta, s'attroupa, se concerta ; elle inventa enfin une *manivelle* ingénieuse et perfide qu'elle me jeta de concert aux bras, aux cuisses, aux jambes. Mes bras étoient vissés, ils les dévissèrent ; puis avec une lime sourde ils me scièrent les jambes, et une fois renversé, je me trouvai bientôt sans main et sans bras, car c'étoit là ce qu'ils redoutoient le plus en moi.

Couché par terre, je n'eus plus la force de punir le méchant. Il passoit à ma portée, et je n'avois plus que le mouvement de la langue et de la tête ; je n'étois plus enfin qu'un simulacre, ce qui réduisit ma puissance à peu de choses.

Quand les hommes me virent en cet état, ils me bafouèrent ; alors je fus réduit à proférer quelques vaines sentences qu'ils n'écoutèrent pas, ou qu'ils firent semblant d'admirer pour mieux les enfreindre. J'avois auparavant une force coërcitive qui maintenoit ou rétablissoit l'ordre ; cette force s'étoit évanouie. Condamné à jeter

dans les airs quelques paroles perdues, le chagrin que j'eus de voir le mal triomphant et de ne pouvoir le réprimer ; l'insolence des méchans qui en passant auprès de moi, rioient de mon courroux impuissant, irrita tellement les fibres généreuses de mon cerveau, que l'illusion se dissipa ; je me réveillai et je me dis alors à moi-même, en poussant un long soupir : hélas! à quoi sert-il d'être *un homme de fer* invulnérable et de s'appeler *justice ?* Les méchans, toujours plus adroits que les bons, sont habiles à se soustraire à la puissance des lois, et ne manquent guère d'en venir à bout. Ils auroient sans doute beaucoup moins de peine à redevenir gens de bien qu'à travailler jour et nuit à ces machines odieuses, compliquées, qui ôtent *bras et jambes* à la *justice ;* mais telle est la profonde malice du cœur de l'homme, qu'il craint plus de s'améliorer que de faire la guerre à ce qu'il y a de plus saint sur la terre.

Pauvre *justice !* les complots insidieux, les ruses abominables des fourbes ont fait de toi un corps mutilé, un tronc semblable

à ceux qu'on voit dans l'atelier des sculpteurs. On aperçoit bien encore les muscles qui enfermoient ton cœur généreux, et quelles furent jadis ta souplesse et ta force ; mais il faut que le coupable soit bien près de toi pour que ta voix terrible l'effraye, ou que tu puisses le punir par un mouvement énergique et prompt de tes membres à demi mutilés. Le torse que Michel-Ange touchoit encore avec respect de ses mains défaillantes, est devenu, hélas ! ton emblême.

Tu allois autrefois au-devant du coupable, il faut aujourd'hui qu'on l'amène et qu'on le traîne devant tes débris. Qui te rendra tes membres, ta force agissante, ta marche fière et rapide, telle qu'elle fut dans tes beaux jours ?.... Le souverain qui te connoîtra, et qui sera assez vertueux pour devenir ton premier sujet.

Fin de l'An deux mille quatre cent quarante.

Nous joignons ici un Discours de l'Auteur, prononcé à la Tribune. Il servira à faire connoître quels sont ses principes religieux.

OPINION

DE L. S. MERCIER,

REPRÉSENTANT DU PEUPLE,

Sur les Sépultures privées.

Séance du 18 Frimaire an 3.

CITOYENS LÉGISLATEURS,

JE me sens comme entraîné à cette tribune pour y combattre le projet d'une résolution qui vient de vous être présentée par Daubermesnil, au nom d'une commission spéciale, séance du 21 brumaire. Ces sépultures privées, que réclame la plus fausse sensibilité, ces bûchers infects, ces flammes cadavéreuses, cette soustraction des morts à la terre, notre mère commune, toutes ces innovations contre des usages anciennement établis, révoltent en moi l'esprit, la raison, le sentiment. Eh! que veut-on aujourd'hui? Nous redonner les Dieux Lares, les

autels domestiques, les urnes cinéraires, les fioles, les lacrymatoires des anciens, ou bien refaire les momies d'Égypte, nous recouvrir de bandelettes, et nous repousser ainsi dans les erreurs et dans les extravagances du paganisme.

Voilà la deuxième lecture de cet étrange rapport qui vous est faite : eh ! comment a-t-on pu glisser là-dessus si légèrement ? Eh ! l'on ne brûloit parmi nous que les empoisonneurs et les pédérastes !

Les grossiers plagiaires des coutumes anciennes vont bientôt vous apporter ici les ridicules usages de tous les peuples de la terre, qu'ils auront puisés dans des dictionnaires ; et nos esprits bizarres, ils pullulent ! c'est à qui s'évertuera à en copier les gravures plus ou moins extravagantes. Toutes les cérémonies funèbres des nations, et les plus superstitieuses, vont se donner rendez-vous en France, et s'y naturaliser au gré de tous les maniaques présens et futurs.

Les inhumations et sépultures tiennent tout à-la-fois à des rapports religieux, civils et politiques ; et ces rapports sont si délicats, qu'il faut user de la plus grande sagesse pour les concilier. Prenons garde que les morts ne troublent le repos des vivans ; cela s'est vu dans bien des pays : j'en atteste l'histoire, celle sur-tout des vampires ; il y a dans le projet de quoi la renouveler, et les sépultures privées que l'on vous propose, je le crains avec quelque fondement, pourroient nous conduire à des troubles tout aussi imprévus : que l'image de la mort ne perde point par vous

son caractère ; le modifier au gré des hommes, c'est le dégrader ; que ce caractère religieux soit toujours uniforme.

Vous sentez déjà, Législateurs, l'extrême difficulté d'une loi sur ces objets sérieux ; et sur-tout dans les circonstances actuelles ; ne précipitons rien, ou plutôt usons d'une sage circonspection ; car l'on veut encore abuser du mot *liberté*, de ce terme abstrait, en disant que les cadavres de nos proches, de nos femmes, de nos amis, nous appartiennent Non!... non!... Ils appartiennent indistinctement à la terre, qui leur a prêté ses élémens, et n'appartiennent qu'à elle.

Toute innovation en ce genre pourroit enfanter des rivalités orgueilleuses, des distinctions insolentes, et des débats scandaleux : ce seroit enfin donner un aliment perpétuel à des imaginations plus ou moins vives, plus ou moins superstitieuses. Eh! quoi de plus propre à nourrir la superstition, que ces cérémonies lugubres que chacun pourroit modifier à son gré.

Si la décence a été blessée de nos jours, lors du bouleversement de toutes les idées, de simples lois de police ont pu, et peuvent encore réparer de tels abus; mais je puis vous attester qu'ils n'existent pas au moment où je parle. Chaque jour d'heureux changemens s'accomplissent sans tumulte, sans efforts et sans bruit ; et c'est ainsi, si je ne me trompe, qu'il faut opérer sur ces difficiles matières.

Quand un peuple a eu le malheur de ne pouvoir fondre d'un seul jet ses institutions civiles, religieuses et politiques, ou que plus à plaindre encore, il s'est trouvé dans des circonstances extraordinaires qui s'opposoient à leur réunion, il doit attendre du temps que cette opposition disparoisse.

C'est autour des tombeaux que l'imagination humaine, crée, amoncèle les fantômes, et c'est dans ce moment qu'il ne seroit pas aisé de lui imposer un frein, pour peu qu'on eût caressé ses premiers écarts. L'imagination alors devient tout aussi redoutable que le profond mystère qu'elle contemple.

Dès que l'ame, émanation de la divinité, a abandonné le corps de l'homme, ce corps n'est pas plus lui, que son manteau; il faut respecter ces restes, mais sans idolâtrie, et prendre soin même d'écarter tout ce qui pourroit lui ressembler. L'orgueil a bâti les mausolées et ne tend qu'à les rebâtir. Que demande le corps de l'homme privé du souffle divin qui l'anima? De rentrer dans la terre; parce qu'il est fait pour s'y décomposer lentement et successivement, et par des lois physiques et reconnues. C'est-là qu'il accomplit la dette qu'il a contractée en naissant, et il n'est honorablement et utilement que là.

Vouloir brûler ce corps, comme le demande le rapporteur, est une erreur grossière, si ce n'est pas au fond un attentat physique, un sacrilège envers la nature; car c'est empêcher le reversement des matières composantes qui forment la nourriture, la richesse et la parure du globe.

Le feu est un destructeur violent qui change la nature de tout ce qu'il dissout; il raviroit donc à la terre ce qu'elle a droit d'attendre pour la reproduction des végétaux et pour la formation des terres calcaires. Le feu donneroit tout à l'air, et ce seroit une déperdition en pure perte. Le bûcher d'ailleurs exigeroit des combustibles, et nos forêts se perdroient en vaine fumée, au lieu d'alimenter nos foyers et nos forges.

Les anciens, si pauvres en physique, ont mal raisonné le brûlement des corps; il répand d'ailleurs une infection qui n'est encore que le moindre inconvénient de cet usage irréfléchi. Non! il ne doit pas être libre à tout individu de s'emparer du corps de son père, de son fils, de son épouse, de son amante, de son ami. Bientôt nos maisons seroient transformées en cimetières; l'orgueil ensuite imagineroit des funérailles qui auroient leur dangereuse singularité. On nous offriroit de nouveau des châsses où l'or et l'argent couvriroient des ossemens. On reverroit les épitaphes, les pleureurs salariés; on entendroit encore ces mensonges, qui, sous le nom d'oraisons funèbres, retentissoient dans des bouches emphatiques.

La loi effroyable, qui laisseroit les cadavres au pouvoir des individus et de leurs fantaisies, condamneroit ces corps à être profanés, et même par la tendresse conjugale ou filiale. La bizarrerie, la fausse sensibilité reproduiroient de coûteux embaumemens, avec des momies qu'on étaleroit avec une sorte d'ostentation; enfin des extravagances outrées signaleroient

leur empire dans un champ, qui, je le répète, provoque l'imagination aux plus dangereux écarts. On verroit l'un enlever ce muscle qu'on nomme *le cœur*, et grossièrement trompé par ce mot, il croiroit posséder autre chose qu'un viscère. Un stupide admirateur enlèveroit la cervelle à un savant, et il s'imagineroit avoir ce qui fut son intelligence.

La vraie sensibilité, si distincte de la sensiblerie, s'attache, non à des objets matériels et hideux, mais à une lettre, à un souvenir, à une époque, et surtout à un acte moral.

Idolâtrie! veut-on rétablir tes autels? Que l'on sépare, que l'on distingue, que l'on conserve, que l'on décore les cadavres : demain on leur parlera; demain on confondra l'intelligence et la matière.

Le triomphe de l'hypocrisie est à la suite des enterremens, dans l'édifice des mausolées et la dorure des sarcophages. La vraie douleur est muette; les habits de deuil ne font pas le deuil. Oh! qui peut regarder le portrait d'un ami mort?

L'extravagance humaine s'est manifestée sur la tombe des morts. La fin des espérances humaines et de la vie a été le signal chez presque tous les peuples, des cérémonies les plus bizarres. On a mis de l'orgueil jusques dans les signes d'affliction et les vêtemens de la douleur.

La mort n'est pas destruction (*a*)! craignons que

(*a*) Je n'ai jamais plus éprouvé la puissance de la solitude pour l'adoption des idées religieuses, qu'à la grande *char-*

de vaines cérémonies nous redonnent les chimères poétiques, ou des idées superstitieuses plus avilissantes encore.

Il n'y a point de bizarrerie que l'envie d'idolâtrer les morts, de les offrir en pompe, ne suggérât ou n'inspirât à des esprits orgueilleux, sombres ou fantasques, si la loi qui place convenablement les morts

---

treuse de Grenoble. On n'est là pour ainsi dire encore dans le monde, que pour y reconnoître le néant de ce monde. A n'entendre rien que le son d'une cloche, ce son prolongé semble appeler votre ame, et l'introduire dans l'éternité; à ne voir que des hommes muets et blêmis de pénitence, tout entiers à la prière, on tremble de son innocence même; à ne pouvoir poser son pied que sur le bord d'un abîme ou d'une tombe, on sent les bases chancelantes de la fortune, des plaisirs et de ce qu'on appelle le bonheur. Ces ombres blanches qui se promènent autour de ce lugubre cimetière, développent la grande pensée d'Young : *L'homme plonge dans le tombeau pour se relever immortel.* Oh! c'est-là qu'il faut terminer sa journée, afin d'apprendre à terminer le soir qui n'aura plus de lendemain. Tout y laisse l'homme à lui-même; et dégagé d'illusions, il n'en aperçoit que mieux la vérité.

J'ai regret qu'il n'existe plus une de ces maisons silencieuses où l'homme tourmenté ou brûlé de passions terrestres iroit se rafraîchir et se régénérer, en y goûtant ce repos ou plutôt cette joie intime que l'on éprouve sous l'empire de la religion, lorsqu'on s'y soumet sincèrement; et je parle ici de cette religion qui, loin de toute espèce d'idolâtrie, consiste à retrouver Dieu en soi-même, à se confier à lui, à l'adorer, à l'aimer, dans les vives espérances d'un bonheur que lui seul dispense. Ce n'est qu'ainsi du moins que l'homme désabusé doit fuir le monde, et l'innocence s'abriter des méchans.

dans leur dernier domicile, n'appartenoit pas exclusivement à la société, et si la saine physique ne l'ordonnoit pas impérativement, ainsi que la politique. Je ne connois pas de loi plus désastreuse pour la religion et la morale, que celle qui abandonneroit les cadavres aux caprices changeans des ensevelisseurs, ou aux manies d'une tendresse plus ou moins aveugle. Les cendres humaines, à force d'hommages et de cérémonies, ne seroient plus sacrées; au moins l'orgueil offenseroit bientôt parmi nous l'*égalité*, et au moment où nous devenons tout-à-fait égaux!

C'est la charité qui a ordonné la première sépulture; ce seroit la vanité, la jactance, le *comédisme* du sentiment qui ordonneroient les dernières.

Quand l'homme redescend en lui-même, il y trouve un monde plus étonnant encore que celui qui l'environne. Qu'est-ce que notre corps?

La matière transfigurée ne fait que circuler sur la scène, et ses variétés individuelles tournent sans relâche autour du type éternel; mais l'action de produire et de vivifier est d'un ordre trop élevé, pour que la puissance divine daigne nous en instruire. Le principe, qui sert à balancer la naissance et la mort, ne se découvrira jamais à l'homme, tant qu'il sera un agent occasionnel qui reçoit la vie sans le sentir, et qui la donne sans le concevoir; mais cette ignorance! c'est la mort qui nous en délivrera, en nous conduisant à la source des idées.

Dieu est l'auteur immédiat de nos sensations, et nos corps n'existent qu'en idées.

Toute sensation se passant dans l'ame, et n'ayant que Dieu pour auteur, est donc la seule chose existante en fait de matière.

La spiritualité de l'ame est non-seulement une vérité, mais encore un sentiment intime et universel de notre origine ; puisque les idées sont l'aliment de notre ame, et que nous nous consolons de la mort ; la vie présente n'est que le prélude d'une meilleure.

Il y a un rapport immuable entre l'espérance d'une autre vie et la vertu ; et si cette espérance produit quelquefois la moralité, il arrive encore plus souvent que c'est la bonté morale de l'homme qui produit l'espérance.

Nous avons une connoissance distincte de quelque chose qui n'est pas matériel, et quand nous descendons en nous-mêmes, nous sommes contraints d'avouer que s'il existe quelques vérités fixes, permanentes, c'est celle de l'immortalité de l'ame. On sera toujours obligé de convenir que l'esprit et le corps sont réellement distincts, et qu'on ne peut les confondre sans renverser les notions les plus communes et les plus raisonnables.

Je ne puis concevoir l'homme sans pensée. Qu'est-ce que l'être ? Ce qui a la conscience de soi. La pensée n'est que le développement d'une chose unique, indivisible, indestructible ; la matière ne se connoît point ; elle n'existe pas.

Eh ! pourquoi un sentiment vif ne seroit-il pas un profond raisonnement ? Qui est-ce qui sent en nous la beauté, l'harmonie ? On verra qu'il faut que ce soit

quelque chose d'immatériel. Je ne puis concevoir l'homme sans pensée. Instinct et raison, marque de deux natures, a dit Pascal.

L'univers me contient et m'engloutit comme un point, et moi par la pensée j'engloutis l'univers. Quoique ce passage du même penseur offre abus d'expressions, il donne une grande idée de l'homme.

Platon l'a dit, nous avons un sens intime qui aperçoit l'avenir.

Voici la mort qui secoue les clefs du tombeau ! Quel malheur de ne rien croire au-delà !

Quel est celui qui ressent avec transport la douce harmonie de la nature ? C'est celui qui croit à une autre vie. Mais c'est la corruption des grandes sociétés qui nous déprave l'esprit : un sentiment secret nous rappelle notre céleste origine. Les astres sont des chiffres divins tracés dans les cieux pour nous faire lire au-dessus de nos têtes le livre où l'Eternel a écrit son nom.

Les passions en imposent, et nous fermons l'oreille à la voix céleste qui nous parle et qui nous console.

Se sentir lié à l'Etre créateur, qu'y a-t il donc de si triste dans cette relation ?

Le désordre et les calamités du monde moral, quel tableau sans l'immortalité de l'ame !

Il a fallu que le souffle divin animât nos premières pensées. Il est sûr que nous avons des idées indépendamment des sensations ; autrement l'homme ne seroit qu'une montre.

Comment fait-on de la géométrie à huit ans ?

Pardonnez,

Pardonnez, législateurs, si j'aime trop à répandre ici mes idées sur le sentiment consolateur de l'immortalité de l'ame ; il m'a soutenu dans les jours d'oppression et de tyrannie ; il m'a donné le calme et le courage que j'aurois eu peine à trouver ailleurs ; il m'eût fait marcher à l'échafaud tranquille et résigné.

Je reviens aux inhumations privées, citoyens Représentans (et je vous prie de l'observer), elles autoriseroient de plein droit les exhumations. Après avoir confié les sépultures aux idées arbitraires des proches, ceux-ci seroient encore maîtres de placer ou de déplacer les morts à volonté. On verroit chaque année de nouvelles scènes d'une folie indécente ou d'une lacrymanie ridicule. Ce seroit des apprêts domestiques qui, tranchant avec d'autres usages et comme à l'improviste, pourroient effrayer ou affliger les regards d'autrui, et imprimer à des fibres trop sensibles, à celles de l'enfance et de la jeunesse, des sensations douloureuses. Une cérémonie funèbre frapperoit la jeune mariée ; des chants lugubres interrompoient ceux d'une noce. Or, la nature n'a imprimé aux cadavres un aspect repoussant, que pour qu'ils fussent cachés soigneusement à tous les regards. Des maniaques pourroient donc recommencer, à leur gré, le spectacle d'une douleur simulée.

La religion avoit mis les morts sous sa sauve-garde sacrée et immuable ; que la loi politique l'imite en ce point, qu'elle garde sous son empire les débris de l'humanité, sans en permettre le dispersement, germe

de scandale et de folie ; et si nous avons des exemples à puiser chez les anciens, que ce ne soit pas leurs mauvais usages, sur-tout lorsqu'ils sont infectés de l'esprit d'idolâtrie. N'est-ce pas cet esprit qui a éteint dans l'homme toutes les idées grandes et élevées, et qui l'a rapetissé sur la terre au niveau des idoles.

Que d'abus ne résulteroient-ils pas de cette prétendue liberté, qu'à mon très-grand étonnement réclame votre Commission spéciale ? On joueroit donc avec les morts ; ils ne seroient plus sûrs de reposer en paix. Les maniaques, je le redis, sont plus nombreux qu'on ne le pense. La sensiblerie, permettez-moi encore ce terme, est le partage d'une multitude de petits êtres infirmes, fiévreux de sentiment, et qui sont les comédiens éternels de la vraie sensibilité.

Si les progrès de l'anatomie exigent que quelques cadavres soient portés dans nos amphithéâtres, la prudence et la sagesse veillent à ce que des regards étrangers n'en soient pas journellement épouvantés : mais n'arrive-t-il pas encore, malgré toutes ces précautions, que les yeux sont frappés de scènes effrayantes, et que le peuple reculant d'effroi, a pris l'ouvrage studieux du scalpel, pour le crime horrible d'un assassin ?

Combien il importe de soustraire les cadavres de tout sexe et de tout âge, aux fantaisies de l'orgueil et même aux erreurs du sentiment ! Les accorder à celui qui les réclameroit sous prétexte de parenté, de liaison sentimentale, ce seroit ouvrir le champ le plus illimité à des abus peut-être sacriléges ; du moins on

ne peut calculer les effets d'une permission aussi irréfléchie, puisque cette tolérance, en contrariant d'ailleurs une foule d'idées religieuses, agiroit chaque jour d'une manière si différente sur les idées populaires. Déjà si variables, déjà si extraordinaires depuis notre révolution, les cerveaux ne sont plus les mêmes; ils ont commenté le mot *liberté* de tant de manières, qu'ils ont agi contre la *chose;* et voilà ce qui fait la profonde douleur du républicain.

La Commission, pour préparer sans doute les esprits, a demandé *une année* pour l'accomplissement de son projet; il me semble impraticable, et sous tous les rapports, dans un an comme aujourd'hui; et je ne reviens point de ma surprise que l'on ait profané à ce point les mots *liberté* et *sentiment.*

Je demande en mon nom la radiation de l'art. V, conçu en ces termes : « Il est libre à tout individu de » faire brûler ou inhumer, dans tel endroit qu'il ju- » gera convenable, le corps de ses proches, ou des » personnes qui lui seront chères, en se conformant » aux lois de police et de salubrité ».

La tête exaltée d'un jeune romancier décorant des tombeaux, et versifiant des épitaphes, n'auroit pas mieux confondu les expressions : *qui lui furent chères;* quelle latitude! elle épouvante ma pensée! *dans tel endroit qu'il jugera convenable,* quelle promenade pour les morts! quelle carrière ouverte aux idées bizarres! Et l'on a osé vous proposer cela! Non, je ne veux point de ces bûchers infects; je ne veux point de ces cimetières domestiques, de ces jardins

pavés de morts, de ces armoires où l'un me montreroit son aïeul et l'autre son grand-oncle ; nos cheminées porteroient des embryons en place de magots ; l'extravagance humaine enfin s'épuiseroit sur des objets faits pour la renforcer ; je ne veux point enfin de ces translations de cadavres ; et la physique, et la police, et la salubrité publique, et la morale, s'y opposent également. Les sépultures privées sont un attentat envers le calme et le repos de la société.

Le Conseil a décrété l'ajournement, et a rejeté l'impression du discours (1).

(1) J'avois demandé moi-même que le Conseil voulût bien épargner cette fois les frais d'impression.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans le Tome troisième.

CHAPITRE LIX. *De l'Afrique.* Page 1
CHAP. LX. *Jardinage.* 13
CHAP. LXI. *Suite du précédent.* 16
CHAP. LXII. *Des Indes orientales.* 20
CHAP. LXIII. *De l'Esprit public.* 26
CHAP. LXIV. *Voyageurs.* 29
CHAP. LXV. *Schismes.* 44
CHAP. LXVI. *Mythologie.* 47
CHAP. LXVII. *De la grande loi domestique.* 50
CHAP. LXVIII. *Les Gazettes.* 61
CHAP. LXIX. *Oraison funèbre d'un paysan.* 110
CHAP. LXX. *Hospices.* 120
CHAP. LXXI. *Suite du Professeur de politique.* 134
CHAP. LXXII. *Liberté de la presse.* 142
CHAP. LXXIII. *Suite du précédent.* 146

CHAP. LXXIV. *Consommations des grandes villes.* Page 163
CHAP. LXXV. *Luxe.* 170
CHAP. LXXVI. *De certains nobles.* 175
CHAP LXXVII. *Restauration.* 184
CHAP. LXXVIII. *Canaux.* 194
CHAP. LXXIX. *Juifs.* 200
CHAP. LXXX. *Armées.* 207
CHAP. LXXXI. *Versailles.* 223
CHAP. LXXXII *et dernier. POST-SCRIPTUM.* 231
L'homme de fer, songe. 238
Principes religieux de L. S. MERCIER. 327

Fin de la Table des Chapitres.

NOTICE

Des OEuvres complètes de L. S. MERCIER, ex-Député et Membre de l'Institut national des Sciences et des Arts.

ROMANS.

HISTOIRE d'Izerben, poëte Arabe, 1766. . . 1 vol.
L'Homme sauvage, 1767. . . . . 1 vol.
Les trois Infortunées. . . . . 2 vol.
Les six Anges aux douze ailes bleues et blanches. . . . . 1 vol.
La Sympathie. . . . . 1 vol.
Jezennemours, ou histoire d'une jeune Luthérienne. . . . . 1 vol.
Contes moraux ou fictions morales. . . . . 3 vol.
Les quatre, cinq et six (inedits).

POLITIQUE.

Notions claires sur les gouvernemens, ou fragmens de politique, d'histoire et de morale, 1787. . . . . 3 vol.

HISTOIRE.

Portraits des Rois de France, 1783. (1). . . . 4 vol.
Les règnes de Louis XIV, XV et XVI (inedits).

(1) Ils parurent d'abord dans l'Histoire des Hommes, publiée en 1780.

De la Ligue germanique, traduit de l'allemand de Muller, par mes soins, avec préface et notes, 1788. . . . . 1 vol.

MORALE ou OEUVRES PHILOSOPHIQUES.

L'An deux mille quatre cent quarante (1). . 3 vol.
Les Rêves de l'anti-Papiste. . . . . 1 vol.
Songes philosophiques. . . . . 1 vol.
Mon Bonnet de Nuit. . . . . 4 vol.
Le Tableau de Paris, 1781, 1788. . . . . 12 vol.
Le nouveau Paris (sous presse . . . . . 4 vol.
Le Philosophe du port au Bled (fragment).
Mathusalem (inedit). . . . . 1 vol.
De la Comédie et du Rire. . . . . brochure.
Du Pied et de la Main de l'Homme. . . . brochure.
De la Conflagration de toutes les Bibliothèques de l'univers, problème moral. brochure.

LITTÉRATURE.

Du Théâtre ou nouvel essai sur l'Art dramatique (in-8°.) 1773. . . . . 1 vol.
Examen philosophique de plusieurs pieces des théâtres, Allemand, Anglais, Espagnol et Français, avec les observations de quelques écrivains célèbres, sur la nécessité de réformer le système actuel du Théâtre français. (inedit).
De la Littérature et des Littérateurs. . . . brochure.

---

(1) La première édition est de 1771.

De la Sottise des Commentateurs d'Aristote. brochure.
Vues sur la composition originale, 1770. . .
Lettre à Linguet, 1771. . . . . .

BARREAU.

Mémoires contre les Comédiens français, et les Gentilshommes ordinaires de la chambre du Roi, avec les arrêts du Conseil, 1775. . in-4°.
Mémoire pour deux femmes enceintes, 1777. . (*Autres Mémoires*).
Mon séjour en Suisse et en Allemagne (inedit). 1 vol.

PIÈCES HISTORIQUES.

Jean Hennuyer, évêque de Lizieux, 1792. . 3 actes.
La destruction de la Ligue, ou la réduction de Paris, 1782. . . . . 4 actes.
La mort de Louis XI. . . . . 5 actes.
Philippe second, ou la mort de don Carlos. 5 actes.
Childéric, roi de France. . . . . 3 actes.
Charles second, roi d'Angleterre, en un certain lieu. . . . . 5 actes.
Mazanielle en sept journées (inedit). . . .
Jeanne Gray. . . . . 5 actes.
La mort de J. P. Brissot. . . . . 5 journées.

DRAMES.

Jenneval ou le Barneveld français. . . . . 5 actes.
Le Déserteur, 1769. . . . . 5 actes.
Natalie. . . . . 4 actes.
Olinde et Sophronie, 1770. . . . . 5 actes.

Othello, imité de Shakespeare. . . . . 5 actes.
Imogène, imité du même. . . . . 5 actes.
Roméo et Juliette ou les Tombeaux de Vé-
ronne. . . . . 5 actes.
L'Indigent, 1770. . . . . 4 actes.
Léontine ou la nouvelle Médée. . . . . 4 actes.
Zoé. . . . . 3 actes.
L'Avare en son Caveau (inedit). . . . . 3 actes.
Le Poëte vertueux (inedit). . . . . 3 actes.
Le Vieillard et ses trois Filles. . . . . 3 actes.
Montesquieu à Marseille, 1780. . . . . 3 actes.

COMÉDIES.

La Maison de Molière, 1787. . . . . 5 actes.
Le Timon d'Athènes, 1794. . . . . 5 actes.
La Maison de Socrate (inedit). . . . . 5 actes.
L'Habitant de la Guadeloupe, 1782. . . . 3 actes.
La Brouette du Vinaigrier, 1773. . . . . 3 actes.
L'Alchimiste espagnol. . . . . 3 actes.
Le faux Ami, 1770. . . . . 3 actes.
Les deux Parisiennes ou le Riche désabusé. 3 actes.
L'Homme de ma connoissance, 1770. . . . 2 actes.
Le Souper et le Bal ou la demande imprévue. 3 actes.
Le Juge, ou le Paysan qui plaide contre son
Seigneur, 1772. . . . . 3 actes.
Le Gentillâtre ou le ci-devant Noble, 1776,
1791. . . . . 3 actes.
Le nouveau Doyen de Killerine. . . . . 3 actes.
Paméla mariée (inedit). . . . . 3 actes.
Lucerval (*id*). . . . . 3 actes.

Hortense et d'Artamon. . . . . 2 actes.
Le Libérateur, 1788. . . . . 2 actes.
Le Foyer, comédie satyrique. . . . . 1 acte.
La Montagne et la Crête, comédie satyrique à trente personnages (inedit). . . . . .

FARCES.

L'Athée ou le garçon encyclopédiste. . . . . 3 actes.
G. Ros***. . . . . .
L'Escroc ou le Gymnase de bienfaisance. . . 2 actes.
Le C. ou le D S. . . . . 2 actes.
Le Pindare et l'Homère. . . . . 1 acte.
Le nouveau L***. . . . . 1 acte.

POLÉMIQUE.

De J. J. Rousseau, considéré comme auteur de la Révolution française, 1791. . . . . 2 vol.
Travaux à la Convention nationale et au Corps législatif pour les différens comités et pour la tribune (inedit). . . . . 2 vol.
Histoire de ma Prison ou de mes Prisons (inedit). . . . . 1 vol.

JOURNAUX.

Annales patriotiques et littéraires, 1789. L'auteur a rédigé ce journal pendant dix-huit mois ; mais Carra, et le Libraire lui ayant arraché la plume des mains, il s'est contenté de semer quelques morceaux où il espère que l'on reconnoîtra facilement sa touche.

Ce journal a puissamment servi la Révolution dans son origine, a électrisé les armées ; et si Carra ne

l'avoit pas gâté tant par des exagérations que par un style souvent grossier, l'auteur se seroit plû à continuer son travail. Il n'est donc pas vrai qu'il n'ait prêté que son nom à ce journal.

DISCOURS ACADÉMIQUES.

Le Bonheur des Gens de Lettres, 1763.
Eloge de Charles V.
Des Malheurs de la guerre.
Eloge de Descartes.
De la Lecture, 1764.
Eloge de Henri IV.
De la nullité des mots *génie, grandeur.*

DIALOGUES.

Dialogue entre un Libraire et un Auteur.
Dialogue entre Robespierre et moi (inedit).
(*Autres Dialogues*).
Beaucoup d'articles répandus dans différens journaux, soit étrangers, soit nationaux.

POÉSIE.

Alphansor ou les Colonies, 1768, tragédie en cinq actes.
Calas, sur l'échafaud, à ses juges, 1764.
Crizéas et Zelnide, 1763, (poëme).
Le Génie, 1766, (poëme).
Lettre de Dulis à son ami.
Sénèque mourant, à Néron, 1765.
Que notre ame peut se suffire à elle-même : Discours en vers, 1768.

Héloïse à Abeilard, autres héroïdes.

Elégies et Idylles, 1764.

Fables.

Morceaux traduits d'Horace, du Dante et de la Pharsale, en vers.

Satyre en vers contre les faiseurs de vers (inedit).

Sur la Peinture, Sculpture, etc.

Combien la déplorable imitation des choses créées obscurcit l'entendement humain, a propagé d'erreurs, et nous a distraits par une nature factice de la vraie contemplation de la nature ou développement des sublimes idées de Moïse (inedit). 1 vol.

Dictionnaire de mots nouveaux (1), (*sous presse*) 4 vol.

TRADUCTION.

La boucle de cheveux enlevée, de Pope.

Les Géorgiques de Virgile, en prose poétique.

L'Auteur désavoue tous les Ouvrages qui ne sont pas compris dans la présente Notice.

---

(1) J'annoncerai plus particulièrement cet ouvrage utile.

PQ
2007
M6A76
1801
t.3

Mercier, Louis Sébastien
L'an deux mille

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY